

MAX DU VEUZIT

Un mari de premier choix



BeQ

Max du Veuzit

Un mari de premier choix

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 234 : version 1.0

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

Un mari de premier choix

I

– Toc, toc !

Sans lever les yeux de dessus son tricot, Marie Jousserand, dame de compagnie en cette riche demeure, jeta de sa voix nette un *Entrez* retentissant.

Une jeune femme de chambre pénétra dans la pièce.

– C’est moi, mademoiselle, fit-elle, un peu intimidée.

– Ah ! te voilà, Céline ! Eh bien, es-tu contente d’être ici ? La place n’est pas trop fatigante, elle est bien rétribuée. Si tu sais être sérieuse et dévouée, te voilà tranquille sur le sort des tiens.

– Oh ! oui ! Et je fais des projets ; on dit que M^{lle} Frémonde est très bonne.

– Elle est exquise pour qui sait la comprendre.

– Et c’est pourquoi j’ai osé venir vous trouver, mademoiselle. Vous avez été très généreuse pour mes parents et grâce à vous je suis entrée ici. Je voudrais que vous n’ayez jamais à regretter ce que vous avez fait pour moi.

La dame regarda la jeune fille.

– Pourquoi serais-je mécontente de toi, Céline ? fit-elle avec bienveillance.

– Involontairement, je puis commettre des bévues ; je n’ai jamais travaillé chez les autres avant ce jour et j’ignore bien des choses.

– C’est juste ! tu es neuve dans tes fonctions de femme de chambre.

Elle désigna un tabouret à la jeune fille.

– Tiens, assois-toi là, petite. Nous avons tout le temps voulu pour causer, Mademoiselle ne rentrera pas avant une bonne heure.

Quand la soubrette eut pris place, à ses pieds, sur le siège bas qu’elle venait de lui désigner, la tricoteuse demanda en souriant :

– Dis-moi ce qui t’embarrasse ?

– Voilà ! fit la jeune fille, gravement, M^{lle} Frémonde commande très vite. On sent qu'il faut comprendre à moitié mot...

– Eh bien ! tu devineras ce qu'elle désire avant qu'elle ouvre la bouche. Le principal est de ne jamais répondre à ses observations.

– Ne jamais répondre ?

– Jamais !

– Même si Mademoiselle fait une remarque imméritée ?... Il y a des cas...

– Surtout quand elle a tort.

– Par exemple ! s'exclama la femme de chambre avec étonnement.

– Cela est indispensable et ne souffre aucune exception. Quand Mademoiselle n'a pas raison, elle s'en rend parfaitement compte, car elle est d'une intelligence remarquable ! Mais c'est justement dans ces moments-là qu'il faut dire comme elle, céder, ou se taire.

– Eh bien, en voilà une mentalité ! Elle ne sera pas heureuse dans la vie, la petite patronne, si elle ne supporte aucune contradiction.

La jeune fille hochait la tête avec un air de réprobation qui en disait long sur ses réflexions.

– Il faut se rendre compte de ce qu'est M^{lle} Frémonde, reprit la vieille dame avec fermeté. Son père était l'un des hommes les plus riches de France et il adorait sa fille. À onze ans, la fillette avait un budget personnel de mille francs par mois pour ses menus plaisirs. À quinze ans, la même somme lui était versée chaque semaine et l'adolescente trouvait que c'était maigre pour satisfaire tous ses caprices ou répandre ses libéralités. Car M^{lle} Frémonde est généreuse autant que prodigue. L'argent file entre ses doigts sans qu'elle veuille se rendre compte de la façon dont il s'en va.

Céline ouvrait maintenant de grands yeux étonnés.

– Tant d'argent ! fit-elle, éberluée. On ne peut pas s'imaginer ça : une femme qui dépense sans jamais compter !

M^{lle} Jousserand sourit.

– Pour qui connaît Claude Frémonde, cet

éparpillement d'argent est secondaire. Elle est prodigieusement riche, il est tout naturel qu'elle sème ses revenus aux quatre vents. Ce qui l'est moins, c'est la façon dont cette fortune a réagi sur son caractère.

– Mademoiselle est originale, je parie ?

La tricoteuse hocha la tête.

– Elle est surtout indépendante et volontaire. Il ne lui vient pas à l'idée qu'il y ait pour elle des choses permises ou défendues. Son bon plaisir est la loi. Si elle ne fait pas de mal, c'est qu'elle n'en éprouve pas le besoin. Elle est foncièrement droite. Mais je suis sûre que si jamais elle était tentée d'accomplir quelque acte stupide, aucun conseil, ni aucune volonté humaine ne l'en détourneraient.

– C'est inconcevable !

– Ce qui a manqué à cette enfant, c'est une mère... Elle avait perdu la sienne alors qu'elle n'avait pas encore atteint ses onze ans et, depuis, aucune autorité n'a pesé sur sa juvénile volonté. Son père n'a pas permis à qui que ce soit de la

contrarier ! Quand, après la mort de sa femme, il m'a appelée auprès d'elle pour être sa gouvernante, il m'a dit qu'il ne voulait pas que son enfant fût contrainte ou attristée. Par tous les moyens possibles, je devais la rendre heureuse et satisfaire tous ses désirs... Une larme d'elle et je perdrais ma place ! En revanche, tous ses sourires me vaudraient des gratifications...

La vieille dame s'arrêta pour soupirer.

– J'ai accepté ce programme, reprit-elle. La place était bien rétribuée et j'avais ma mère à qui mon gros salaire permettait bien des douceurs... J'espérais aussi pouvoir faire du bien à ce petit être qu'on flagornait si lamentablement.

– Et ça a marché ?

– Oui, je ne l'ai jamais contrariée, ce qui ne m'a pas empêchée de m'attacher à elle et de ne plus vouloir la quitter.

– Ce qu'elle a dû vous en faire voir !

– Non, pas trop : le fond était bon.

– Mais quand elle commettait quelque bêtise, comment faisiez-vous ? insista Céline.

– Eh bien ! je le lui faisais remarquer avec douceur, et son bon sens la rangeait souvent de mon avis.

– Tout de même, elle n'est pas mariée ! Ça prouve que son caractère...

Mais la gouvernante interrompit vivement la femme de chambre :

– Son caractère n'a jamais été discuté par personne. Si notre jeune patronne n'est pas mariée, c'est qu'elle n'a accepté aucun des prétendants qui ont essayé de l'attendrir !

Céline eut un sourire ambigu.

– C'est bien la première fois que j'entends dire qu'une femme ne veut pas se marier ! remarqua-t-elle, incrédule.

– Et pourquoi en aurait-elle le désir ? riposta Marie Jousserand avec feu. Depuis quatre ans que son père est mort, nous sommes allées d'un bout du monde à l'autre, côtoyant tous les milieux et toutes les races. C'est ça qui enlève quelques illusions ! Avec la fortune qu'elle possède, M^{lle} Claude a traîné à sa suite tous les soupirants

possibles.

– Tant que ça ?

– Elle n'avait qu'à ouvrir les yeux pour voir autour d'elle vingt épouseurs guettant ses moindres gestes.

– Et aucun ne lui a plu ?

La gouvernante eut un geste vague.

– Pauvre gosse, dont on ne pèse que les gros sous ! fit-elle avec tristesse. Comment pourrait-elle croire à l'amour véritable ? Toutes ses amies riches, mariées avant elle, sont malheureuses. Il semble qu'un mari loyal n'existe pas pour une orpheline douée de fortune.

Céline approuva, toute songeuse :

– C'est difficile aussi pour un homme de ne pas se laisser griser par tant d'argent !

– Évidemment, les hommes sont excusables. Les femmes ont le même vertige devant les bijoux et les toilettes ! Aussi, ma petite Claude, qui est intelligente et juge sainement les choses, n'est pas du tout pressée de se mettre la corde au cou.

La jeune fille eut une moue significative.

– Elle restera vieille fille ! fit-elle d'un ton qui semblait prophétiser une catastrophe.

– Ce n'est pas toujours désagréable, remarqua doucement la vieille demoiselle. Je me trouve très heureuse, moi ! Et tant que M^{lle} Frémonde me sentira à ses côtés, elle a bien raison de rester libre et indépendante : c'est son meilleur temps !

– Évidemment, fit pensivement la soubrette. Quand une femme peut se payer tout ce qu'elle désire, un mari n'est pas précisément nécessaire.

À ce moment, il y eut des bruits de portes brusquement ouvertes dans l'appartement spacieux que M^{lle} Frémonde occupait avec sa suite, avenue du Bois-de-Boulogne.

La dame de compagnie fit signe à Céline de s'en aller.

– Voici Mademoiselle ; file vite à ton travail. Il est inutile qu'on te trouve inoccupée.

La servante avait à peine disparu que la porte du salon s'ouvrit et qu'une grande jeune fille, engoncée dans un ample manteau de zibeline,

apparut.

– Comme il fait chaud ici quand on arrive du dehors !

Elle jetait son chapeau, ses gants, sur un fauteuil.

– Vous avez eu froid, au Bois ? interrogea Marie Jousserand.

– Non, pas trop ! J’ai fait une bonne promenade. Il y avait du givre aux arbres et le vent faisait rougir les nez ; mais combien la marche semble bonne par un temps pareil ! Vous avez eu tort, Jousserand, de ne pas m’accompagner.

– Je deviens frileuse en vieillissant, fit celle-ci d’un ton d’excuse. J’ai préféré travailler pour vos petits protégés ; vous voyez... ça avance !

Elle désignait son tricot, que Claude prit et examina.

– Ma brave Jousserand, vous nous gagnez le ciel avec vos aiguilles. Heureusement, vous êtes plus courageuse que moi. Je n’aime pas beaucoup la couture et les travaux manuels.

– Bah ! Quand vous aurez mon âge...

– Oui, je pratiquerai beaucoup moins le patinage et la marche, c’est certain, remarqua-t-elle avec bonne humeur. Quant à tricoter au coin du feu ? Hum ! Il faudra réellement que je change !

Elle se mit à rire à cette perspective.

Puis, sans transition :

– Rien de neuf, au courrier ?

– Rien !

– On est venu de chez Alice ?

– Votre robe est là-haut.

– J’attendais aussi un envoi de livres.

– Ils sont ici, également.

– Parfait. Vous avez téléphoné au Casino de Paris ?

– Oui. Vous avez l’avant-scène désirée.

– C’est très bien, nous serons à merveille pour voir Maurice Chevalier faire sa rentrée, après tant d’années d’absence. Il ne doit pas être très jeune,

le beau Maurice !

Marie Jousserand sourit :

– Réellement, Claude, l'âge de Maurice Chevalier vous inquiète ?

– Cela m'est parfaitement égal, répondit la jeune fille avec conviction.

Puis, poussant un soupir :

– Mais ça ou autre chose. Quand on ne sait pas comment tuer le temps !

Et croisant les bras, debout devant la dame de compagnie :

– Ah ! Jousserand, comme le temps semble long quand on n'a pas de but et qu'on ne sait quoi faire !

– Voyageons.

– Les sports d'hiver ou la Riviera ! Merci bien, c'est toujours pareil.

– Allons ailleurs.

– Voyager ne me tente pas. Non, réellement, c'est encore à Paris qu'on est le mieux l'hiver. Paris ! mon beau Paris !

– Pourquoi vous y ennuyer, alors ?

– Ah ! oui, pourquoi ? fit-elle en retirant lentement son manteau.

Et, songeuse, les yeux dans le vague :

– Sait-on jamais pourquoi une jeune fille de vingt-trois ans, riche, libre et saine, s’embête parfois à mourir ?

– Voyons, Claude, que signifient ces pensées tristes depuis quelque temps ? Avez-vous un ennui, un chagrin ?

– Oh ! non, fit la jeune fille en haussant les épaules. Je n’ai aucun motif à exprimer. Seulement, voilà : j’ai l’impression de gâcher ma vie et de perdre follement mon temps... Quoi que je fasse : plaisir, travail ou promenade, il y a du vide en moi, avec la sensation du néant, de l’inutilité des choses... Ce n’est pas du tout amusant une impression comme celle-là.

Il faut réagir, mon petit... Peut-être qu’en pensant davantage encore aux humbles, aux déshérités, vous sentiriez-vous utile... Il faut si peu de chose pour être satisfaite de soi-même !

– Vous prêchez une convertie, Jousserand ! Vous savez bien que je donne beaucoup aux œuvres de charité...

– Si vous visitiez vous-même vos protégés ?

La jeune fille réprima un bâillement.

– J’ai essayé : je n’arrive pas à m’intéresser à leurs petits soucis. Quand les pauvres gens commencent à se plaindre, je n’ai qu’une idée : les couvrir d’argent pour qu’ils ne souffrent plus, et vite, filer très loin d’eux pour ne plus entendre leurs lamentations ou voir leur médiocrité. C’est effrayant, mais je crois que je n’ai plus de cœur.

– Ce serait dommage, ma brave Claude, fit en souriant la dame de compagnie, car, jusqu’ici, je n’y ai jamais fait appel sans qu’il se soit montré extrêmement compatissant.

– Oui, donner, donner toujours ! Je ne sais faire que cela ! Ce doit être pourtant bon de recevoir quelquefois.

Elle s’arrêta, songeuse, et poussa un soupir. Puis, tout à coup, secouant les épaules comme pour écarter un fardeau :

– Mais laissons cela, fit-elle. Combien voudraient être à ma place ! Et j’ose me plaindre d’être trop obstinément heureuse ! Ouf ! je retourne à mes livres, ce sont encore les meilleurs amis !

– Vous lisez trop, ça fait travailler votre imagination.

– Mais avec mes bouquins, pas de déception : les héros sont magnifiques, les princes Charmants sont tous loyaux et courageux. Quant aux jeunes filles, elles ont toujours du bonheur à revendre. Voyez-vous, Jousserand, c’est encore à travers un livre que la vie m’apparaît vraiment belle. Sur ce, au revoir, ma vieille amie ; je vous retrouverai, tout à l’heure, au dîner.

II

– Allons, Jousserand, réveillez-vous ! J’ai des choses très importantes à vous dire, ce matin !

La vieille demoiselle entrouvrit ses yeux clignotant sous la lumière crue du jour matinal.

– Quelle heure est-il donc, Claude, que vous soyez levée avant moi ?

– Il est huit heures, ma vieille amie.

– Ah bien ! huit heures !

Et, subitement, se dressant sur son lit :

– Mon Dieu ! quelle catastrophe y a-t-il pour que vous soyez sortie de votre lit d’aussi bon matin ?

– Aucune catastrophe, mais du bonheur, de l’espoir ! Ah ! ma bonne Jousserand, comme j’avais hâte de vous voir... de vous raconter ! Je ne m’ennuie plus ! J’ai un but ! La vie est belle !

– Qu’est-ce que vous me racontez là ?

– La vérité, Jousserand ! C’est passionnant, je vais vivre un roman.

– Hein ?

– Oui, je vais être l’héroïne d’une magnifique aventure ; je suis folle de bonheur.

La jeune fille arpentait nerveusement la chambre confortable de sa dame de compagnie, à grands pas impatients, avides de s’évader des limites trop étroites de cette pièce close. Les bras s’agitaient, ponctuant ses paroles. Tout son être bouillonnait sous une pensée intime qui, visiblement, la bouleversait.

M^{lle} Jousserand n’était pas évidemment au même diapason que sa délicieuse compagne, dont les formes harmonieuses apparaissaient sculpturales, sous le satin du pyjama.

Après avoir bâillé et s’être étirée béatement, elle dit, la voix pâteuse et sans aucun enthousiasme :

– Eh bien, Claude, quelle est cette si merveilleuse nouvelle que vous ne pouvez

attendre pour me la communiquer ?

– Je vais me marier, Jousserand ! J’ai décidé de prendre un mari !

– Aïe ! fit la vieille fille. Je savais bien qu’une idée si impulsivement débordante ne pouvait tenir que du cauchemar.

– Comment, du cauchemar ! Ah ! çà, Jousserand, réveillez-vous ! Je vous dis que je me marie et que je vais vivre un vrai roman ; ce n’est pas une vision de vos rêves, je pense !

Mais Marie Jousserand ne voulait rien entendre.

– Je dormais si bien, Claude ! Et c’est pour me raconter une aussi stupide histoire que vous me tirez des bras de Morphée ?

– Par exemple ! s’écria la jeune fille avec impatience. Ne me comprenez-vous pas, chère vieille chose, comme dit mon ami Bonny ? À qui donc voulez-vous que je parle de mes espoirs et de mes projets, si ce n’est à vous, que mon père a placée auprès de moi justement pour me soutenir et m’encourager dans tous les actes graves de ma

vie ?

Puis, tapant du pied d'un petit air rageur, elle remarqua sans aménité :

– Vraiment, je me demande à quoi vous êtes bonne si, aujourd'hui, vous ne pouvez m'entendre sans railler !

La dame de compagnie ne broncha pas sous ce déluge de reproches.

À demi tournée vers la tête de son lit, elle secouait douillettement son oreiller et le remontait sur le traversin.

Puis, y calant bien son buste, elle encouragea tranquillement Claude :

– Allez-y, mon petit. Je suis tout yeux et tout oreilles pour entendre votre rocambolesque histoire.

– Oh ! Jousserand ! Vous me feriez bondir avec vos adjectifs subversifs, si je ne savais combien, au fond, vous m'êtes dévouée ! Je vous dis que j'ai décidé de me marier !

– J'entends bien. Et je me demande quel est le malheureux mortel contre qui vous prenez cette

décision ?

Claude eut un geste d'insouciance.

– Le mari importe peu...

– Hein ! Je croyais que c'était le point palpitant dans un projet de mariage.

Une moue dédaigneuse crispa les lèvres orgueilleuses de Claude.

– Un mari ! Ça se trouve comme de l'herbe entre les pavés. Vous savez bien, Jousserand, que je n'ai qu'à choisir.

– Justement. Jusqu'ici, aucun n'a trouvé grâce devant vous.

– Parce que tous affirmaient m'aimer, alors qu'ils n'en voulaient qu'à l'héritage de mon père.

– Et vous en avez trouvé un qu'on ne puisse suspecter de courir au même but ?

– Pas du tout ! Ce serait chercher une rose dans un buisson de chardons. J'ai eu trop de désillusions pour croire encore au désintéressement d'un prétendant.

– Allons, constata tranquillement la vieille

filles, vous déraisonnez moins que votre entrée en matière ne le faisait craindre tout d'abord.

– Écoutez-moi, avant de vous réjouir ! protesta Claude avec un sourire mystérieux.

Et, sans illusion sur le sort que la vieille fille allait faire à ses déclarations, elle ajouta, malicieusement :

– Préparez vos cris d'orfraie, ma brave Jousserand : je n'épouse pas un petit monsieur qui parle d'amour pour mieux me rouler. Non ! Au contraire, j'épouse un mari que j'achète et sur les sentiments duquel je ne garde aucune illusion.

– Un mari qu'elle achète !

Marie Jousserand s'était dressée pour mieux dévisager sa compagne.

– Parfaitement, un mari qui soit ceci ou cela, qui fasse telle ou telle chose à ma convenance, non pas parce qu'il m'aime ou dise m'aimer, mais tout simplement parce que je le paie pour être ceci ou pour faire cela.

– Un mari qu'elle paie pour qu'il fasse ce qu'elle veut. Ô ma pauvre tête ! Ça existe, cela ?

– Je pense, fit Claude avec le plus grand sérieux, que si ça n'existe pas encore d'une manière générale, il suffira de le créer pour que ça devienne rapidement une généralité.

– Et c'est vous qui songez sérieusement à créer un précédent en une telle matière ?

– Voilà ! Oui, c'est moi ! acquiesça la jeune fille avec une belle désinvolture.

Et, s'asseyant sur le bord du lit, les jambes croisées et les mains aux genoux, elle expliqua très posément :

– Vous savez que depuis quelques mois je me plais à lire les auteurs étrangers en leur propre langue. C'est ainsi que je me suis jetée en affamée sur les livres espagnols. Et hier soir, notamment, j'ai lu un de ces ouvrages...

– Que vient faire ici la littérature espagnole ?

– Presque rien ; mais c'est en lisant ce roman pondu par le cerveau d'un Cervantès moderne, que l'idée d'acheter un mari m'est venue. J'en ai rêvé toute la nuit.

– Ce brave sujet de la république ibérique

aurait bien pu s'abstenir de vous troubler la cervelle.

– Mais vous ne comprenez donc pas, Jousserand, que c'est une idée de génie que la lecture de ce livre m'a suggérée ! J'achète un mari, c'est-à-dire que je le choisis selon tel ou tel modèle que j'ai en tête. Je le paie pour que...

– Oui, oui, vous l'avez déjà dit. La difficulté sera de dénicher l'oiseau rare qui acceptera de faire vos quatre volontés.

Mais cela ne devait pas embarrasser la jeune fille.

– En y mettant le prix, affirma-t-elle avec une évidente sincérité, ce ne doit pas être impossible.

La dame de compagnie leva les bras au ciel. Et presque avec colère :

– J'espère, s'écria-t-elle, que la Providence vous sèmera tant d'embûches sur la route que vous ne rencontrerez jamais un homme assez vil pour accepter un tel marché.

Les remarques de la vieille fille commençaient à échauffer Claude, qui protesta avec vivacité :

– Vous pensez qu’un garçon qui vous dit : « Je l’aime » et pense : « J’empoche » est beaucoup plus propre que celui qui consent loyalement à remplir les termes d’un marché ?

Allez donc répondre à un tel argument !

La dame de compagnie se mit à considérer avec effarement l’orpheline, dont le visage grave et l’air décidé disaient la profonde conviction.

– Ma pauvre petite Claude, fit-elle en hochant la tête, je ne sais par quelles raisons combattre cette nouvelle excentricité qui vous passe par le cerveau. Vous devriez vous dire que le mariage est une chose trop sérieuse pour qu’on y mise sa vie sur une folle idée de roman.

– Le mariage est une bien triste chose, en l’état actuel de nos mœurs, remarqua amèrement la jeune fille.

– Mais c’est également le meilleur état pour la femme sérieuse.

– C’est pourquoi je songe sérieusement à me marier ; j’ai vingt-trois ans...

– Et les épouseurs ne manquent pas ! Parmi

eux, il en est de bonne famille qui offrent de sérieuses qualités.

Claude se leva avec impatience.

– Les qualités de ces prétendants ressemblent à celles des différentes marques de sardines : moins elles sont fameuses, plus on les vante en larges placards de publicité. Merci des fiancés à l’huile rance, sous des noms pompeux. J’ai trouvé un moyen qui m’agrée et que je crois bon. Si je ne trouve pas le merle blanc par ma nouvelle façon de le chercher, il sera toujours temps de renoncer.

La vieille fille leva les yeux au ciel avec découragement.

– Que vous dire encore, ma pauvre enfant ? fit-elle, vraiment navrée, devant l’impuissance de ses conseils.

– Rien que des félicitations, ma vieille amie. Réjouissez-vous plutôt : je vais me marier avec un mari choisi par moi, donc à mon goût !

Mais l’autre n’était pas du tout convaincue.

– Réjouissons-nous, puisque la joie est à

l'ordre du jour, répliqua-t-elle lugubrement.

Elle avait piteuse mine.

– Et alors, continua-t-elle à mi-voix, c'est par la voie des journaux... par une annonce que vous comptez... acheter ce mari ?

Claude éclata de rire et son rire frais et jeune dénotait une volonté éloignée de toute indécision.

– Oh ! Jousserand, que vous m'amusez ! Me voyez-vous porter une telle annonce à un journal et attendre le résultat à la poste restante ?

– Vous préférez répandre votre désir parmi vos prétendants ?

– Que vous avez donc une pauvre imagination ! remarqua gaiement la jeune fille.

Elle se leva et, debout devant la haute glace, à trois faces qui renvoyait indéfiniment son image, elle s'étira voluptueusement.

– Je vous quitte, ma petite Jousserand, pour aller de ce pas à « Select'Agence », qui est bien la plus sérieuse agence matrimoniale que nous ayons en France.

La vieille dame avait sursauté :

– Une agence ! Claude, c'est impossible ! Ma petite fille, ne vous embarquez pas dans une telle aventure !...

Mais le rire gamin de la jeune fille n'avait aucun égard pour les transes de la dame de compagnie.

– Soyez tranquille, amie Jousserand, je vous tiendrai au courant, puisque, si sincèrement, vous vous réjouissez avec moi.

Et mutine, avec un baiser envoyé du bout des doigts à la vieille fille affolée, la jeune millionnaire disparut.

III

« Select'Agence », à proximité de laquelle Claude Frémonde se fit conduire, était située dans une des rares rues calmes du quartier de l'Opéra.

Universellement connue depuis plusieurs dizaines d'années, cette agence matrimoniale avait une réputation sans égale pour amorcer, honnêtement et dans les formes légales, de nombreuses unions.

On citait la haute conscience de son directeur, sa probité qui faisait de lui un collaborateur précieux dans la réalisation des projets matrimoniaux qu'on lui confiait. Enfin, on affirmait que, grâce à un service complet de renseignements, la bonne foi des clients n'était jamais surprise et que les mariages négociés par les soins de « Select' Agence » étaient généralement des unions bien assorties.

Depuis 1920, c'est-à-dire depuis une douzaine

d'années, cette agence matrimoniale avait pris une extension considérable.

La médiocre qualité des mariages d'après guerre, la mauvaise foi des conjoints s'efforçant mutuellement de se duper, les grosses désillusions des moins de trente ans qui s'apercevaient de n'avoir pas été plus malins que leurs aînés ; le prix de la vie, qui, dans son ascension vertigineuse, changeait les ailes de l'amour en un perpétuel cauchemar de dépenses, des notes à acquitter et de reproches cuisants ; bref, l'horreur que chacun commençait à éprouver pour un fil à la patte de plus en plus décevant et lourd à porter, tout avait permis à « Select' Agence » de se développer considérablement et de prendre une place importante et presque indispensable dans cette société moderne, égoïste, jouisseuse et, malgré tout, bon enfant.

Avec « Select' Agence », il n'y avait pas de surprise.

On connaissait exactement l'âge de sa fiancée, l'état de son estomac et le casier judiciaire de sa

famille. Les jeunes filles n'ignoraient plus le gain réel de leurs prétendants, leurs habitudes dépensières et apéritives, ainsi que leurs manières de rompre avec les femmes.

Et ce mutuel savoir permettait à chacun de se marier selon son goût ou son tempérament, sans crainte d'être déçu.

On savait où l'on allait, et, si le mariage se trouvait dénué d'un peu de poésie, du moins offrait-il toutes les garanties de sincérité et de confiance. Et cela d'autant plus qu'un examen attentif, par un docteur incorruptible attaché à « Select' Agence », était imposé à tous les candidats au mariage et équivalait au certificat pré-nuptial réclamé en vain, à la Chambre, par le corps médical.

Tant de bonne réputation avait séduit Claude, et c'est sans aucune arrière-pensée, après avoir quitté sa voiture pour ne pas attirer sur sa démarche l'attention de son chauffeur, qu'elle gagna à pied les salons de « Select' Agence », où la jeune fille demanda à parler au directeur lui-même.

Il y eut bien un peu de flottement avant qu'elle obtînt d'être mise en présence de cet important personnage qui ne recevait que sur rendez-vous et seulement dans les cas tout particulièrement intéressants.

Mais Claude Frémonde avait des arguments auxquels les gens résistaient rarement. Et surtout, elle était belle fille, portait une fourrure de prix et usait d'un petit ton de commandement auquel il semblait difficile de s'opposer.

Quand elle eut glissé un billet bleu dans la main du garçon de bureau, qui devint tout de suite obséquieux, elle fut certaine d'être introduite.

M. Michot était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une élégance discrète et indiscutable et qui, par sa position même l'obligeant aux meilleures fréquentations, était un véritable homme du monde.

Avec lui, on était loin des directeurs d'agences matrimoniales d'autrefois.

Après avoir fait attendre la visiteuse, comme il

convient, une douzaine de minutes, il la reçut avec la plus grande courtoisie.

Son œil, habitué à jauger les hommes et les femmes fréquentant son établissement, s'aperçut tout de suite de l'importance de la jeune visiteuse. Il comprit qu'il ne s'agissait pas d'une cliente ordinaire.

La jeune fille était trop jolie et trop élégante pour être réellement en quête d'un mari introuvable. La petite tête altière, aux lèvres dédaigneuses, malgré le sourire plein de franchise, devait avoir plutôt l'habitude de repousser les prétendants que le désir d'en saisir un coûte que coûte.

Et M. Michot mit, dans son ton, toute son affabilité pour rassurer la jeune inconnue et lui donner confiance.

Claude d'ailleurs éprouva, tout de suite, une grande confiance en l'homme qu'elle venait voir.

– J'ai insisté pour être reçue par vous, monsieur, car ce qui m'amène est tout à fait personnel et j'ai besoin de votre entière

discrétion.

– Elle est acquise à tous les visiteurs, quels qu'ils soient, madame. Quand vous connaîtrez mieux « Select' Agence », ses salons et son personnel, vous verrez que vous pouvez parler ici en toute confiance.

La voix de l'homme était calme, grave, reposante, et Claude en subit véritablement le charme apaisant.

– Je n'en désire pas moins n'avoir affaire qu'à vous, insista-t-elle avec son plus gracieux sourire.

Elle avait cru qu'à « Select' Agence », elle n'aurait qu'à dicter ses conditions et à ouvrir largement sa bourse ; mais, dès le début, elle sentait que pour obtenir la collaboration efficace de l'important directeur, il convenait de faire cas de son autorité et de ses conseils.

– Je suis à votre disposition, madame, affirma-t-il. Si vous voulez bien m'exposer en détail vos désirs et vos prétentions, je m'efforcerai de vous donner complète satisfaction.

La jeune fille avait la tête si pleine de son sujet

qu'elle n'éprouva aucune difficulté à soumettre ses désirs au directeur de « Select' Agence ».

Elle voulait un mari qui fût ceci ou cela... Le physique lui importait peu, pourvu qu'il fût assez grand de taille et assez agréable de visage.

Mais, ce à quoi elle tenait par-dessus tout, c'était : l'éducation.

Elle voulait un mari qui fût de bonne compagnie, instruit, aimable, empressé et homme du monde d'une irréprochabilité morale et matérielle absolue.

Enfin, elle limitait à l'avance leurs rapports : son mari et elle devraient vivre en bons camarades, user vis-à-vis l'un de l'autre de la plus grande courtoisie, être, moralement unis par les mêmes goûts, les mêmes intérêts et une mutuelle confiance. Elle comptait sur son compagnon pour la défendre au besoin et la traiter en toute circonstance comme une amie très chère ; mais là s'arrêteraient leurs relations. Claude ne voulait pas subir l'emprise de l'homme... du moins tant qu'elle ne connaîtrait pas à fond son mari et ne serait pas absolument

certaine d'en faire définitivement le compagnon de toute sa vie. Elle avait la prétention de demeurer maîtresse de son corps et de n'être point importunée par la galanterie ou les désirs d'un mari énamouré... Plus tard, peut-être ? Mais, de ce plus tard, elle tenait essentiellement à rester seule libre de décider.

Jusqu'ici, M. Michot avait écouté, en approuvant silencieusement de la tête, les divers désirs exprimés par sa jolie cliente : tous lui paraissaient réalisables.

À ces dernières prétentions, cependant, il fronça le sourcil.

– Je préfère vous dire tout de suite, mademoiselle, que cette dernière condition me paraît difficile à réaliser. Quel homme sensé, loyal et honorable, comme vous le désirez, accepterait cette clause ? De deux choses l'une : ou premièrement, il n'éprouvera pour vous que de l'indifférence et cherchera son plaisir en dehors de vous... et c'est vous, alors, qui vous plaindrez de sa froideur. Ou, secondement, il s'attachera à vous et désirera nouer des liens plus

intimes avec vous.

Claude eut, instinctivement, une moue de dégoût qui fit sourire M. Michot.

– Mettez-vous durant quelques secondes, mademoiselle, à la place de ce mari possible. Évidemment, vous êtes assez jolie pour flatter la vanité d'un homme même difficile ; mais s'il ne doit pas tirer personnellement... disons un profit... de votre beauté, quel avantage comportera pour lui une telle union ?

– Ici, monsieur, permettez-moi de faire intervenir la question argent...

– Je vous écoute, mademoiselle.

– Je suis riche... très riche ! Or je ne désire pas que mon mari le soit...

M. Michot eut un sourire approbateur :

– Ceci est, en effet, un dédommagement sérieux !

– D'autant plus que l'homme que je choisirai sera assuré d'une vie large et agréable : les voyages, les distractions nombreuses, les grands hôtels, les costumes confortables, les autos de

luxé. Bref, tout ce qui peut ouater et embellir l'existence.

– Je m'explique mieux vos exigences, mademoiselle.

Claude sourit, et très fière de pouvoir énoncer des chiffres, elle continua :

– Enfin, pour les besoins personnels de ce monsieur, je pense qu'en lui allouant une somme de douze mille francs par mois il trouvera dans cette union quelques sérieuses compensations au désagrément qu'un galant homme peut éprouver à n'être que le mari en titre de sa femme.

M. Michot ne répondit pas. Les chiffres de la jeune fille l'impressionnaient. Malgré tout, cependant, il réfléchissait aux singulières propositions de sa cliente, et, pesant le contre et le pour, il s'efforçait en homme de juger ce que répondrait un autre homme à un tel marché.

– Il est possible de vous satisfaire, mademoiselle, fit-il enfin, à la condition que vous le vouliez personnellement.

– Comment cela ?

– En acceptant de fermer les yeux, plus tard, sur les discrètes escapades que sera amené à faire votre compagnon.

Une rougeur empourpra le visage de Claude. Et tout de suite, intransigeante comme le sont généralement les femmes quand elles ne bénéficient pas des infidélités de l’homme :

– Mais je ne veux pas que mon mari soit un coureur, ni qu’il se permette la moindre escapade ! Je tiens essentiellement à avoir un compagnon de tout repos, qui ne s’occupe que de moi et ne fréquente aucune autre femme.

M. Michot hochait la tête et, amusé au fond des prétentions de Claude, il s’efforçait en apparence de l’approuver entièrement :

– Oui, oui, je vois... je vois !

En réalité, sa grande expérience de la vie lui disait de ne pas s’effrayer de cette exigence féminine. Depuis toujours, les femmes ont réclamé la fidélité complète de leurs compagnons...

Aimé ou non, époux réel ou époux fictif, le

mari qu'épouserait cette belle jeune fille serait exactement du même bois que tous les autres épouseurs, surtout avec de pareilles conditions à la clef...

« Le principal, se dit-il, est de lui dénicher un mari bien élevé et correct. Avec un galant homme, les choses s'arrangent toujours admirablement ! »

Et, contemplant la jeune tête orgueilleuse qui posait ses anormales conditions avec tant de décision, un sourire indulgent flotta sur les lèvres du grave directeur et il la rassura avec son habituelle autorité :

– Je crois pouvoir vous affirmer que je trouverai le mari que vous désirez. Dans quelques jours, je vous ferai connaître mes premiers résultats. En attendant, pour faciliter mes recherches et vous assurer un fiancé selon vos goûts, voulez-vous remplir une de nos fiches ?

Il tendit à la jeune fille un imprimé semé de nombreux blancs. C'était un véritable questionnaire que Claude examina avec surprise et hostilité.

– Comment ! il me faut fournir tous ces renseignements ? protesta-t-elle.

– L’homme susceptible de vous convenir peut désirer aussi quelques détails sur la femme qu’on lui propose.

– Évidemment, mais...

– Remarquez, insista M. Michot, que plus nous choisirons un homme de caractère élevé, plus il sera lui-même difficile. Avant qu’il s’engage, il faudra lui exposer la situation et répondre à toutes ses questions.

– C’est juste, reconnut la visiteuse. Mais, dans tout cela, que faites-vous de la discrétion que je réclame ?

– Cette fiche est confidentielle, mademoiselle. Une partie seulement en est relevée et soumise aux prétendants éventuels. Certains points, tels votre nom, votre adresse et ce qu’il y a de particulier dans votre signalement, ne sont jamais communiqués. Au surplus, si vous désirez ne pas vous faire connaître, même à nous, il vous suffira de mettre un chiffre ou des initiales en place de

votre état civil. Pour la régularité de nos écritures et comme garantie, vous en serez quitte pour verser à notre caisse une provision couvrant à l'avance les frais de recherches.

« Nos clients sont absolument libres de découvrir ou non leur personnalité. Une seule chose est exigée d'eux, et cela sous peine de radiation, c'est l'exactitude des renseignements qu'ils nous fournissent. À eux de ne pas répondre si la question les embarrasse, mais à nous de prendre nos précautions contre toute erreur volontaire. Quand celle-ci est prouvée, nous cessons immédiatement de nous occuper de ces mauvais clients et l'avance d'argent qu'ils nous ont versée est acquise à la maison, pour compenser le tort qu'ils auraient pu nous causer.

– Et vous avez raison, après tout, répondit Claude, rassurée par un pareil programme, sinon chacun s'efforcerait de se faire passer pour un merle blanc.

Claude prit une plume et, bravement, elle remplit les blancs du long questionnaire.

Cependant, quand elle arriva aux indications à

fournir sur les qualités physiques du fiancé qu'elle souhaitait rencontrer, elle resta le porte-plume en suspens.

– Quelque chose vous embarrasse ? interrogea M. Michot, qui ne la perdait pas de vue.

– Oui, avoua-t-elle. Je ne préfère pas une silhouette masculine à une autre. J'ai eu, à mes pieds, tous les prétendants possibles et aucun ne m'a convenu véritablement. Instinctivement, je souhaite que mon mari soit plus grand que moi et qu'il ait un visage sympathique. Mais la forme de ce visage, la couleur des yeux ou des cheveux m'importent peu... pourvu qu'il ait les qualités morales que je lui souhaite et qu'il soit un véritable cavalier servant.

– On essaiera de vous satisfaire, répéta M. Michot, qui voyait poindre avec satisfaction un beau bénéfice pour son agence.

Mais, comme si la télépathie lui faisait deviner la pensée de son interlocuteur, Claude cessa d'écrire et releva la tête.

– Je voudrais aussi vous dire, monsieur,

expliqua-t-elle d'une voix suave, mais nette, que ma fortune ne concernera mon mari en aucune manière ; toutes les dispositions seront prises à ce sujet par mon notaire. En dehors des honoraires que je vous verserai, vous n'aurez rien à attendre de celui que je choisirai ; de même que je romprais immédiatement une union qui ne répondrait pas à mes desiderata. En revanche, comme il est juste que chacun soit récompensé selon ses mérites, j'estime que si vous êtes l'artisan de mon bonheur, je vous devrai un beau remerciement. Et la forme de celui-ci serait celle d'un billet de mille francs qu'on vous verserait tous les mois !

– Tous les mois ! fit le directeur en tressaillant, malgré son habituelle maîtrise.

– Oui, tant que durera ce mariage... et jusqu'à la fin de mon existence, s'il n'est pas rompu.

M. Michot admira en son for intérieur les précautions prises contre lui en cette affaire. Mais, comme ces précautions elles-mêmes lui étaient favorables, il ne put que féliciter la jeune femme qui se révélait si habile en pareille

matière. D'un seul coup, Claude lui était apparue une femme supérieure avec laquelle il fallait compter et qu'il était utile de ne pas chercher à rouler.

Quand ils se séparèrent, ils se serrèrent fortement la main : chacun d'eux était content de l'autre.

Le directeur de « Select' Agence » se sentait rempli de zèle pour sa généreuse cliente, et Claude voyait avec satisfaction que la réalisation de son extravagant projet était possible.

« Vivat pour l'auteur espagnol qui m'a mis en tête un si joli roman ! s'écria-t-elle gaiement lorsqu'elle eut repris place en son auto. À nous deux, messieurs les épouseurs ! Pour une fois, c'est une femme qui parlera la première et posera ses conditions ! Il y a assez longtemps que les jeunes filles sont forcées de choisir leurs maris dans le lot restreint des hommes qui les remarquent ; si bien que certaines d'entre elles en sont réduites à prendre le premier qui se présente, de crainte de rater l'occasion ! »

Et, sans se rendre compte qu'elle affichait, en

parlant ainsi, des sentiments singulièrement subversifs pour la tranquillité de son futur mari, elle se mit à chantonner joyeusement, pendant que sa voiture la ramenait chez elle.

IV

Le repas tirait à sa fin et, dans ce dîner d'hommes, la plus franche gaieté régnait.

L'amphitryon, Simon Wass, le banquier si connu, avait d'ailleurs, comme de coutume, fait bien les choses.

Quoique marié et père de trois beaux enfants, Simon Wass avait pris l'habitude de réunir tous les mois, en un dîner où l'élément masculin était seul représenté, un certain nombre de ses amis ou connaissances qu'il s'efforçait de varier chaque fois, avec le désir intime d'entretenir ses relations, d'en nouer de nouvelles ou d'amorcer quelques naissantes affaires.

Ce soir-là, les mets fins avaient succédé aux entrées délicates, et les vins généreux aux apéritifs de marque.

À cette minute où les cigares commençaient à

laisser poindre leurs bouts rouges, des liqueurs de toutes couleurs irisaient les verres et les flacons. Et les convives, une béatitude aux lèvres, une animation aux yeux, l'estomac satisfait et le palais flatté, se laissaient aller aux propos un peu gras ou aux demi-confidences, selon leur tempérament.

Avec le maître de maison qui l'entretenait amicalement, M. Michot, un des heureux convives de cette réunion, laissait percer à la fois, et sa satisfaction et le souci de ses affaires :

– « Select' Agence » recrute des clients dans tous les milieux, affirmait-il. Quand j'ai commencé à prendre de l'extension, il y a quelque douze ans, c'est-à-dire vers 1920, je n'avais alors qu'une clientèle d'employés et de petits rentiers qui, faute de relations, ne pouvaient arriver à trouver le compagnon ou la compagne de leur choix.

« Aujourd'hui, il n'en est plus de même. Le jeune homme moderne, en général, a plus de besoins que ses aînés. Il veut que sa femme réponde à certaines de ses exigences, qu'elle ait

telles aptitudes, telle fortune, telle éducation. Et quand il est convaincu que celles qu'on lui présente sont comme il en souhaite une, alors seulement, il laisse poindre le sentiment et choisit parmi plusieurs concurrentes celle qui lui plaît le mieux.

– Il est évident, reconnut Simon Wass, que nos pères se mariaient avant tout par amour.

– À moins que ce ne fût tout simplement pour le chiffre d'une grosse dot, remarqua un voisin.

– L'une et l'autre de ces façons étaient également mauvaises, reprit le directeur de « Select' Agence ». Dans le premier cas, l'homme sincère épousait, les yeux aveuglés par l'amour, une femme qui souvent était indigne de lui ; dans le second, il sacrifiait toutes les possibilités de bonheur en mariage à la seule satisfaction de posséder un joli magot. Dans les deux cas, il faisait son propre malheur et celui de la femme qui se confiait à lui. Avec la conception moderne du mariage, nos jeunes gens étudient les caractères, les goûts, ils soupèsent les valeurs, les qualités ; c'est beaucoup moins aléatoire. Je vous

assure que, personnellement, j'estime que, depuis deux ou trois ans, mettons depuis 1930, le niveau du mariage tend à remonter.

– Et réellement, Michot, il vous arrive de rencontrer, dans votre clientèle, des jeunes gens riches... de ceux qui ont des relations, de la fortune et qui, malgré tous ces avantages, s'adressent à vous pour dénicher l'âme sœur ?

Le directeur de « Select' Agence » eut un sourire triomphant.

– Pas plus tard que tantôt, cher monsieur, une jeune fille riche... très riche, immensément riche ! s'est adressée à moi pour trouver le merle blanc répondant à ses vœux.

– Pour être complètement exact, vous eussiez dû achever le portrait, intervint un des convives, un peu ironiquement.

– Quel portrait ? fit M. Michot avec un étonnement de bonne foi.

– Vous avez dit : immensément riche. Il fallait ajouter : terriblement laide, ou vieille, ou difforme !

– Mais pas du tout : elle est jeune, charmante et donne l'apparence d'une belle académie.

– Voyons, Michot, n'exagérez pas, fit le maître de maison, conciliant.

– Mais je n'exagère pas, mon bon ! Je voudrais avoir trente ans pour me mettre sur les rangs...

Il s'arrêta, eut une hésitation, et reprit avec plus de modération :

– Je dis une bêtise ; un Michot, tout-puissant et tout malin qu'il soit, ne répond pas du tout aux désirs de ma jeune cliente : il faut un homme du monde, vraiment distingué, chevaleresque et courtois...

Et, en quelques mots, tout en observant la plus grande discrétion quant à la situation de sa jeune visiteuse, M. Michot raconta l'aventure du matin même et le mandat dont on l'avait chargé. Le chiffre de la pension mensuelle que la jeune femme prétendait attribuer à son mari fit sensation sur les convives. Pour moins que ça, beaucoup auraient vendu leur âme !

Ce chiffre montrait surtout combien l'affaire était sérieuse.

Et chacun de faire quelque réflexion ou de lancer quelque lazzi sur cette singulière amazone qui prétendait acheter un mari !

– Et, réellement, cette femme est jolie ?
questionna de nouveau le convive qui avait usé d'un ton ironique au début de cette conversation.

– Très jolie ! affirma M. Michot.

– Quel âge ?

– Vingt-trois ans.

– Et vraiment bien, sous les autres rapports ?

– Très bien, élégante, distinguée, petits pieds, petite main, joli visage. Un beau bout de femme, quoi !

– Fichtre ! À moins qu'il n'y ait quelque tare physique ou morale qui vous échappe.

– Je ne crois pas ! Les renseignements que j'ai déjà obtenus, cet après-midi, sont excellents et la jeune fille dont il s'agit appartient au meilleur monde.

- Française ?
- Oui, monsieur.
- Ses parents ?
- Orpheline.

Un silence tomba, comme si ce mot résumait la situation.

– Eh bien ! reprit au bout d’un instant la même voix, je vous souhaite, cher monsieur, de mener à bien cette affaire. Pour ma part, j’aurai la curiosité, quand je vous rencontrerai, de vous demander ce qu’il en sera advenu.

– J’espère, monsieur, n’avoir alors que des choses agréables à vous dire. Cette affaire est magnifique, elle me flatte et j’ai décidé de la conduire moi-même au but.

– Tous mes vœux pour qu’elle réussisse, fit l’autre courtoisement.

– Je vous remercie, monsieur, répondit le directeur du « Select’ Agence », en examinant à la dérobée son interlocuteur.

Mais il n’eut le temps de remarquer qu’une

physionomie intelligente et ouverte.

On se levait de table, des gens accaparaient M. Michot, qu'on savait lié d'amitié avec de nombreuses personnalités, et il se trouva complètement séparé du sympathique convive.

Celui-ci, d'ailleurs, un peu rêveur, s'était réfugié, cigarette aux lèvres, dans l'embrasement d'une fenêtre ouverte sur la nuit.

Le vent frais du dehors arrivait en larges bouffées rafraîchissantes et chassait la torpeur de cette fin d'un dîner trop délectable.

L'inconnu, les yeux perdus dans le vague du ciel sombre constellé de points d'or, semblait poursuivre quelque vision attrayante pleine d'imprévu. Il y avait du sourire dans ses yeux et de l'ironie sur ses lèvres, mais son front demeurait plissé, comme si le cerveau plus lucide se dressait impérativement contre un obscur dessein venu du tréfonds de lui-même.

Et ce fut peut-être ce subconscient volontaire qui le fit pirouetter sur ses talons et le mit en marche vers son impondérable destin.

La pensée toujours embuée, l'air absent, il marcha vers le maître de maison.

– Simon, fit-il familièrement, présente-moi à Michot, de « Select' Agence », sans préciser qui je suis... et je te demande à ce propos la discrétion d'honneur pour qu'il ignore ma vraie situation.

– Michot ne sera pas long à connaître tout ce que tu voudras lui cacher... surtout cela !

– Bah ! Ne mens pas, dis la vérité : Didier Valencourt, ton copain de Saint-Louis, avocat sans cause à la Cour d'appel de Paris... un point, c'est tout ! Pour entretenir en particulier ce bonhomme-là, j'espère qu'il ne faut pas remuer des millions à la pelle, ou avoir le sourire ensorceleur de la millionnaire dont il nous a parlé.

– Non, rassure-toi, Michot est très accueillant. Dans toute connaissance nouvelle, il voit un client futur ou un monsieur qui peut lui servir. Les autres ont de lui la même opinion, si bien que c'est l'homme le plus couru de Paris. Pour peu que je vante un peu ton intelligence, tu verras le

beau sourire qu'il te sortira.

Mais Valencourt retint son camarade par le bras.

– N'oublie pas que ton ami Didier t'a demandé la discrétion et qu'un avocat sans cause n'a pas grand mérite à ne rien faire.

– Ah ! bon, ah ! bon, tu pousses la modestie jusqu'à l'effacement ; sois tranquille, prince des détectives et roi des illusionnistes, je serai discret, puisque tel est ton bon plaisir.

Un instant après, le directeur de « Select' Agence » serrait la main de Didier Valencourt, que leur ami commun Simon Wass venait de lui présenter.

– J'ai déjà eu, tout à l'heure, le plaisir d'échanger avec vous quelques paroles, fit aimablement M. Michot, comme entrée en matière.

– Au sujet de cette jeune aventurière à qui vous cherchez un fiancé, acheva simplement Valencourt.

Mais l'autre protesta :

– Pardon, pardon ! Je ne crois pas avoir dit que ma cliente fût une aventurière.

– Elle méritait donc, réellement, tout le bien que vous avez dit d'elle ?

– Sur ma conscience professionnelle, je vous l'affirme.

Le jeune avocat eut un sourire imperceptible : la conscience d'un directeur d'agence matrimoniale ne lui paraissait pas un irrécusable argument.

– Admettons, dit-il, conciliant, que vous ayez raison et que cette jeune personne soit de vertu inattaquable. Cela étant, jetons cartes sur table. J'ai demandé à Wass de me présenter à vous parce que la conception que cette femme a du mariage me séduit et qu'il me serait agréable de la connaître.

– La connaître ? fit M. Michot, un peu méfiant. À quel titre ? Comme épouseur ou comme curieux !

Il y eut sur les traits de l'inconnu une légère hésitation.

Dans ses yeux d'acier une lueur s'égaya en éclair, illuminant tout son visage.

– Comme épouseur, affirma-t-il, la voix calme et la physionomie redevenue impénétrable.

– Diable ! fit le directeur de « Select' Agence », en sursautant. Vous ne me paraissez pas dénué de prétentions !

L'autre, sous ce coup de fouet, ne put réprimer un haut-le-corps.

– Me jugeriez-vous indigne de prétendre à sa main ?

– Ça ! je n'en sais rien, ne vous connaissant pas encore, avoua M. Michot, l'air débonnaire. Mais il me paraît imprudent, de votre part, de vous mettre sur les rangs avant de connaître les conditions de ma cliente.

L'inconnu perdit de sa raideur.

– Elle est donc très exigeante ? questionna-t-il.

– Elle en a le droit.

– Et ces conditions ? fit-il, avec un sourire un peu railleur.

Depuis quelques instants, le regard de M. Michot détaillait l'avocat. En lui-même, il enregistrait le signalement :

« Trente-trois ans, peut-être ; grand, assez beau garçon, mais surtout infiniment distingué, le front intelligent, les yeux froids, la lèvre sceptique... »

Cet homme n'était pas quelconque : sa physionomie affirmait une personnalité... Il y avait en lui, à la fois, de la volonté et du rêve ! Ce garçon pouvait plaire à une femme, même difficile.

– Comme allure, affirma l'important directeur, vous répondez au type désiré.

Didier eut à peine un sourire flatté ; ceux qui le connaissaient intimement savaient ses nombreux succès féminins. Il passait même pour être assez coureur, son aplomb ou sa bonne fortune lui permettant de courtiser plusieurs femmes à la fois.

Mais M. Michot n'était pas encore au courant de ces menus faits et il ne pouvait juger que de ce

qu'il voyait.

– Il y a encore d'autres questions, observa-t-il ; M. Wass vient de m'affirmer que vous aviez été élevé avec lui à Saint-Louis. Vous êtes avocat ?

– À la Cour d'appel de Paris, oui.

– Vous avez beaucoup plaidé ?

– Très peu, au contraire, je manque de zèle.

– Pourquoi ?

Valencourt haussa les épaules.

– Sait-on jamais ! fit-il sincèrement. Je suis de bonne famille, j'ai vécu moins de mon travail que de l'héritage de mon père, dont il ne me reste que de vagues vestiges... J'envisage la vie plus sérieusement depuis quelques mois et...

Il s'arrêta. Évidemment, il n'avait pas prévu tous ces détails à fournir.

Mais il s'était trop avancé pour reculer ; l'habitude de vaincre les difficultés devait aussi le stimuler, car, tout à coup, son visage s'illumina comme s'il venait de trouver des arguments

irréfutables :

– Je puis fournir de très hautes références... Mon cousin Valencourt du Bond, le romancier connu, vous parlera de moi en meilleurs termes que je ne saurais le faire. Je lui sers fréquemment de secrétaire et...

– Valencourt du Bon ! Comment, vous êtes le parent de ce délicieux écrivain ? Voilà, monsieur, la plus belle référence que vous puissiez me fournir : un duel, dont je n'ai pas oublié les détails, ayant appris à chacun que les Valencourt étaient gens de haute honorabilité et inattaquables dans leurs alliances ou origines.

Didier fut un instant interloqué du savoir de M. Michot.

– Mes compliments, fit-il sincèrement. Vous avez bonne mémoire et connaissez vos contemporains.

– Oh ! fit Michot, à la fois séduit et modeste, ne vantez pas l'étendue de mes connaissances ! La vérité est que j'ai dû m'occuper de votre cousin...

– Hein ?

– Non, non, coupa en riant le vieil homme ; pas ce que vous pensez. Je n'ai pas eu encore le plaisir de chercher à marier votre parent. En revanche, une de ses victimes prétendait se faire épouser par lui, ce qui m'a obligé d'examiner d'un peu près la vie de votre aimable cousin.

Valencourt ouvrait de grands yeux étonnés.

– Par exemple ! fit-il, amusé. Qu'est-ce qui croirait que ce du Bond a failli se mettre la corde au cou !...

– Oh ! il n'a jamais connu lui-même le danger dont il fut menacé. Cette femme était de celles qu'un galant homme fréquente, mais n'épouse pas. Je le fis comprendre à la dame et, de fureur, celle-ci se consola dans les bras d'un cabot de music-hall qui fut très fier de succéder au charmant écrivain.

Le jeune homme éclata de rire.

– Ah ! ah ! Je vois de quelle femme vous voulez parler : une intelligence de pintade !

– Elle a trouvé son dindon et elle est

heureuse !

Les deux hommes se mirent à rire, et cette entente sur un si petit sujet parut les rapprocher : il y a de ces appréciations masculines qui trouvent, tout de suite, de l'écho dans l'âme d'un interlocuteur.

M. Michot venait de découvrir que le jeune homme était capable d'apprécier un bon mot et il lui paraissait soudain très sympathique.

Passant son bras sous le sien, il l'entraîna vers le vestiaire.

– Nous partons ensemble ? J'ai mon auto et puis vous déposer à votre porte.

Valencourt pensa qu'une autre auto, à la porte du banquier, était également à sa disposition, mais il ne sourcilla pas :

– J'accepte volontiers, fit-il avec désinvolture. Par ce froid, on ne tient guère à rentrer à pied. Vous êtes vraiment aimable, cher monsieur.

Leurs pardessus enfilés, le cache-col roulé soigneusement autour du cou, ils descendirent de compagnie, bras dessus, bras dessous, le bel

escalier de marbre blanc du somptueux hôtel.

– Ce Wass est un heureux bandit : il possède là une magnifique demeure, observa M. Michot, en connaisseur.

– Oui, fit Valencourt avec un fort soupir d’envie, j’aimerais assez posséder un logis du même genre.

L’important directeur s’arrêta et, tapant sur l’épaule de l’avocat :

– Eh bien, on verra ça ! Ce rêve est peut-être réalisable. Venez me voir demain, nous étudierons ensemble la question.

– Réellement, monsieur, vous comblez mes désirs.

– Hé ! vous m’êtes sympathique ! Et je crois, ma foi, que nous sommes faits pour nous entendre.

V

Didier Valencourt n'eut garde de manquer le rendez-vous que M. Michot lui avait fixé.

Dès dix heures du matin, il était à « Select' Agence », dans le bureau du directeur.

– Cette exactitude est de bon ton, fit celui-ci en reconnaissant le jeune homme.

– Je ne fais jamais attendre les autres, car je n'aime pas attendre moi-même.

M. Michot admira le port altier du visiteur. Réellement, il avait fort grand air.

« Il a de la race, pensa-t-il. C'est un bel animal de choix ! »

Puis, tout haut :

– L'exactitude est la politesse des rois. Asseyez-vous donc, cher monsieur ; nous allons voir en quoi, réellement, je puis vous être utile.

L'autre tressaillit.

– Oh ! pardon ! protesta-t-il. Il est bien entendu que je suis ici pour une seule chose, hormis laquelle rien ne m'intéresse : faire la connaissance de l'originale jeune fille qui est venue vous trouver hier matin.

Le maître de céans sourit.

– En vérité, aucune autre femme, même aussi riche et offrant des conditions moins... anormales, ne vous plairait mieux ?

– Aucune autre, répliqua le jeune homme sans atermolement. C'est justement les prétentions de cette femme que je trouve originales et qui me séduisent ! Elle doit être très sûre d'elle-même ou imbue de la force sournoise cachée en sa fortune pour se risquer à un tel marché. Car enfin, le mariage, par lui-même, est une entrave qui limite le pouvoir de volonté d'un être. Qu'elle le veuille ou non, elle se donne un maître qui pèsera sur sa vie et fera d'elle une heureuse ou une malheureuse !

– Je ne crois pas que cette jeune fille ait jamais

envisagé la possibilité d'être malheureuse, répondit prudemment M. Michot, qui laissait volontiers parler le nouveau venu.

– Son argent l'abrite comme d'un manteau imperméable ? poursuivit celui-ci.

– Peut-être...

– À moins, insista Valencourt, que ce ne soit son inexpérience qui la guide, comme un aveugle suit la main d'un enfant, vers son implacable destin ?

– Non ! répondit, après réflexion, le directeur de « Select' Agence ». Cette jeune femme va droit à son but, forte de la force même qu'elle sent en elle. Elle s'évadera du mariage si celui-ci lui est contraire. Elle écartera l'homme qui voudrait lui barrer la route. Elle le paiera assez cher pour qu'il ne demeure jamais, devant elle, un obstacle.

– Un homme peut toujours exiger d'un être plus que celui-ci ne peut donner, fit le visiteur, emporté par son sujet, et qui ne voyait plus que le point de vue psychologique de cette affaire.

– C’est pourquoi, sans doute, elle exige un homme bien élevé sous tous les rapports, répliqua M. Michot avec un sourire assez fin. Ma jeune cliente a senti qu’un être fort pourrait toujours rencontrer devant soi un être plus fort que lui-même, mais elle est femme et se fait une arme de sa féminité, étant entendu qu’un homme bien élevé ne tient jamais tête à une femme qui cherche avant tout à arranger les choses à l’amiable. Et, comme sa fortune lui permettra toujours de dédommager largement les torts qu’elle peut matériellement causer, elle choisit ce genre de mariage et essaye d’être heureuse à sa façon.

– Eh bien ! insista l’avocat, les yeux brillants de plaisir et sans se rendre compte de son enthousiasme, c’est cette somme d’avantages qui me plaît ! C’est cet imprévu qui m’attire ! Quel est le point sensible où ces deux êtres se heurteront ? Si la jeune fille dont vous me parlez est réellement intelligente et séduisante, il ne me paraît pas qu’il y ait pour un homme plus belle aventure à courir.

Le visage de M. Michot s'épanouit sous une pensée secrète.

« Il y a des folies qui sont contagieuses, pensait-il intérieurement. Cette jeune fille me paraît avoir rencontré son véritable partenaire, tout aussi exalté qu'elle-même. »

Cependant, habitué à déjouer les manœuvres de tant de coureurs de dot qui s'étaient adressés à lui, il refréna ses sentiments.

– Une aventure qui rapporte douze mille francs par mois est toujours une belle aventure, observa-t-il simplement. Mais le tout est de la mériter.

– Voulez-vous me faire connaître les conditions ? répliqua simplement le visiteur, dont l'enthousiasme semblait pourtant être tombé d'un coup.

M. Michot lui tendit un léger dossier où les principaux renseignements donnés par Claude Frémonde avaient été soigneusement relevés ; seuls manquaient, naturellement, les noms et adresses révélateurs d'identité. Mais, déjà même,

quelques annotations plus explicites venaient corroborer ou amplifier les détails fournis par la jeune fille et montrer l'excellence des procédés de « Select' Agence » en matière d'information.

Lentement, Didier Valencourt les parcourut. On eût dit qu'il cherchait, entre les lignes, à lire tout ce qui n'était pas écrit et qu'il aurait voulu connaître.

M. Michot, sous ses paupières baissées, ne le quittait pas des yeux et admirait en lui-même la merveilleuse impassibilité de l'homme.

– Ces feuilles ont été écrites par la jeune personne elle-même ? s'informa l'avocat, quand il fut au bas de la dernière page.

– Non, un de nos employés a établi ce dossier d'après la fiche remplie par la cliente et vérifiée par nos soins.

– C'est regrettable, avoua le jeune homme, j'aurais voulu étudier l'écriture de cette femme.

– Sa fiche est confidentielle, répliqua M. Michot d'un ton qui ne permettait aucune insistance.

– Et aucun portrait n’est joint à ce dossier ?
demanda encore Didier.

– Aucun.

Un silence tomba sans que le directeur de « Select’ Agence » parût vouloir le combler.

Ce fut le visiteur qui rouvrit l’entretien.

– Les conditions imposées par votre cliente ne me paraissent pas de nature à faire dévier mes intentions : je maintiens ma candidature à ce mariage.

– Vous avez bien lu : mariage blanc.

– J’ai vu !

– Et cette condition ne vous paraît pas un peu excessive ?

– Au contraire, elle m’agrée ! affirma froidement le singulier prétendant. Rien ne me paraît plus désagréable pour un homme que d’avoir à remplir... des devoirs imposés. Cette jeune femme a parfaitement compris combien il était pénible pour un être loyal d’être tenu à exprimer des sentiments qu’il n’éprouve pas ou des désirs qu’il ressent encore moins.

– Ah bah ! fit M. Michot, démonté par une telle profession de foi. J'étais persuadé, au contraire, que cette condition paraîtrait très humiliante à un homme sérieux et de bonne foi.

– Parce que vous n'avez étudié que superficiellement la question, répliqua l'autre tranquillement et avec le plus grand sang-froid.

M. Michot eut un sourire indéfinissable et il ouvrit les bras d'un geste qui voulait dire : À chacun son avis. Mais en lui-même il songeait que la jeunesse moderne avait réellement de singulières conceptions en cette matière.

Autrefois, un homme de bon ton se fût trouvé lésé et amoindri par une clause jugée par lui comme injurieuse ; aujourd'hui, un monsieur de bonnes manières et qu'il savait de bonne famille déclarait loyale et acceptable la même réserve ; mieux même, il paraissait la préférer.

M. Michot avait cinquante-cinq ans ; il calcula que les choses avaient bien changé depuis sa jeunesse. On n'était encore qu'en 1933 et, depuis vingt ans, la mentalité humaine marchait à grands pas vers une conception tout à fait nouvelle du

bien et du mal. Pour peu que les choses s'acheminassent avec la même allure, que resterait-il de nos conventions et de nos préjugés quand, vers 1985, son petit-fils aurait atteint le même âge que le sien ?

Et comme tous les êtres qui ont doublé le cap de la vie et marchent vers le but final, il déplora, avec un gros soupir et le triste sentiment de n'être plus à la page, l'étonnante transformation de nos mœurs, grâce auxquelles, cependant, il devait l'immense succès de « Select' Agence » et la grosse fortune qu'il avait amassée.

Mais le silence de M. Michot ne faisait pas l'affaire de Didier Valencourt.

– Alors, demanda-t-il, puis-je espérer, maintenant, être présenté à votre cliente ? Ou avez-vous quelques points encore à me préciser ?

Le directeur de « Select' Agence » ouvrit le tiroir de son bureau et en tira une double feuille imprimée, rappelant, dans une couleur différente, celle que, la veille, il avait fait remplir à Claude.

– Voici un questionnaire... celui réservé aux

candidats masculins. Veuillez y répondre en toute loyauté, avec le plus de détails possible.

Et, de même que la veille, il précisa que tout renseignement contraire à la vérité exclurait immanquablement le candidat.

Puis, quand Didier Valencourt, au bout de quelques minutes, lui remit les feuilles soigneusement annotées, M. Michot expliqua :

– Ce n'est qu'après la constitution de votre dossier que je vous mettrai, s'il y a lieu, en présence de ma cliente. D'ici là, voici un mot pour une visite générale à notre docteur... En voici une autre pour notre dentiste... Vous voudrez bien vous prêter à leur examen sérieux et détaillé.

– Comment ? protesta le jeune homme avec une grimace de déplaisir. Il faut que je me soumette à de telles conditions ?

– C'est exigé par nos règlements, et nous n'admettons aucune exception. Si la chose vous déplaît, il n'y a qu'à détruire votre fiche et à en rester là.

– Du tout, du tout, fit Didier, abasourdi.

Et, tout à coup, il éclata de rire.

– Mais, par exemple, remarqua-t-il gaiement, je ne m’attendais pas à pareilles conditions, et c’est bien la chose la plus amusante que j’aie rencontrée jusqu’ici.

– Oh ! fit posément le directeur, vous n’êtes pas au bout de votre étonnement, cher monsieur.

Et, se levant, il tendit la main au jeune homme.

– Prêtez-vous à ce double examen le plus tôt possible, ce n’est qu’ensuite qu’on pèsera vos chances et que vous pourrez être proposé comme candidat à notre cliente. Ne traînez donc pas trop.

– J’y cours de ce pas, répliqua gaiement l’avocat, qui en avait pris son parti.

Il avait du mal à garder son sérieux, tant l’aventure prenait une singulière figure, mais, quand il se trouva seul, il éclata gaminement de rire.

– C’est trop drôle ! s’écria-t-il. Du pur vaudeville. Ça va être tout à fait rigolo ! Pourvu

que je remplisse les conditions ! On dirait que ce diable d'homme se plaît à les multiplier. C'est presque aussi émouvant que mes divers examens d'étudiant !

VI

– Maître Floch, je m’excuse vraiment de vous déranger, mais la chose me paraît assez grave pour que je vienne vous en parler.

Le notaire montra un siège à la visiteuse.

– Asseyez-vous, mademoiselle Jousserand, et mettez-moi au courant. Il s’agit, sans doute, de votre jeune maîtresse ?

– Justement !

Et, ne sachant comment débiter :

– Elle... elle est en train de faire des bêtises, fit la vieille fille, lâchant son souci d’un seul coup et en s’essuyant furtivement les yeux.

Le tabellion eut un haut-le-corps.

– Diable ! Elle, si raisonnable, jusqu’ici ! Un homme, naturellement ?

– Oui... non. Un roman !

– C’est ce que je pensais : une amourette sans issue.

– Pas du tout ! Il y a une issue et pas d’amour, au contraire ! M^{lle} Frémonde veut se marier.

– C’est assez naturel, à son âge, déclara M^e Floch sans étonnement.

Il recevait les confidences de tant de mères embarrassées de caser leurs filles que l’émotion de la vieille visiteuse, à la perspective du mariage de Claude, l’amusait beaucoup.

– Oui, avoua celle-ci avec un gros soupir. Claude veut se marier, mais, au lieu de choisir sainement un mari dans son entourage, parmi les jeunes gens qu’elle connaît ou ceux qu’on peut lui présenter, elle rêve d’aventure, de roman... Un vrai désastre !

– Et alors ? Où le prend-elle, son mari ?

– Elle l’achète, monsieur ! Elle l’achète dans une agence !

– Hein ? sursauta le grave notaire... Qu’est-ce que vous me racontez là ?

– La triste vérité, maître. Depuis huit jours,

Claude Frémonde a perdu la tête. Elle chante, elle rit, elle danse, elle ne tient plus en place, à croire qu'elle est folle. Et comme je proteste, que je la supplie de réfléchir, de venir vous consulter, elle se plaît à me raconter des horreurs...

– Des horreurs ?

– Oui, maître. Elle dit qu'elle va peut-être épouser un boxeur ou un bookmaker, à moins que ce ne soit un danseur mondain ou un dompteur réputé. C'est à en perdre son bon sens, je vous assure !

M^e Floch sourit :

– Tout cela n'est pas sérieux. Cette gamine a toujours été originale... Elle se moque de vous.

– Mais ce mari... ce mari qu'elle achète...

– Encore !

– Voyons, maître, vous êtes de mon avis, elle ne peut pas épouser un mari d'agence !

Le notaire regarda son interlocutrice avec inquiétude. Il commençait à se demander si la visiteuse n'avait pas l'esprit troublé.

– Écoutez, mademoiselle, expliquez-vous nettement. Je ne comprends rien à ce que vous me racontez. M^{lle} Frémonde, dites-vous, a parlé d'épouser un boxeur qu'elle achète dans une agence ? C'est incompréhensible, ce que vous me racontez là !

– Et pourtant, c'est la vérité, fit la dame de compagnie en sanglotant. Ma petite Claude, si sensée jusqu'ici !

– Allons, allons, ne pleurez pas, intervint le notaire, que les larmes agaçaient. Racontez-moi tout, en détail, depuis le commencement. Je suis sûr que c'est beaucoup moins grave que vous ne l'imaginez.

– Oh ! si.

– Votre jeune maîtresse ne peut pas changer ainsi du jour au lendemain si, comme vous me l'affirmez, elle n'est pas amoureuse.

– Ça, je le garantis. Claude n'aime personne.

– Alors, il n'y a aucune raison de s'inquiéter. Mais mettez-moi au courant ; il faut tout me dire maintenant. Dans l'intérêt de ma cliente, je veux

tout savoir.

La vieille fille essuya ses yeux et commença son récit, depuis le fameux matin, huit jours auparavant, où Claude était venue la réveiller pour lui annoncer sa décision de vivre un roman et d'acheter un mari.

Quand elle eut mis le notaire au courant des allées et venues de la jeune fille, de la gaieté de celle-ci, des coups de téléphone entre « Select' Agence » et l'hôtel du Bois de Boulogne, ce fut au tour de M^e Floch de devenir soucieux.

– Je connais très bien M. Michot, fit-il à mi-voix, comme s'il se parlait à lui-même. Je pourrais lui toucher quelques mots de cette affaire. Il est vrai qu'il n'est pas tenu de me répondre et qu'il peut très bien s'abriter derrière le secret professionnel.

Il s'arrêta, songeur.

– Cette petite Frémonde ! Qui aurait cru qu'elle userait d'un tel moyen ? Où diable les jeunes filles vont-elles nicher leurs rêves ?

– Elle s'ennuyait.

- Et cette histoire l’amuse, naturellement !
- Quand on pense qu’elle a refusé jusqu’ici tous les prétendants !
- Rien ne prouve que ceux de « Select’ Agence » lui plairont mieux.
- Elle tient à l’idée du mari qu’elle paye.

M^e Floch sourit.

– Voyons, mademoiselle Jousserand, vous avez assez d’influence sur votre ancienne élève pour lui faire entendre raison.

Mais la vieille fille s’en défendit.

– Aucune ! Vous ne connaissez pas Claude, son père l’a terriblement gâtée.

– Mais elle est chrétienne, il faut voir son confesseur. Un prêtre qui a sa confiance la guidera en cette affaire.

Marie Jousserand hocha négativement la tête.

– Claude a tout juste assez de religion pour ne pas faire le mal. J’ai souvent regretté sa façon de pratiquer... et puis, là encore, son argent gâte tout.

– Oui, elle interprète l’aumône à sa façon et la

fait servir à la satisfaction de tous ses besoins.

– Je ne comprends pas.

– Ainsi, il est d’usage, en notre religion, que les riches doivent donner aux pauvres, en compensation du bien-être dont ils jouissent.

– C’est un des devoirs les plus sacrés des gens riches.

– C’est bien ainsi que Claude l’entend... mais ça lui permet de se passer toutes ses fantaisies.

– C’est-à-dire ?

– En gourmandise, en coquetterie, voire même en flirt, elle ne se refuse aucun caprice, mais, pour excuser chacun d’eux ou faire compensation, comme vous voudrez, elle distribue une somme d’argent aux pauvres.

– Brave petite fille ! fit le notaire, amusé.

– Claude voit-elle une lettre traîner, continuait la vieille fille, vite, elle la lit sans se gêner, mais, comme elle vient de commettre une indiscretion au détriment de quelqu’un, elle dépose une pièce de monnaie sur la lettre qu’elle remet en place.

– C’est amusant, dites donc !

– Et pour tout, c’est pareil. Si elle lit un journal appartenant à un serviteur, elle mettra vingt-cinq centimes dessus quand elle aura fini de le lire.

– Elle est originale !

– Elle ne se gêne pas, sa volonté n’a pas de limite. L’année dernière, en voyage chez des particuliers, un jour de pluie, elle s’est amusée à visiter les tiroirs d’une commode. Ça l’a distraite un peu ; eh bien, dans chaque tiroir, elle a mis un billet, de vingt francs... Ça compensait le tort qu’elle pouvait avoir causé au propriétaire du meuble.

– Tout ça, au fond, ce n’est que de la curiosité.

– Malheureusement c’est la même chose pour tout ! Ainsi, quand elle ne peut dormir la nuit, elle me réveille, elle appelle la femme de chambre... Il faut qu’on s’occupe d’elle, il ne lui vient pas à l’idée qu’elle puisse être seule à ne pas dormir. C’est quelquefois très désagréable de devoir se lever au milieu de la nuit, mais comme

Claude ne veut pas que les gens pâtissent de son insomnie, elle me fait un cadeau le lendemain matin et donne vingt-cinq francs à sa soubrette.

– Mais dites donc, la place est bonne, alors, remarqua pratiquement le notaire.

– Oh ! pour ça, oui ! M^{lle} Frémonde a un cœur d'or. C'est justement pour ça que je suis inquiète avec ce mari de... d'agence ! Cet homme qu'elle veut acheter ! Elle va se faire rouler. Ils n'auront qu'à demander, elle ouvrira en grand les cordons de sa bourse.

– Bah ! s'il ne s'agit que de quelques centaines de mille francs à perdre, elle n'en mourra pas. Elle a vécu sagement, jusqu'ici. Les garçons dépensent bien davantage avec leurs amies successives. Ce qui serait plus grave, c'est qu'elle engageât sa vie avec un homme indigne d'elle. Je verrai M. Michot, et comme c'est moi qui ferai le contrat, il faudra que tout se passe loyalement.

– Alors, vous allez la laisser faire ? s'inquiéta soudain Marie Jousserand.

Le tabellion éclata de rire.

– Mais que voulez-vous que je fasse de plus que vous, mademoiselle ? Vous me dites qu'elle n'entendra pas davantage son confesseur. Alors, comment voudriez-vous qu'un notaire, même celui en qui elle a confiance, le notaire de sa famille, quoi ! que voudriez-vous qu'il dît ? Elle ne m'écouterait pas et je risque de perdre sa confiance. Le mieux est de ne pas lui dire que vous m'avez mis au courant. Je pourrai ainsi veiller discrètement au grain et j'espère être assez adroit pour lui bâtir un bon petit contrat, limitant l'appétit du futur.

– Mais ce mari d'agence...

– Bah ! n'exagérons rien et ne soyons pas alarmistes. Un mari sortant des mains de M. Michot vaut tous les jeunes gens qui ont couru après elle, jusqu'ici. « Select' Agence » réussit souvent de très bons mariages. J'ai pas mal de clients qui y ont eu recours et qui s'en sont mieux trouvés que si je m'en étais occupé moi-même.

– Non, réellement, fit la vieille demoiselle, ébahie d'une telle déclaration. C'est pour rire, n'est-ce pas ?

– Pas du tout, je ne plaisante pas. Que voulez-vous ? Moi, au fond, je ne connais que l'honorabilité ou la fortune de mes clients. Hormis ça, rien ! Ce diable de M. Michot va chercher la santé, le caractère, les fréquentations, le passé. Bref un tas de renseignements que ma profession m'oblige à ignorer. C'est une force que « Select' Agence » ! Et, si le directeur s'occupe sincèrement de votre petite patronne, elle peut être très heureuse... très heureuse ! Croyez-moi, ne vous faites pas trop de mauvais sang. L'idée de M^{lle} Frémonde peut très bien réussir.

La dame de compagnie n'en revenait pas. L'affirmation de son interlocuteur que « Select' Agence » n'était pas un repaire de bandits, la stupéfiait. Tout en elle, néanmoins, se révoltait à l'idée de ce mari acheté par Claude. Mais puisque M^e Floch ne s'en effrayait pas, à quoi bon continuer à se faire du mal ?

Elle prit congé du tabellion avec plus de quiétude. Il ne l'avait pas complètement rassurée, mais, du moins, elle se sentait plus forte de ses

affirmations.

Un peu de mépris glissait peut-être en elle-même pour cet homme qu'elle avait cru tout-puissant, et qui, devant une pareille menace de danger, se contentait de laisser faire.

« Au fond, pensa-t-elle, un notaire, c'est un homme d'affaires, comme les autres ; pourvu qu'il fasse le contrat, arrive que pourra ! « Select' Agence », M. Michot, le futur mari et M^e Floch, tout ça c'est à mettre dans le même panier : ça ne pense qu'à remplir sa poche ! »

Et la brave fille eut un gros soupir devant sa petite Claude, exposée à tous ces requins-là !

VII

Quand Claude Frémonde fut assise auprès de lui, dans la luxueuse automobile qu'un chauffeur conduisait, et que M. Michot utilisait pour certaines filatures, celui-ci ferma à clef les serrures des portières...

– Ne vous inquiétez pas de cette précaution, mademoiselle. Je m'assure contre toute indiscretion... Et voyez, je baisse ces stores qui font l'obscurité dans la voiture et permettent très bien de voir ce qui se passe dehors. Tout cela est agencé de façon à servir d'observatoire ; mon chauffeur est au courant et nous placera en bonne position, soyez-en assurée.

Claude sourit, amusée de ces diverses dispositions.

– On dirait un roman policier, remarqua-t-elle, en s'efforçant de rire pour cacher la petite émotion qui l'avait saisie.

Après quinze jours de recherches, M. Michot allait lui présenter trois prétendants, répondant, disait-il, chacun dans son genre, à toutes les exigences qu'elle avait formulées.

Mais pour permettre à la jeune fille d'observer ces trois prétendants, sans être vue elle-même, il usait d'une automobile spéciale aménagée à cet effet.

Et voici que la luxueuse voiture aux apparences débonnaires, venait de stopper devant la terrasse d'un grand café, sur un boulevard, aux alentours de la gare Montparnasse, café peu animé à cette heure. Quelques tables, cependant, étaient occupées et celles qui l'étaient se dressaient à proximité du brasero, face justement à l'auto.

M. Michot désigna un des clients à sa compagne :

– Ce monsieur au pardessus clair qui boit un apéritif est un fils de famille que la crise des affaires, il y a quelques années, a contraint de travailler. Il est secrétaire d'un homme politique et espère se faire nommer lui-même député.

– Ma fortune lui servirait de tremplin, fit Claude, un peu dédaigneusement. Par principe, je n'aime pas la politique, elle salit tous ceux qui en vivent... Passons au second de ces messieurs.

Le directeur de « Select' Agence » n'avait pu réprimer une grimace devant le ton décidé et sans réplique dont sa cliente écartait un de ses postulants.

« Pour peu qu'elle n'examine pas mieux les deux autres, tout sera à recommencer », pensa-t-il, assez désagréablement impressionné.

– Vous ne voulez pas prendre connaissance du dossier de ce jeune homme ? insista-t-il d'un ton engageant. Je vous assure que c'est réellement quelqu'un de valeur.

– Pas d'homme politique, répliqua-t-elle du même ton péremptoire. Tout est surfait en eux !

M. Michot estima qu'elle exagérait un peu.

Mais allez donc essayer de faire entendre raison à une femme qui ne paraît même pas accepter qu'on discute son avis !

– Écartons donc celui-ci, fit-il avec regret.

Voyons le second... Ce monsieur brun si soigneusement habillé... vous voyez, là... ce jeune homme au teint mat et aux attaches si fines.

– En effet, on dirait une gravure de mode.

– C'est un homme du monde, tout à fait de bonne famille : il appartient au faubourg Saint-Germain. Son père fut un exilé politique lors de la formation de la république espagnole.

Mais Claude l'interrompt sans ménagement :

– Le troisième n'est-il pas cet homme en pardessus sombre qui lit les *Annales* ? demanda-t-elle, en désignant justement Didier Valencourt, que M. Michot avait jugé digne d'entrer en compétition avec les deux autres.

– Oui, c'est mon troisième postulant... un avocat sans cause qui a le mérite d'être proche parent de Valencourt du Bond, le romancier connu, actuellement favori de toutes les lectrices françaises.

– Mais ce garçon, par lui-même ?

– Très bien : charmant, spirituel, bonne éducation... Ce n'est pas précisément un

travailleur acharné, mais il est capable d'un effort, si besoin est. Son cousin l'aime beaucoup et c'est auprès de ce dernier ou de son entourage que nous avons obtenu ces détails intimes. Il paraît que Didier Valencourt possède une âme charmante et un caractère absolument agréable : c'est l'homme du monde.

– Et pourquoi désire-t-il se marier ?

– Pour faire comme les autres et pour se débarrasser d'un tas de petits soucis matériels qui sont pénibles à ceux dont le caractère est plus chevaleresque que pratique.

– Une volonté molle, alors ? insista Claude, songeuse.

– Oh ! non. Pas du tout, protesta Michot, qui craignait de nuire à son sympathique client. Je ne vous le conseillerais pas si vous aviez une fortune à gagner péniblement et par des moyens trop hardis. Ce besoin d'argent coûte que coûte ne répond pas à sa conception du bonheur. Mais dans une vie normale, régulière, avec une femme charmante et affectueuse, cet homme s'épanouira et sera le plus loyal et le plus agréable des

compagnons de voyage.

– À voir ainsi... des trois... ce serait lui le plus plaisant. Mais il est assez difficile de juger un individu assis à une terrasse de café et qui ne parle, ni ne remue.

Sans répondre, M. Michot frappa à la glace de devant pour attirer l'attention du chauffeur.

Avec ses doigts levés, il désigna un nombre :

– Trois !

Le chauffeur, de la tête, fit signe qu'il avait compris. Il descendit de son siège, parut examiner machinalement autour de lui, puis il tira une cigarette de sa poche et, sans se presser, en flânant, vint vers le consommateur désigné.

– Vous n'auriez pas un peu de feu, monsieur ? fit-il en touchant sa casquette.

Didier leva la tête et, poliment, avec indifférence, il prit un briquet d'argent dans son veston et le tendit au chauffeur.

– Je vous remercie, monsieur. Par ce temps-ci, une cigarette semble bonne.

– Oui, il ne fait pas chaud à rester immobile sur un siège d’auto.

– C’est le métier qui veut ça ! On m’a retenu pour trois heures, faut que j’attende !

Le chauffeur alluma sa cigarette puis il rendit le briquet.

– Je vous remercie, monsieur. Sauf votre respect, vous ne voulez pas en griller une, également ?

Il tendait son paquet de caporal bleu à Valencourt.

Celui-ci sourit, amusé de cette familiarité. Et ne voulant pas froisser le brave chauffeur :

– J’accepte, fit-il, cordialement. Mais alors permettez-moi, à mon tour, de vous offrir un cigare. Vous aurez le temps de le fumer, pour peu que votre faction se prolonge.

Et il tendit un étui de cuir rempli de blonds havanes parmi lesquels le chauffeur en choisit un.

– Vous êtes un chic type, monsieur, et je vous remercie, s’écria l’homme, ravi.

– Son geste me plaît, observa Claude à mi-voix. Votre candidat est sympathique. Pourtant je ne voudrais pas me décider à la légère. Ne puis-je pas le rencontrer quelque part, sans qu’il se doute de mon identité ?

– Qu’à cela ne tienne, répondit M. Michot.

Fort pénétré de son rôle, il consulta son carnet de poche :

– Demain, il y a une petite soirée chez Blousin, le couturier. C’est un de mes bons amis ; mon jeune homme y sera et voici, pour vous, une invitation.

– Mais ne le prévenez pas, fit Claude en serrant précieusement, dans son sac, le petit bristol.

– Soyez tranquille. J’attirerai son attention sur une autre jeune fille. Vous pourrez l’examiner à votre aise, même dans son rôle de soupirant auprès d’une femme.

Claude sourit, ravie.

– Ça, c’est une idée géniale, monsieur Michot ! Vous êtes réellement une providence.

– Je fais ce que je peux pour donner satisfaction à mes clients et je désire, tout particulièrement, que vous soyez contente de « Select' Agence ».

– J'en suis enchantée jusqu'ici.

– J'espère que ça continuera !... Nous pouvons partir, maintenant ?

– Attendez... Une minute ! fit Claude qui examina encore les trois postulants de M. Michot.

« Réellement, assura-t-elle après que ses yeux furent allés de l'un à l'autre, c'est lui le mieux des trois.

– Oh ! protesta le directeur. Les deux autres sont jolis garçons.

– Oui, mais combien moins attirants !

M. Michot ne protesta pas. Des goûts et des couleurs d'une femme, il n'y avait pas à discuter.

Il donna ordre à son chauffeur de s'éloigner.

Celui-ci stoppa bientôt dans une rue voisine.

Le directeur descendit et, mettant son auto à la disposition de Claude pour la déposer où elle

voudrait aller, il gagna à pied le café où l'attendaient ses trois clients, afin, sous un prétexte quelconque, de les relever de la faction dont ils n'avaient pu discerner l'utilité mais à laquelle ils s'étaient pliés raisonnablement.

VIII

M. Michot recommanda à Didier d'arriver assez tôt dans les salons que Blousin, le grand couturier à la mode, occupait place Vendôme.

– Vous verrez la jeune fille qui vous intéresse, annonça-t-il mystérieusement. Évidemment, je ne pourrai vous mettre en contact très visiblement... la situation exigeant une grande discrétion, et je suis trop connu. On devinerait vite pourquoi je vous réunis. Mais vous la connaîtrez et vous pourrez juger si elle vous plaît.

– Voici une bonne nouvelle, répondit le jeune homme sans conviction. Je vous avoue que cette question a traîné un peu depuis quinze jours et que mon bel enthousiasme est tombé.

Le directeur de « Select' Agence » s'effara subitement :

– Qu'est-ce que vous dites ? Vous n'allez pas

reculer, maintenant ?

– Non, mais, actuellement, je suis terriblement refroidi à l'idée de ce mariage. Les premiers jours, l'aventure me ravissait et mon imagination échafaudait des conjectures et des suppositions à n'en plus finir. Réellement, ce projet d'union me plaisait.

– Tandis qu'à présent !

– Il me fait peur et j'éprouve comme un recul involontaire à en poursuivre la réalisation.

Mais M. Michot ne l'entendait pas de cette oreille et il protesta vivement :

– Dites donc, vous, il ne s'agit pas de me laisser en plan ! Vous me faites marcher, nous nous entendons, et maintenant que l'affaire est amorcée, vous parlez de laisser tout tomber.

– Oh ! vous ne me ferez pas croire que ma désertion vous laisse dans l'embarras. Vous avez certainement d'autres candidats prêts à me remplacer.

– Évidemment, fit Michot d'un ton bourru, mais, maintenant, vous êtes accepté par la jeune

filles.

– Comment, accepté ? Elle ne me connaît pas ?

– Pardon, elle vous a vu et c'est vous qu'elle a choisi parmi d'autres postulants.

Valencourt s'étonna :

– Elle m'a choisi ? C'est impossible ! Où m'aurait-elle rencontré ?

– Ça, c'est le secret de « Select' Agence ». Ce que je puis vous affirmer, c'est qu'entre plusieurs prétendants, c'est vous qui avez été préféré.

Une expression amusée couvrit le visage du jeune avocat. De nouveau, son intérêt s'éveillait.

L'aventure s'amorçait de plus en plus imprévue. À son insu, et en dehors de sa volonté d'être agréable et de plaire, une femme l'avait trouvé à son goût, comme partenaire dans une affaire extravagante où elle risquait le bonheur de toute sa vie.

Ses yeux firent le tour du cabinet directorial, cherchant un minuscule judas par où celle qui l'intriguait tant aurait pu l'examiner.

Comme il ne remarquait rien d'anormal dans cette pièce, il songea aux autres candidats qui avaient dû défiler également devant l'invisible objectif.

– Comment étaient donc mes partenaires ? s'informa-t-il subitement.

– Des gentlemen impeccables, jolis garçons et fort distingués.

– Bah ! Et c'est moi qui...

Il n'acheva pas, mais sa vanité était flattée et son amour de l'imprévu aiguillonné.

Il voulait connaître à présent la jeune millionnaire qui, pouvant choisir parmi des milliers de prétendants bien doués, les avait découragés l'un après l'autre pour venir dans une agence jeter son dévolu sur lui.

– Je représente le prince Charmant de ses rêves, murmura-t-il pour lui-même.

Mais l'autre l'avait entendu.

– Je ne pense pas qu'elle songe au prince Charmant. Parmi ceux qui acceptent ses conditions, vous êtes celui qu'elle préfère : c'est

tout, je crois.

– C’est énorme ! répliqua Didier en riant sans fausse modestie.

Déjà ses suppositions trottaient et ce fut avec un réel plaisir qu’il alla, le lendemain soir, à la soirée de Blousin.

Les salons étaient merveilleusement décorés. Il y avait une prodigalité de fleurs montant du parquet au plafond et s’agrippant à tout ce qui pouvait servir de support.

Sous le ruissellement de milliers d’ampoules multicolores comme des vitraux d’église, aux sons bizarres d’un orchestre chinois à la mode, une foule élégante et brillante s’agitait en tous sens.

Le grand couturier avait lancé les robes giroflée et toutes les femmes présentes, la plupart ses clientes, en étaient revêtues. Leurs bustes de satin unicolores émergeaient comme le cœur d’une fleur de la jupe aux amples panneaux peints, tels d’immenses pétales chamarrés. Et, ce soir-là, tous les groupes féminins avaient l’air de

gros bouquets épanouis et mouvants.

L'effet en était assez curieux et Didier en savourait l'originalité malgré la cohue un peu trop remuante qui l'entourait.

« Si c'est ça que M. Michot appelle une petite soirée, il a le mot juste ! railla le jeune avocat en lui-même. Il y a plus de cinq cents personnes dans les quatre salons. Comment y dénicher l'oiseau rare qui me trouve à son goût et que j'ai accepté d'épouser ? »

Lentement, s'insinuant dans la foule, il cherchait des yeux le directeur de « Select' Agence ».

Ne le trouvant pas, il s'adossa au chambranle de fer forgé d'une immense baie ouverte entre deux salons.

De sa place, il embrassait toute l'enfilade des pièces et, par un jeu de glaces savamment disposées, au fond, il voyait, à l'infini, les couples tourner. Le coup d'œil était féérique et il en goûta en artiste toute la magnificence.

« Blousin fait bien les choses. Ce qu'il doit

gagner avec ses robes, le couturier ! »

Sa pensée, cependant, revenait à l'amusante obsession :

« Il y a, dans cette foule, une femme qui désire acheter un mari et j'ai souhaité d'être ce mari-là... »

Une telle image devait être pour lui infiniment plaisanté, car il ne pouvait s'empêcher de rire tout seul.

« C'est tellement drôle, cette histoire ! Encore plus drôle pour moi, de me trouver là, mêlé à une pareille aventure ! »

Un refrain stupide lui vint aux lèvres, qu'il arrangea pour la circonstance :

« Pour douze mille balles, pour douze mille balles par mois... »

Et de penser qu'il toucherait une pareille somme tous les mois, pour une aussi rocambolesque histoire, l'égayait au plus haut point.

Soudain, il avisa, dans l'angle le plus proche de lui, une toute petite pièce, sorte de retrait

caché derrière d'immenses plantes vertes, où quelques fauteuils modernes, accroupis à terre, formaient un coin intime bien à l'abri de la foule exubérante.

Il s'y dirigea avec l'intention de s'y reposer en attendant M. Michot.

Comme il eût été agréable, s'il avait connu celle pour qui il était là, de pouvoir l'y observer à la dérobée et en toute liberté !

Mais à peine eut-il franchi le rideau de plantes vertes qu'il s'arrêta : l'endroit était occupé déjà. Deux dames s'y prélassaient : l'une jeune et l'autre d'un certain âge.

Didier supposa la mère et la fille, bien qu'il n'y eût entre elles aucun point de ressemblance.

La plus jeune, assez jolie, était ce qu'on peut appeler une belle blonde aux yeux noirs. Elle était distinguée, très élégante, bien que sa robe fût d'une discrétion irréprochable. Didier la regarda avec plaisir. Il aimait, au plus haut point, la réserve et la correction chez une femme, aussi bien dans sa tenue que dans ses vêtements ; et la

mode actuelle, avec ses tons heurtés et ses formes audacieuses, lui paraissait une faute de goût dont les femmes vraiment élégantes devaient se libérer.

Or, justement, tout en restant dans la note giroflée exigée ce soir-là, l'inconnue avait su allier à sa grâce de blonde les lignes pures d'une robe discrète, savamment drapée autour d'un buste ferme. Peu de bijoux et aucun des mille colifichets dont les femmes s'encombraient depuis quelques mois, selon le goût du jour qui, quinze ans auparavant, après la Grande Guerre, les aurait fait ressembler à de véritables marchandes à la toilette, mais que la mode nouvelle lançait si maladroitement.

Les deux dames parlaient à mi-voix, la moins âgée poursuivant un récit dont l'autre paraissait s'effaroucher.

Valencourt s'était immobilisé, ne voulant pas être indiscret. Cependant, la grâce de la plus jeune était si impérieuse qu'il la détailla avec un certain plaisir. Elle était grande, bien faite, et son visage apparaissait très pur sous la masse de

cheveux blonds.

Soudain, il fut aperçu de la jeune fille, car il y avait tant de jeunesse dans le frais sourire et dans les grands yeux noirs qui se tournaient vers lui, que ce ne pouvait être qu'une jeune fille.

Il parut à Valencourt que l'inconnue, à sa vue, avait eu un mouvement de surprise. Une chose dont il fut certain, c'est qu'un nuage pourpre avait envahi le front et les joues de l'étrangère.

Comme son indiscret examen pouvait suffire à expliquer ce trouble, le jeune avocat détourna son regard de la gracieuse vision et, un peu songeur, il se remit à sonder les groupes pour y chercher le maître de « Select' Agence ».

Un instant, il eut l'impression d'une ombre assombrissant son cerveau. Le charme de sa voisine agissait sur lui en révulsif, irritant sa sensibilité intime. L'affaire qui l'amenait ce soir-là, chez Blousin, lui devenait soudain désagréable.

Pourquoi s'était-il lancé dans une pareille aventure ? Épouser une femme par

l'intermédiaire d'une agence, c'était absolument ridicule ! Et s'imaginer qu'une semblable union pût être délicate, était vraiment d'une naïveté sans bornes !

« Je suis sûr que la femme que Michot me destine est laide. Ce vieil homme n'y connaît rien ! À son âge, une jeune femme apparaît toujours jolie... Ses goûts ne sont certainement pas les miens et je vais être complètement désenchanté quand je vais voir sa cliente. »

Un peu nerveusement, ses yeux scrutaient les couples qui passaient devant lui.

« Comme il y a des femmes moches ! constatait-il avec désolation. C'est effarant combien leur nombre est la majorité ! »

Et au bout d'un instant :

« Je sens que je n'aurai pas la chance qu'elle soit parmi les mieux... Charmante comme ma voisine, par exemple ! »

Il lança un coup d'œil dans la direction des deux dames et il rencontra le regard de la plus jeune, qui semblait l'examiner avec attention.

L'impression fut si brusque que, sans s'en rendre compte, sa masculinité s'éveilla et son œil brillant appuya avec un peu d'insistance sur celui de la jeune fille.

Celui-ci, en réflexe, perçut l'audace de Didier. Un imperceptible mouvement rejeta la tête en arrière et plissa dédaigneusement la lèvre. Sur la physionomie très gaie de l'inconnue, un voile de déplaisir semblait être tombé tout à coup.

Valencourt était trop psychologue pour ne pas avoir saisi la nuance. Déjà ses yeux s'étaient détournés. Il était aussi trop habitué aux femmes pour manquer de tact en pareille circonstance, d'autant plus que la hardiesse de son regard avait été involontaire et que rien dans l'attitude de l'inconnue ne l'avait justifiée.

Sans affectation, il fit quelques pas en avant pour quitter les lieux. Mais à peine avait-il franchi le rideau de plantes vertes, qu'il aperçut, à dix mètres de lui, M. Michot en compagnie d'une jeune femme habillée d'une robe vert et rouge du plus mauvais effet. Oubliant subitement sa voisine, l'avocat se rejeta en arrière et, à travers

la verdure, dévisagea le couple disparate.

La robe trop verte le fit loucher.

« Peut-on s'habiller d'une manière aussi criarde ! »

Puis, il remarqua le visage quelconque, un peu trop fardé, sous la chevelure épaisse d'un beau roux accentué.

« L'horreur ! pensa-t-il, sans aménité. Une femme rousse ! La couleur que je ne puis souffrir. Et elle s'habille en vert, encore ! »

L'idée que c'était justement celle-là que M. Michot lui destinait lui traversa la cervelle.

Subitement agacé, ne songeant qu'à reculer l'entrevue imminente, Valencourt chercha autour de lui les moyens de se dérober. Le directeur de « Select' Agence » n'avait qu'à poursuivre sa marche en avant et il allait infailliblement le découvrir.

Les yeux du jeune homme ne rencontrèrent que ceux de l'inconnue, qui suivait ses moindres mouvements.

Alors, instinctivement, sans réfléchir, Didier

alla vers elle et s'inclina :

– Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder cette danse ?

Claude – car c'était elle – rougit subitement :

– Je n'aime pas beaucoup la danse, monsieur, répondit-elle avec un sourire qui restait sur la défensive.

Mais le jeune avocat ne s'embarrassa pas d'un si timide refus :

– Oh ! mademoiselle, pardonnez-moi d'insister, soyez bonne... un grand danger me menace.

– Un danger ?

– Oui, la dame verte. On va certainement me la présenter pour que je la fasse danser.

D'un coup d'œil, il osait désigner à la jeune fille la compagne de M. Michot.

Claude faillit éclater de rire. Elle comprenait, mieux qu'il ne pouvait s'en douter, ce qui se passait en la pensée de Valencourt.

– Vous n'aimez pas cette jeune femme,

monsieur ? fit-elle, amusée, mais s'efforçant de paraître indifférente.

– C'est cette robe, mademoiselle ! répondit-il avec une superbe ironie.

– Cette robe est très jolie, remarqua sérieusement l'orpheline, qui trouvait l'incident amusant et avait envie de s'égayer à bon compte.

– Si vous le dites, mademoiselle, c'est que c'est vrai, répondit Valencourt sans se démonter. La robe perroquet est certainement jolie... sa couleur aussi ! Mais peut-être que les cheveux ne vont pas ensemble : cette dame aurait dû en mettre d'autres !

Claude réprima difficilement un éclat de rire, et comme le jeune homme restait debout devant elle, elle observa, très gaie :

– Vous êtes amusant, monsieur, car vous ne cachez pas vos impressions : cette femme n'a pas l'heur de vous plaire.

– Vous ne pouvez comprendre pourquoi, mademoiselle, répondit-il sur le même ton enjoué, bien qu'il parût à la jeune millionnaire

que le regard de l'homme fût devenu soucieux.

– Mais, continuait la voix masculine, puisque vous voulez bien vous intéresser à mon sort, vous permettez...

Doucement, Didier entraînait la jeune fille dans la foule des danseurs, vers l'autre salon, en se disant que tant qu'il serait avec une danseuse, celui qui le cherchait éviterait de l'aborder.

– Je vous sers d'ange gardien, il me semble, observa Claude gaiement, comme il l'enlaçait pour un rigodon dernier modèle.

– Vous êtes ma madone, répliqua-t-il avec une ferveur affectée. Notre-Dame de la Délivrance, délivrez-moi des robes vertes, des cheveux roux et des protégées de M. Michot.

Cette fois, Claude ne put retenir l'éclat de rire qui la secouait. C'était tellement amusant, le quiproquo qui la mettait dans les bras du jeune homme sans qu'il soupçonnât à qui il s'adressait et le sens d'humour que prenaient ses moindres paroles !

Elle se mordait les lèvres, gênée de sa gaieté

intempestive, mais ne pouvant la dominer.

Elle dansait, la poitrine secouée de rire, contre celle de Didier qui, s'égayant de l'allégresse de sa compagne, s'enhardissait un peu et la serrait davantage contre lui sans qu'elle s'en aperçût.

– M. Michot est un très gros personnage, je crois ? risqua-t-elle entre deux éclats de rire.

– M. Michot est un homme dangereux, riposta Didier, un peu facétieux. Il menace la tranquillité des hommes. On devrait l'interner.

De nouveau, Claude repartit de rire de plus belle.

Et Valencourt, que cette hilarité persistante déroutait un peu, demanda :

– Connâtriez-vous, particulièrement, ce monsieur ?

Il la regardait sans songer à mal, mais avec la satisfaction qu'éprouve un homme à causer avec une jeune et jolie fille. Et ce regard si près du sien émut un peu la jeune fille, qui avait peur de se laisser deviner.

– Je crois que le monsieur qui accompagne la

dame en vert vous regarde, observa-t-elle pour détourner l'attention de son cavalier.

Valencourt tourna la tête vers le groupe que sa compagne désignait. Il rencontra les yeux ahuris du directeur de « Select' Agence », et supposa que celui-ci devait s'étonner de le voir danser. Mais en même temps, il songeait qu'il n'avait, fait que reculer le moment d'être présenté à la demoiselle en vert. Et cette certitude lui fit chercher le moyen de se dérober à ce fâcheux entretien.

– Ma jolie madone, j'ai encore une prière à vous adresser, dit-il à sa danseuse.

– Laquelle donc ?

– Je désire quitter cette maison sans être remarqué. Voulez-vous me permettre, en dansant, de gagner la porte de sortie ? Et quand cette danse sera finie, vous serez indulgente et vous m'excuserez de ne pas vous reconduire à votre place.

– Vous voulez partir ? interrogea Claude dont le sourire s'éteignait.

- Oui.
- Pourquoi ?
- Quelqu'un que je désire ne pas rencontrer.
- La dame en vert, peut-être ?
- Justement.

Elle le regarda, indécise.

Elle ne pouvait parler, le renseigner... c'était l'affaire de M. Michot. Mais, d'un autre côté, comment faire pour le retenir ? S'il partait avec la mauvaise impression produite sur lui par la fille rousse, il était capable de s'éloigner, de se terrer quelque part, au besoin, même, de quitter la capitale et de ne plus donner signe de vie à « Select' Agence ».

Malgré le ton plaisant qu'il avait affecté avec elle, Claude sentait que son compagnon n'était pas un hésitant ; elle le devinait un peu indépendant et vif à prendre une décision... Justement, le caractère qu'elle aimait ; pour un mariage comme celui qu'elle projetait il était réellement celui qu'il lui fallait... Enfin, en vérité, il lui plaisait.

– Vous avez peut-être tort de partir ainsi, risqua-t-elle. La femme que vous redoutez n'est peut-être pas celle que vous supposez.

– L'étonnement du monsieur qui l'accompagne, en me voyant danser, ne me laisse pas espérer autre chose.

– Oh ! croyez-vous ! fit-elle, indécise.

Puis :

– Risquez quand même une présentation, cela n'engage à rien.

– Si, à une danse !

– Et, réellement, cela vous fait peur ?

– Plus que vous ne pouvez l'imaginer.

Il raillait en parlant, mais elle sentait que sa volonté de filer à l'anglaise ne le quittait pas.

– On a quelquefois tort de ne pas aller jusqu'au bout d'une chose décidée... Le bonheur passe, parfois, à portée de la main sans qu'on s'en doute.

– Vous êtes délicieuse, mademoiselle, fit-il avec un sourire indulgent devant son insistance,

mais vous ignorez de quoi il s'agit. Admettons, voulez-vous, que j'éprouve une antipathie instinctive.

Elle sourit.

– À cause d'une robe... Vous avez dansé avec moi et si j'avais été habillée de vert, vous m'eussiez peut-être trouvée désagréable.

Il l'enveloppa d'un regard bienveillant.

– Non, dit-il doucement. Même en robe verte vous ne seriez pas déplaisante. Mais je suis certain que vous, vous ne porterez jamais de couleurs criardes : il y a de l'harmonie et de la distinction dans toute votre personne.

Un éclair de joie brilla dans les grands yeux de la jeune fille et, impulsivement, elle saisit la main de l'avocat.

– Ne partez pas, insista-t-elle. Dansez encore une danse avec moi.

Cette fois, l'appel de l'inconnue fit tressaillir Didier. Il examina longuement sa compagne, puis il secoua la tête.

– Non, fit-il, je ne reste pas. C'est préférable,

j'en suis certain, pour moi ! Une antipathie instinctive me fait fuir, mais je crois qu'il est plus prudent encore de fuir une trop vive sympathie !

Et s'inclinant sur la petite main qu'il tenait et qui tremblait un peu, il y posa fervemment ses lèvres.

Claude, toute saisie, le regarda s'éloigner. D'un geste de la main resté inachevé, elle avait paru vouloir le retenir. Maintenant elle était là, toute désemparée, ne sachant à quoi se résoudre.

Comme il disparaissait vers le vestiaire, elle s'affola et chercha des yeux autour d'elle.

Elle aperçut M. Michot qui, ayant quitté sa compagne, zigzaguait au milieu des groupes enlacés et s'efforçait de la rejoindre.

Elle alla à lui, et sans prendre la peine de se mettre avec lui à l'écart, elle lui jeta :

- Vite, vite, rejoignez-le au vestiaire, il part.
- Comment, il part ?
- Oui, il s'en va ! Vite, vite, allez, allez !
- Mais il était avec vous, à l'instant.

– Par hasard ! Il ne savait pas...

Elle poussait elle-même le directeur de « Select' Agence » vers la sortie, lui expliquant :

– Votre dame en vert l'a effrayé. Il a cru que c'était pour elle que vous l'aviez convoqué et il s'en va pour échapper aux présentations.

– Il fallait le détromper.

– Ah ! permettez, protesta-t-elle avec indignation. Faites votre travail vous-même. J'ai accepté votre candidat, faites le reste !

Et comme elle apercevait, de loin, Didier au vestiaire, Claude s'arrêta et laissa M. Michot aller vers lui. Puis, certaine que les deux hommes s'étaient rejoints, elle rentra dans la salle et se mêla aux groupes.

IX

Didier, après avoir quitté sa danseuse, s'éloigna très vite.

« Il en coûte quelquefois d'être raisonnable, pensa-t-il. Cette petite était délicieuse. »

Mais il secoua la légère impression de regret qui le saisissait. »

« Encore un beau souvenir pour plus tard : ce sont les femmes que nous n'avons pas eues que nous regrettons le plus. Dans quelques années, je me dirai que j'ai passé à côté du bonheur et, pourtant, il est certain que si j'avais poursuivi un flirt avec cette jeune fille, j'aurais eu plus d'un désenchantement à la mieux connaître.

Machinalement, il tendit son ticket à la préposée au vestiaire. Et comme celle-ci lui rapportait sa pelisse, il évoqua subitement le motif de sa présence à cette soirée :

« Michot va être furieux ! supposa-t-il. Je vais lui griffonner deux mots pour qu'il ne me cherche pas toute la nuit. Demain, je lui expliquerai que, décidément, je n'ai pas la bosse du mariage. »

Il avait atteint une de ses cartes et, penché sur la table d'entrée, il se préparait à écrire le mot d'excuses obligatoires.

Soudain, on lui frappa sur l'épaule. Il se retourna et, un peu gêné, il reconnut M. Michot.

– Eh bien, où allez-vous ? fit celui-ci d'un air débonnaire. Qu'est-ce que vous attendez pour que je vous présente à ma cliente ?

– Inutile, répondit Valencourt en hochant la tête.

L'autre eut un sursaut de surprise très bien feinte.

– Qu'en savez-vous ? Vous ignorez de laquelle il s'agit.

Mais l'avocat était persuadé du contraire.

– Je devine... la jeune fille en vert, n'est-ce pas ?

Le directeur de « Select' Agence » éclata de rire.

– Qu'est-ce que vous allez me chercher là !

– Ce n'est pas elle ? demanda Didier, étonné.

– Voyons, expliqua l'autre. Je vous ai dit une jolie fille, très distinguée. La petite demoiselle avec qui j'étais tout à l'heure ne répond pas tout à fait à ce signalement.

– Oh ! non, approuva Didier, convaincu. Une excentrique...

– Justement, interrompit Michot, comment pouvez-vous faire une telle méprise ? Vous avez lu le signalement de celle qui vous intéresse, cependant : cheveux châtain clair, yeux noirs, taille assez grande, etc...

– C'est vrai, fit le jeune homme, frappé de saisissement.

Il était devenu très rouge à la pensée de l'erreur commise. Lui si pondéré, si réfléchi ordinairement, comment avait-il pu pareillement manquer de sang-froid et de jugement ?

– J'avoue, dit-il, un peu railleur, que j'ai perdu

complètement la tête en voyant la femme qui vous accompagnait. Sa robe verte m'avait sidéré.

– Êtes-vous bien sûr que ce ne soit pas plutôt la grâce de votre danseuse ? Elle était ravissante, cette jeune fille, il me semble.

Didier eut un sourire d'approbation.

– C'est vrai, reconnut-il, elle était délicieuse.

– Et une intrigue matrimoniale avec elle aurait eu plus de charmes qu'avec une autre ?

Le visage de l'avocat devint sérieux. Un instant sa pensée évoqua la grâce un peu hautaine de sa cavalière.

– Évidemment, fit-il, songeur. Même pour une aventure extravagante comme celle dont il s'agit, on préfère une compagne agréable. Mais je suis bien tranquille, poursuivit-il d'un ton un peu amer, ma danseuse n'a pas du tout la même allure que la jeune fille que vous allez me présenter tout à l'heure.

– Pourquoi cela ? demanda le directeur de « Select' Agence », qui s'amusait tout à coup.

Valencourt haussa imperceptiblement les

épaules.

– La vôtre doit avoir l’assurance que donne la fortune. Rien que son désir d’acheter un mari dénote un caractère indépendant et autoritaire ; elle aurait une allure garçonnière, un peu hardie et prétentieuse, que ça ne m’étonnerait pas du tout.

Décidément, ce soir, Valencourt était sans indulgence pour celle que M. Michot lui destinait.

Mais celui-ci n’en avait cure.

– Vous ne pouvez vous imaginer, cher monsieur, remarqua-t-il avec cordialité, combien vos observations m’amusent. Vous n’oubliez qu’une chose, ce soir, c’est que la femme la plus simple en apparence est parfois terriblement compliquée. Je connais des jeunes filles qui portent cigarette au bec et monocle à l’œil, elles ont toutes les apparences d’être des émancipées et, en réalité, elles cultivent au fond d’elles-mêmes la petite fleur bleue des illusions et seront plus tard d’excellentes mères de famille.

– C’est possible ! mais, personnellement, j’ai horreur de celles qui singent les garçons, fussent-elles des anges.

– Évidemment, notre instinct masculin s’en méfie ; bien qu’à mon âge, on s’aperçoive d’une chose, c’est que pour bien connaître le caractère d’une femme, il faut vivre avec elle... et encore !

– Tout à fait rassurant quand il s’agit d’un mariage d’expérience !

– Oh ! mais, permettez...

Mais Valencourt interrompit, en riant, M. Michot :

– Oui, oui, je devine. Malgré les apparences, votre candidate a toutes les qualités.

– J’en suis persuadé.

– Eh bien ! dit l’avocat tranquillement, soyez assuré aussi que j’ai également des apparences et que si je poursuis ce bizarre projet de mariage, j’ai bien l’intention de n’en jamais souffrir.

Et comme le directeur de « Select’ Agence » le regardait, un peu estomaqué, Didier se mit à rire.

– Allons, ne vous tracassez pas, tout cela finira bien ; je suis un homme correct par excellence. Montrez-moi, maintenant, votre originale cliente. Tout de suite, je vais vous donner mon avis sur elle.

L'autre sourit.

– Inutile, cher monsieur...

M. Michot fit une pause, puis suavement, il ajouta :

– Votre avis, je le connais : elle est délicieuse.

Interdit, Valencourt regarda son compagnon.

– Comment pourrais-je l'avoir jugée ? Vous ne me l'avez pas montrée.

– Non, mais vous la connaissez et m'avez parlé d'elle.

– Moi !

Complètement interloqué, l'avocat regarda Michot qui continuait de sourire, puis il promena ses regards autour d'eux, sur la foule bigarrée des couples dansants. Et soudain, en éclair, il songea à la jeune fille qu'il avait lui-même fait danser.

- Elle ! fit-il, saisi.
- Oui, approuva de la tête le vieil homme.
- C’est une plaisanterie ?
- Du tout, la vérité, tout simplement !
- Par exemple !

Il n’en revenait pas. Même son étonnement était si grand qu’il demeurait grave, très troublé, avec une impression de malaise.

– Réfléchissez, insista Michot, blonde, des yeux noirs...

– Oui, oui... le signalement, répondit Didier d’une voix de rêve.

– Vous devinez mon étonnement en vous voyant danser avec elle.

L’avocat réfléchissait.

– C’est moi qui suis allé l’inviter, expliqua-t-il, mais je me souviens, elle m’examinait à la dérobée. Elle savait qui j’étais ; plusieurs fois j’ai saisi son regard curieux posé sur moi... Et quand je suis parti, elle a insisté pour me retenir.

– C’est elle qui est venue me prévenir que

vous vous en alliez.

– Elle ? répéta de nouveau Valencourt.

Maintenant que sa surprise était passée, il se ressaisissait et retrouvait toute sa maîtrise de soi.

Son regard altier perdu dans le vague, il examinait la situation :

– Voulez-vous me dire son nom, me préciser un peu son identité ? demanda-t-il.

– Il est bien entendu qu'elle vous plaît et que vous acceptez...

– C'est évident, coupa-t-il. Son extérieur est parfait.

Et, songeant tout à coup à toutes les suppositions qu'il avait énoncées à son interlocuteur, sa raideur l'abandonna.

– Hein ! fit-il à M. Michot, croyez-vous ? On se croit fort en psychologie ! Ce qu'elles nous roulent !... J'aurais juré qu'elle était la plus calme et la plus timide des jeunes filles !

L'autre secoua la tête en riant.

– Je vous le disais : avec les femmes, on ne

sait jamais, vous voyez ! Cependant, ajouta-t-il avec autorité, cette jeune personne est réellement quelqu'un de bien : ce n'est pas la première venue. Je lui crois une très grande valeur, malgré sa force de décision.

L'avocat eut un sourire un peu désabusé.

– Espérons-le.

– Vous verrez, c'est une femme supérieure.

– Tant mieux ! Ce sera une belle partenaire au jeu que nous allons jouer. Quand me la présentez-vous officiellement ?

– Je ne vous la présente pas, je suis tellement connu que ce serait attirer l'attention sur elle et sur vous. Vous la connaissez. Elle aussi. Le mieux est que vous alliez à elle ; je vais la prévenir que vous êtes au courant.

Le jeune homme approuva :

– Pendant que vous lui parlez, je vais fumer une cigarette sur ce balcon, décida-t-il en désignant une porte-fenêtre.

Mal revenu de sa surprise, il avait besoin de réfléchir avant cette première entrevue. Et, sans

plus s'occuper de son compagnon qui s'éloignait, Valencourt sortit de la pièce.

Le grand air lui fit du bien en calmant son agitation. Sa cigarette lui fut tout aussi utile pour mettre ses idées en ordre.

« Très amusante, la situation ! songeait-il. Je ne puis nier que ma future femme ne me plaise ; reste à savoir après un pareil badinage initial, comment nous allons pouvoir dresser entre nous un mur de correction et d'indifférence. »

Il demeura songeur un long moment, perdu dans un tas de réflexions qui lui faisaient froncer le sourcil ; puis, comme sa cigarette s'achevait et qu'il en écrasait le bout rouge avant de la jeter au vent, il conclut :

« Ce qui serait désastreux, par exemple, ce serait qu'un jour je fusse amoureux de ma femme. Pas de blague là-dessus, mon vieux Didier, ne perds pas le nord ! »

Un petit sourire sceptique aux lèvres, l'air un peu blasé, avec la perception très nette d'en avoir vu bien d'autres, il rentra dans les salons pour

rejoindre celle qu'il nommait sa partenaire au jeu du mariage ultramoderne qu'ils préparaient.

X

Didier Valencourt se dirigea d'abord vers le coin discret où il avait aperçu Claude au début de la soirée. Il n'y trouva que la vieille dame. Pelotonnée dans son fauteuil et dodelinant de la tête, elle s'était assoupie.

Comme il s'éloignait, l'avocat rencontra celle qu'il cherchait, debout à quelques pas de lui et le suivant des yeux, un petit sourire railleur au coin des lèvres.

La nuance de ce sourire fut, tout de suite, ce qui frappa Didier.

« Parbleu ! Elle se paye ma tête, pensa-t-il. Tout à l'heure, je lui ai fait presque la cour : elle a la partie belle. »

Est-ce cette certitude qui mit en lui une involontaire raideur ? Le fait est qu'il s'inclina un peu cérémonieusement devant Claude.

– Je vous cherchais, mademoiselle ; M. Michot vient de me révéler votre identité.

– Et vous avez moins peur de moi que de la dame en vert ? répondit l’orpheline, qui était très à l’aise et ne s’embarrassait pas des grands airs du nouveau venu, qu’elle attribuait à la gêne inhérente à un homme pauvre obligé de plaire à une femme riche qui le choisit.

En elle-même, elle se disait :

« Hein ! mon beau monsieur, pour une fois, les rôles sont renversés, ce n’est plus la jeune fille qui rougit et qui a peur de décevoir la partie adverse. »

Et cette conviction donnait à l’orpheline une telle assurance que l’avocat eut l’intuition de ce qu’elle pensait rien qu’au beau sourire dont elle ponctua ses paroles.

Il n’en resta pas moins très maître de lui.

– Il m’était impossible de supposer qu’une jeune fille aussi bien douée que vous fût justement celle qui m’intéressait dans cette foule, répliqua-t-il très simplement.

Elle arqua ses fins sourcils.

– Quelle femme escomptiez-vous donc ? demanda-t-elle, toujours de son même air amusé. L'autre vous décevait et, moi, je ne répons pas à ce que vous attendiez ?

Valencourt enveloppa sa compagne d'un regard indéfinissable.

Puis il s'expliqua, un peu lentement, comme s'il cherchait le mot juste.

– J'attendais une autre silhouette... peut-être... celle d'une femme pratique, d'une femme d'affaires. Vous êtes tout charme et tout sourire ; comment concilier tant de grâce avec un projet de mariage aussi singulièrement défini ?

Le front de l'orpheline se plissa. Un instant, son œil noir un peu durci se promena sur la foule qui les entourait puis il vint se poser sur Didier.

– Le directeur de « Select' Agence » vous a bien mis au courant de mes désirs, monsieur ? demanda-t-elle avec un peu de hauteur.

– Oui, mademoiselle.

– Et vous êtes bien monsieur Didier

Valencourt, sur lequel M. Michot m'a fourni les meilleurs renseignements ?

– J'ignore ce que M. Michot vous a dit de moi mais je suis bien Didier Valencourt.

– Avocat ?

– Sans cause, hélas !

Il souriait un peu contrit comme s'il réclamait, pour ce manque de clientèle, l'indulgence de sa compagne, dont le regard impérieux ne le quittait pas.

– Ce dernier détail est sans importance, observa-t-elle. Vous ne resterez pas inscrit au barreau si nous donnons suite à cette affaire.

Il ne sourcilla pas.

– Croyez-vous qu'il puisse y avoir un empêchement à ce que *nous donnions suite* ? interrogea-t-il de sa même voix mesurée.

– C'est à moi de poser cette question, riposta-t-elle sans l'ombre d'une hésitation. Ne venez-vous pas de dire que je n'étais pas celle que vous attendiez ?

Ce fut au tour de Didier de relever les yeux et de fixer sa compagne.

Un sourire un peu indulgent flotta sur ses lèvres.

– C’est de la coquetterie, cela, mademoiselle ; vous êtes mieux, infiniment mieux que je n’osais l’espérer, et, le sachant, vous désirez m’entendre vous le dire.

– Oh ! pas du tout, protesta-t-elle vivement. Je ne cours après aucun compliment. Mais, ayant fixé certaines réserves aux droits de l’homme qui sera mon mari, ayant limité son rôle d’époux, il est assez naturel que je m’inquiète de l’impression que je puis avoir produite sur lui et que je sache s’il pourra tenir, sans regret, les engagements que je lui demande de prendre vis-à-vis de moi.

Valencourt se mordit les lèvres, à la fois ravi et vexé. Ravi de la présence d’esprit de sa compagne, que la situation n’embarrassait pas, et un peu vexé de lui avoir fourni l’occasion d’une telle remarque.

Il venait de traiter Claude comme n'importe quelle autre jeune fille du même âge, mais celle-là n'entendait pas être confondue avec celles qui courent après un fiancé et recherchent avidement les compliments masculins. Elle achetait un mari et ne voulait pas lui appartenir ; Didier ne devait pas l'oublier.

C'était le deuxième point qu'elle marquait contre lui depuis le début de la soirée, la petite demoiselle tout de charme et de grâce qu'il avait déclarée délicieuse... un peu trop vite peut-être !

Mais, pour un joueur tel que Valencourt, une semblable partenaire n'était pas à dédaigner, au contraire ! L'aventure se révélait plus piquante que jamais. Quelle belle étude de caractère féminin, voire même de réactions conjugales, le jeune homme entrevoyait !

Et une alliance commencée sur de telles bases, – car si celui-ci s'imposait certaines contraintes, sa compagne devrait s'y plier aussi, – avec la correction et le respect mutuels de la parole donnée, ne serait-elle pas la source la plus merveilleuse d'observations ?

D'abord, une telle union était-elle viable, véritablement ?

Le mariage tel qu'il était, dans l'état actuel de la société, basé sur l'amour et le plus souvent sur un sentiment d'autant plus superficiel et variable qu'il apparaissait impérieux et éternel, avait fait faillite.

Existait-il donc une autre forme possible d'hyménée ? Une forme qui découlerait d'une entente mutuelle et d'obligations nettement définies, sans illusions d'aucune sorte ?

Était-il admissible que deux êtres s'engageassent ouvertement dans les liens du mariage en se fixant un programme d'où le mot « amour », étant exclu, serait remplacé par ceux d'*entente* et de *courtoisie* ?

Comme Valencourt, pensant à toutes ces choses, se taisait, Claude observa :

– Vous gardez le silence, monsieur ; votre volonté serait-elle indécise ?

– Oh ! non, affirma-t-il sans hésitation, je n'ai jamais tant désiré poursuivre ces projets avec

vous que depuis ces quelques minutes où j'ai eu le plaisir d'apprécier tous les éléments de tranquillité et de bonheur qu'ils renferment, si nous en écartons la passion et l'amour.

– Réellement, vous êtes sincère ? demanda-t-elle. Vous croyez pouvoir être heureux dans un tel mariage ?

Pour la première fois, elle s'inquiétait de ce qu'un autre pût penser de son projet matrimonial. Jusqu'ici, elle avait examiné seulement ce qui la concernait. Le mari ? Elle le paierait... elle le paierait même largement pour qu'il pût y trouver son compte.

Il ne lui avait pas paru qu'un homme pût exiger autre chose.

Et voilà qu'en présence de Didier, qui ne donnait pas l'impression d'être quelconque, un vague besoin de s'assurer qu'il pensait comme elle et ne serait pas déçu secouait son égoïsme.

Pourtant, le jeune homme, répondant à sa question, affirmait :

– Je crois qu'il ne dépend que de notre

mutuelle volonté d'être heureux.

La petite tête altière de Claude se redressa. Elle n'admettait pas que son bonheur pût jamais être assujéti à celui d'un autre. Loyalement, elle en avisa son compagnon :

– Je tiens à vous assurer qu'avec ou sans vous, je serai heureuse, prévint-elle. C'est mon désir absolu. Si vous ne vous sentez pas l'énergie d'accepter entièrement mon programme, il serait préférable de ne pas poursuivre, car je vous sacrifierais sans pitié le jour où vous ne vous y conformeriez pas.

C'était dit nettement et ne souffrait pas d'objections.

Didier sourit. La menace n'avait pas l'air de l'impressionner beaucoup.

La prétention de sa compagne d'asservir la volonté d'un homme lui paraissait-elle donc si peu sérieuse qu'il pût la dédaigner ?

Lui aussi, pourtant, avait l'intention très ferme d'être heureux coûte que coûte...

Quelles raisons intimes lui faisaient donc

passer outre au péril qu'annonçaient les paroles de Claude ? Son besoin d'argent était-il donc si impérieux qu'il primât pour lui toutes autres considérations ?

– Je vous répète, mademoiselle, que je suis à vos ordres, fit-il pour toute réponse et de son même ton réservé.

Cette assurance mit une lueur de satisfaction dans les prunelles de Claude.

Allons, tous ses désirs se réalisaient, sa fermeté de décision l'avait guidée vers le but.

En son for intérieur, elle remercia le ciel qui lui avait permis de jouir d'une fortune assez belle pour mener à bien un semblable marché.

« Cette fois, ça y est : j'ai trouvé un mari ! Un mari que je paierai assez cher pour qu'il fasse tout ce que je voudrai. Un mari qui ne m'imposera pas sa volonté, sous peine d'être débarqué. Un mari, enfin, qui ne me gênera pas, puisqu'il sera tenu de faire mon bonheur avant tout. »

Cette perspective était si rayonnante pour elle,

qu'oubliant une minute l'attitude hautaine qu'elle avait cru devoir adopter, elle se tourna vers Didier et lui dit avec un sourire ravissant :

– Alors, monsieur, nous sommes d'accord, bien d'accord ?

– Complètement, mademoiselle.

– Eh bien ! venez, que je vous présente à Marie Jousserand.

En même temps qu'elle l'entraînait, elle lui expliquait :

– Cette brave demoiselle est ma dame de compagnie, mais elle ne m'a pas quittée depuis la mort de ma mère, et je lui dois bien de l'avertir la première.

– J'enregistre au passage que vous avez des attentions délicates pour ceux qui vous entourent, observa-t-il courtoisement.

Elle s'arrêta, presque saisie, et le regarda :

– Des attentions ? Mais j'en suis remplie quand ça ne me demande aucun effort.

– Ah !... Et les autres ?

– Quelles autres ?

– Celles qui vous coûtent ?

Elle ouvrit de grands yeux et son rire fusa, vraiment espiègle :

– Je n'ai pas dû en avoir jamais d'autres ; je ne me souviens pas d'avoir jamais fait un effort pour quelqu'un.

Didier accepta la réponse comme une vantardise ; la bouche qui l'avait prononcée était trop jolie pour qu'il ne rejetât pas pareille affirmation.

Mais ils étaient arrivés devant la vieille dame, qui continuait de dormir. Même un léger ronflement, ponctuant sa respiration, mit Claude en gaieté.

– Contemplez-la, fit-elle à son compagnon, elle est magnifique quand elle dort : l'innocence et la béatitude personnifiées ! Je ne crois pas qu'une femme méchante puisse jamais dormir pareillement.

Et secouant soudain, sans ménagement, sa dame de compagnie :

– Jousserand, réveillez-vous. Vous êtes d’une incorrection notoire, ma pauvre amie. J’en suis navrée pour vous, c’est presque scandaleux !

– Hein ? Quoi donc ?

Éveillée en sursaut, la brave demoiselle regardait Claude avec des yeux effarés.

– Vous ronflez si fort, Jousserand, que l’orchestre chinois s’inquiétait, tout à l’heure, de l’instrument qui jouait à contresens. Vous lui faisiez une concurrence déplorable !

– Oh ! vous exagérez, Claude, répondit la dame de compagnie, très gênée.

Cependant, ne sachant au juste quelle part de vérité il pouvait y avoir dans les paroles de son ancienne élève, elle jetait des coups d’œil furtifs à droite et à gauche pour s’assurer qu’il n’y avait pas de témoins égayés autour d’elle.

Elle se rassurait déjà, mais Claude ne la tenait pas si vite quitte d’émotions.

– Et maintenant que vous êtes dégringolée en douceur de chez Morphée, tenez-vous bien, Jousserand : voici le moment d’avoir du sang-

froid et de l'à-propos... J'ai le plaisir de vous présenter mon fiancé, M. Didier Valencourt, un avocat du plus grand avenir, qui fait l'admiration de tous ses confrères et dont tous ses clients font le plus bel éloge.

Pendant que Didier souriait du bout des lèvres, la vieille demoiselle devenait cramoisie d'émotion. Les yeux arrondis, la bouche à demi ouverte, son regard allait de Claude à son compagnon, avec le désir de protester, mais ne trouvant pas un mot qui pût correctement traduire son impression.

La jeune fille paraissait ravie de sa surprise.

– La joie vous suffoque, ma vieille amie, et je suis très sensible à votre approbation, affirma-t-elle avec le plus grand sérieux. Je savais quelle part véritable vous prendriez à mon bonheur et combien il vous serait doux de nous féliciter la première. Mais mon fiancé, qui ne vous connais pas, ne peut deviner votre enthousiasme ; dites-lui donc quelques mots aimables, je vous prie.

– Monsieur, je...

La vieille demoiselle s'arrêta et, lançant à sa compagne un regard éperdu, elle protesta :

– Oh ! Claude, ce n'est pas possible, vous n'avez pas fait ça !

– Combien votre confiance en moi m'honore, ô ma précieuse amie ! Vous saviez bien que je ne pouvais pas faillir aux bons enseignements que vous m'avez donnés. Voyez combien j'ai été raisonnable : au lieu d'épouser un boxeur, un danseur mondain ou un dompteur forain, comme je vous en avais menacée, j'ai choisi un homme de notre monde, un homme parfait dont vous allez raffoler au point que j'en serai jalouse !...

M^{lle} Jousserand, sous ce déluge de paroles, commençait à retrouver son équilibre.

– Vous avez raison, ma petite Claude, affirmait-elle, et je dois vous féliciter, si ce que vous dites est vrai. Votre compagnon a fort grand air et me paraît, en effet, un homme correct et de votre milieu.

Elle disait ces choses du ton dont elle aurait présenté des condoléances, et Claude paraissait

enchantée.

– Quelle joie, Jousserand ! Vous m'approuvez ! C'est tellement inimaginable que vous soyez de mon avis que j'en suis véritablement émue.

– Ma brave petite Claude, toujours railleuse et si sincère au fond, dit l'aimable demoiselle, dont les yeux s'embuaient, êtes-vous bien certaine de ne pas vous être décidée trop vite ?... Connaissez-vous à fond votre... ce jeune homme ? Êtes-vous sûre qu'il répond bien à vos aspirations ?

– Si j'en suis sûre ! Si je connais mon fiancé ! Oh ! Jousserand, comment pouvez-vous douter d'une chose pareille ? Écoutez plutôt si je suis au courant de tout ce qui le concerne : Monsieur a trente-trois ans. Il est orphelin, mais a été élevé par une mère admirable, ayant eu le malheur de perdre son père quand il était encore tout petit. Il a fait ses études au lycée Louis-le-Grand. À huit ans, il a eu la rougeole et à douze une affreuse fièvre scarlatine qui le laissa délicat durant quelques années. Il a fait son service dans les dragons après avoir obtenu trois sursis successifs.

Il a bon pied, bon œil et bon estomac...

– Claude, ne continuez pas sur ce ton.

– Pardon, pardon, laissez-moi achever, ma vieille amie ; je tiens à vous prouver que je n'ignore rien du futur compagnon de ma vie ; je désire également que vous soyez au courant... Donc, je reprends : Monsieur a une belle santé et un appétit magnifique. Il a trois dents plombées et deux recouvertes d'or. Il chausse du 42 et pointe 7 ½ de gants, ce qui, vu sa taille assez élevée, indique des pieds et des mains plutôt petits...

– Oh ! Claude, ces détails...

Mais qui donc aurait pu arrêter la jeune espiègle quand elle voulait aller jusqu'au bout ?

– Enfin, mon fiancé possède l'estime des gens honorables et difficiles à contenter, comme sa concierge, son cordonnier et sa blanchisseuse. Pour compléter ce vivant portrait, détail très important et qui caractérise immédiatement la valeur morale d'un individu : Monsieur paye assez régulièrement son tailleur... Ça, c'est rare,

paraît-il !

Didier, malgré tout son désir de rester sérieux, n'avait pas pu s'empêcher de pouffer de rire à ces derniers détails que Claude énumérait d'une petite voix gavroche au possible.

– Vous êtes délicieusement amusante, mademoiselle, remarqua-t-il.

– Oh ! mais, attendez, fit-elle en se tournant vivement vers lui avec un air sévère. Il y a aussi, dans votre biographie, des points noirs qui ne sont pas de médiocre importance...

– Ah bah !

– Ainsi, on ne vous attribue aucune liaison sérieuse, mais, en revanche, on vous accorde de nombreuses petites amies... et l'une d'elles...

Elle s'arrêta, faisant une pause pour mieux l'intriguer.

– L'une d'elles ? questionna-t-il, très attentif, mais toujours souriant.

– L'une d'elles est très défavorable !

– Est-ce possible ?

– Tout ce qu’il y a de vrai ! Il s’agit de M^{lle} Jojo, des Fantaisies-Italiennes, qui affirme que vous manquez de cran : vous êtes flapi – j’emploie ses expressions – avant le sixième cocktail, et trois nuits de bombe suffisent à vous mettre knock-out.

– Qu’elle soit bénie de sa générosité ! Elle m’attribue plus de résistance encore que je n’en ai : une nuit de plaisir suffit à me faire mal aux cheveux et deux cocktails à me rendre malade. À part ça, je crois que tout le reste est exact, et je rends hommage, mademoiselle, à votre prodigieuse mémoire.

Elle ne parut même pas avoir entendu ses réflexions. Penchée vers Marie Jousserand, elle lui avait pris la main et la tapotait affectueusement entre les siennes.

– Hein, ma bonne amie, elle est raisonnable, votre petite Claude, et vous voyez qu’elle ne s’embarque pas à l’aveuglette !

– Ma chère petite fille ! balbutia la vieille fille, qui avait envie de pleurer. Nous étions si heureuses toutes les deux !

– Oh ! mais nous le serons toujours, chère égoïste ! Au bonheur trop grand de mon mari d’avoir une épouse orpheline, il manquait un nuage. Vous vous chargerez généreusement de le créer : vous serez sa belle-mère.

Et, avec un regard de coin vers Didier, elle compléta :

– Devant votre accueil enthousiaste, je ne doute pas que mon fiancé ne se rende compte de tout le charme que vous éprouverez à travailler à son bonheur...

– Oh ! Claude !

Malgré son habitude des boutades excessives de l’enfant terrible, la vieille femme s’alarmait. Comment le jeune homme allait-il accueillir de pareils propos ? Sûrement, il allait se figurer que la dame de compagnie de sa fiancée était une personne très malveillante, alors qu’en réalité elle était remplie d’indulgence, ne demandant qu’à vivre dans l’ombre de celle qu’elle avait élevée et qui, maintenant, était sa seule tendresse au monde.

Tournée vers celui qu'en son instinct elle redoutait, Marie Jousserand leva vers lui des yeux très humbles, presque suppliants. Mais Didier ne la regardait même pas.

Imperturbable, plutôt raide dans son immobilité, la tête un peu rejetée en arrière, un sourire aux lèvres, il contemplait de haut Claude Frémonde, la fiancée millionnaire qu'il venait d'accepter. Et, dans son sourire indéfinissable, il y avait de tout : curiosité, gaieté, raillerie, indulgence, supériorité, tout un amalgame que l'expérience de la vieille dame ne sut pas démêler, mais qui la sidéra.

« Cet homme-là, pensa-t-elle, n'est pas de ceux qu'on asservit. Ma pauvre petite Claude ! Ce n'est pas un esclave qu'elle s'est choisi... c'est un maître ! »

XI

– Ma petite Claude, j’espère que la nuit vous a porté conseil ?

– En quoi, conseil ?

Tournée vers M^{lle} Jousserand, la jeune fille attendait curieusement sa réponse, devinant bien de quoi il s’agissait, mais voulant savoir jusqu’où sa dame de compagnie oserait formuler ses réflexions.

Et, devant le regard limpide mais ferme qui se levait sur elle, Marie Jousserand perdit tout de suite contenance.

– Je veux parler de ce monsieur... ce projet ?... Vous étiez gaie, hier soir, vous plaisantiez et vous m’avez fait un peu peur.

– Mais je ne plaisantais pas, ma vieille amie.

– Oh ! vous... vous ne...

– Non, pas du tout !

– C’était... sérieux ?

– Tout ce qu’il y a de plus sérieux ?

– Je... je n’osais pas y croire.

– Et pourquoi pas ?

– Il me semblait que cet étranger... cet inconnu ne pouvait être déjà un fiancé accepté par ma petite Claude.

– Il ne m’était ni étranger, ni inconnu.

– Oh ! si. Vous avez dansé avec lui, un peu auparavant, sans savoir qui il était.

Un sourire flotta sur les lèvres de Claude.

– Vous êtes naïve, Jousserand, de croire que j’ignorais Didier Valencourt. La vérité, c’est que, depuis quelques jours, j’ai fixé mon choix sur lui.

– Sans le connaître ?

– Pardon, sans qu’il me connût, ce qui n’est pas tout à fait la même chose.

La vieille dame s’énerva un peu.

– Alors, c’est toujours le même programme extravagant que vous poursuivez : prendre un

mari... que vous paierez ?

Claude fonça sur la vieille fille qui, instinctivement, reculait à mesure que l'autre avançait sur elle.

– Comment avez-vous dit ça ? Extravagant, je crois ?

– J'ai voulu dire...

– Que je me marierais à mon idée, et non à la vôtre.

– Évidemment, je ne prétends pas...

– Choisir vous-même mon époux ?

– Non, oh ! non !

– Et, comme ce garçon me plaît...

– Vous le prenez.

– Je le choisis.

– En le payant ?

Claude éclata de rire, désarmée.

– Que vous avez des mots odieux, ma pauvre amie ! Vous êtes ridiculement amusante ! Est-ce si nouveau sous le soleil qu'une jeune fille riche

épouse un homme sans fortune ?

– Le candidat de « Select' Agence »...

– L'homme qui possède les qualités que j'exige d'un mari.

– Le fiancé déniché par M. Michot, d'après un signalement donné.

Le front de Claude se rembrunit soudain. Elle n'aimait pas la contradiction et son ancienne institutrice ne l'y avait pas habituée. Au surplus, l'incident durait trop et sa réserve de patience était épuisée.

– Est-ce à dire que l'idée d'un mariage pour moi vous déplaît, Jousserand ? interrogea-t-elle d'un petit air frondeur.

– Je... oh ! non. Mon opinion ne compte pas... Nous vivions très heureuses ainsi, mais, enfin, prendre un mari est chose naturelle à votre âge.

– Il est heureux que vous en conveniez. Serait-ce donc l'homme que j'ai choisi qui vous serait antipathique ?

– Non, pas du tout. Je trouve seulement que...

Elle s'arrêta. Elle venait de remarquer le tambourinement des doigts de Claude sur le marbre de la cheminée, et cette marche, rythmée un peu nerveusement, semblait lui conseiller quelque sage réponse.

– Physiquement, ce monsieur est charmant, affirma-t-elle soudain avec précipitation.

– Joli garçon ?

– Très...

– Distingué ?

– Oh ! ça, tout à fait !

– Avez-vous remarqué quelque défaut en lui ? La pierre rare aurait-elle une veine ?

Ses yeux aigus ne quittaient pas ceux de Marie Jousserand.

– Je n'ai rien vu de répréhensible... sinon son attitude hautaine... sa réserve un peu arrogante... son sourire un peu...

À mesure que sa dame de compagnie parlait, les sourcils de Claude se rapprochaient singulièrement. Heureusement pour l'audace de

la vieille fille, la porte s'ouvrit et Céline apparut, une botte de roses blanches dans les bras.

– On vient d'apporter ces fleurs pour Mademoiselle.

Elle posa la gerbe sur la table et se retira pendant que la jeune millionnaire venait elle-même détacher la carte épinglée à une branche.

– Didier Valencourt, épela-t-elle à mi-voix.

Et, soudain songeuse devant cet envoi :

– Les premières fleurs... le premier lien...

Un long moment, elle demeura immobile, le bouquet en mains. Ses yeux, fixés sur les fleurs, ne les voyaient pas. Elle regardait au fond d'elle-même l'image très nette de l'homme qu'elle avait décidé de prendre pour époux...

Puis, à mi-voix, elle monologua :

– Sa réserve, son attitude hautaine, son regard altier, son sourire arrogant... c'est peut-être tout cela qui m'a fait le choisir plutôt qu'un autre. Un être falot ne m'emballait pas. Enfourcher une vieille jument poussive n'a rien de sensationnel, même quand on ignore l'équitation... Mais

maîtriser un pur-sang vigoureux et tout en nerfs, ça, c'est passionnant !

Elle se tourna vers Marie Jousserand, les yeux encore remplis de rêve, et, doucement, elle expliqua :

– Voyez-vous, très chère, jusqu'ici, le mariage est un singulier mets qu'on offre aux jeunes filles : la vague tendresse d'un monsieur qui aspire à faire une fin ou qui a des rhumatismes à soigner... des promesses rarement tenues... un égoïsme qui se révèle féroce... des réalités qui ne ressemblent en rien aux mirobolants mirages qu'on avait cru entrevoir... Tout cela assaisonné de mensonges, de manies, de tics, de laisser-aller vulgaires et communs... tout cela relevé d'une odeur de tabac ou de vins absorbés trop généreusement... tout cela pimenté parfois de gros mots ou de gestes scabreux... Enfin, tout cela cuisiné dans l'intimité conjugale et servi copieusement tous les jours, toutes les nuits, sans que le menu en soit jamais changé !... Il n'a rien d'appétissant, le mariage moderne ! Et quand une jeune fille de ma condition examine ce qu'il

renferme, je vous assure qu'elle n'est pas du tout exaltée par la perspective de prendre un époux !

– Alors, justement, pourquoi vous marier ?

– Parce que l'état naturel de la femme n'est pas de vivre seule et que, si le mariage, tel que la civilisation l'a créé et que nos mœurs l'ont transformé, est une bien douteuse aventure, aujourd'hui, il n'en est pas moins certain que la nature, qui le fait entrevoir si beau aux amoureux, n'a pu se tromper... C'est donc l'être humain qui en a déformé la vraie formule !... Il doit être possible d'en tirer autre chose que ce qu'on en a sorti jusqu'ici.

Marie Jousserand allongea son cou vers Claude Frémonde ; une pitié condescendante embuait ses yeux glauques.

– Et c'est vous qui prétendez le transformer, ma mignonne ?

– J'essaye une nouvelle formule, sans prétendre qu'elle soit véritablement la bonne. Toute tentative sincère est respectable. Peut-on nier le résultat d'une expérience avant qu'un

essai loyal en ait été tenté ?

La dame de compagnie leva les bras au ciel : le raisonnement de l'enfant qu'elle avait élevée lui apparaissait d'une sottise sans pareille.

Qu'est-ce que la jeunesse moderne avait dans la tête ?

Autrefois, ceux de vingt ans ne pensaient qu'à l'amour, et ils en faisaient découler le bonheur... Évidemment, celui-ci n'était pas toujours de la partie ; mais, peu à peu, l'existence se tassait et, cahin-caha, la vie se faisait... Ça finissait souvent par de douillettes habitudes... Maintenant, les jeunes gens prétendaient asservir le hasard ! Ils envisageaient des formules nouvelles d'existence où l'amour n'était qu'un à-côté trompeur et dangereux qu'on éliminait soigneusement du mariage. Celui-ci devenait une affaire, un marché, à moins que ce ne fût une association limitée par un contrat bien défini, comme le voulait Claude.

De nouveau, Marie Jousserand allait protester et essayer de faire entendre raison à l'enfant gâtée, mais elle vit celle-ci reposer les fleurs sur

la table d'un geste un peu brusque, d'où une sorte de malveillance n'était pas exclue.

Et comme Claude écrasait nerveusement une rose entre ses doigts, la vieille demoiselle sourit.

Des paroles aux actes il y a loin, heureusement, et sa compagne allait peut-être s'apercevoir elle-même de sa sottise. Il était plus sage de ne pas la contredire trop ouvertement. Avec un caractère si autoritaire, on ne sait jamais quelle part d'entêtement entre dans une aussi fantasque décision...

Mais Claude était bien loin d'harmoniser ses pensées avec celles de Marie Jousserand. Ses méditations avaient pris un tour plutôt différent.

C'était en vain qu'elle essayait de retrouver ses impressions joyeuses de la nuit de bal.

D'où lui était donc venue cette gaieté singulière qui l'avait soulevée un moment ?

Elle évoquait toutes les bêtises qu'elle avait dites, ses railleries, ses enfantillages... Pourquoi ce besoin de folies, de joies, d'expansion qu'elle avait trahi par des puérités et des gamineries

sans nom ?

Elle se demanda ce qu'il avait dû penser d'elle, le monsieur courtois qu'elle prétendait acheter ?

À distance, elle se sentit rougir profondément. Elle avait l'impression d'avoir agi, la veille, en jeune fille stupide et insupportable.

Elle sentait encore peser sur elle le regard lourd d'inquiétude de Marie Jousserand... Et ce sourire d'homme correct qu'elle n'arrivait pas à définir... un sourire qui n'était peut-être que satisfait, à moins qu'il ne fût railleur ou ironique...

À plusieurs reprises, elle passa la main sur son front pour en chasser le malaise qui s'y installait sournoisement.

Elle songeait aussi qu'elle avait dit à Didier de venir la voir aujourd'hui et elle se demandait si, après ses extravagances de la veille, elle allait pouvoir prendre avec lui une attitude plus réfléchie, plus grave ?

Convenait-il même d'adopter une contenance

rigide ou orgueilleuse ?

La façon dont leurs relations avaient commencé était charmante, mais sentait terriblement le flirt. Et si un flirt avec Didier eût été agréable en tant que danseur occasionnel, il n'était pas sans inconvénient avec l'homme destiné à jouer le rôle de mari payé par elle... un mari de correction, comme elle disait.

Elle en était là de ses réflexions quand on lui annonça la venue de Valencourt.

Son prétendant arrivait alors qu'elle n'avait encore pris aucune décision.

Instinctivement, elle se redressa à la vue du jeune homme et ses yeux altiers parurent vouloir le tenir à distance.

L'avocat ne sembla pas même remarquer l'attitude nouvelle de la jeune fille.

Il s'inclina, réservé, et sans paraître attendre la moindre preuve de bienveillance ou de familiarité.

Claude admira son aisance. Lui, au moins, ne s'embarrassait pas de l'ambigu de la situation. Si,

lorsqu'il l'ignorait, il lui avait donné des marques de galanterie, avec quel naturel il avait, depuis, endossé la livrée de la plus correcte courtoisie !

Et parce que, en regardant ses yeux d'homme indifférent, elle n'y retrouvait plus la petite lueur fiévreuse qu'elle avait vue s'y allumer la veille, elle concluait très vite qu'il n'avait jamais eu un instant de sincérité, même quand, sans la connaître, il lui murmurait des compliments.

Un peu nerveusement, elle désigna les fleurs :

– Voici une folie qu'il ne faut plus renouveler, monsieur ; de vous à moi, il ne saurait y avoir d'attentions pareilles.

– Comme il vous plaira, mademoiselle, acquiesça-t-il simplement.

Elle avait peut-être espéré qu'il protesterait, si bien qu'elle continua, un peu plus froidement encore :

– Vous allez bien vouloir vous entendre avec M. Michot pour remplir les diverses formalités en vue de notre mariage. Celui-ci peut avoir lieu dans trois semaines environ, n'est-ce pas ?

– Si ce délai vous est suffisant, mademoiselle, il me convient aussi.

– Pourquoi parler de délai ? Je n’ai rien à préparer ! Si cette affaire, pouvait être réglée en quelques heures, comme en Amérique, je vous donnerais rendez-vous cet après-midi, et tout serait très vite fini.

Elle s’arrêta et leva les yeux sur son interlocuteur. Puis, très crâne :

– Vous ne vous attendez pas, fit-elle, que, pour un tel mariage, je lance des invitations ? Vous, moi et deux témoins, c’est assez !

– Vous me voyez ravi, mademoiselle.

Son sourire était indéfinissable.

Elle continua, sans vouloir le remarquer :

– À la mairie... tenue de ville, naturellement. Quant à l’église...

– Oh ! interrompit-il. Est-ce nécessaire ?

– Comment, nécessaire ? Vous ne voulez pas du mariage religieux ?

– Il en sera comme vous le déciderez,

mademoiselle, mais je ne vois pas la nécessité de mêler le ciel à cette parodie du mariage.

Une flamme d'indignation colora les joues de Claude.

– Qu'est-ce que vous dites ? Je suis croyante, moi, monsieur !

– Moi aussi, mademoiselle. Mais permettez-moi de vous rappeler que le mariage chrétien a ses lois et ses devoirs. Il impose l'amour, la famille, l'obéissance... le dévouement jusqu'au sacrifice, l'abnégation jusqu'à l'effacement... Il exige, enfin, des sentiments, des promesses, tout ce que, justement, vous repoussez dans le mariage.

Elle redressa la tête vivement.

– Mais que vous êtes prêt à accepter, vous, naturellement !

– Oh ! observa-t-il doucement. Je crois avoir exprimé le désir de ne pas mêler Dieu à l'essai que nous allons tenter loyalement.

– Eh bien ! puisque loyal il y a... vous le dites vous-même...

– J’ai dit aussi « essai »... Le mariage chrétien est définitif et ne comporte en ce sens aucune autre interprétation.

Elle soupira et resta pensive. Il avait raison, elle ne le contestait pas.

Elle songea aussi que la question était fort embarrassante. Ce diable d’auteur espagnol dont l’idée l’avait séduite aurait bien pu la guider complètement ; mais, devant les difficultés de faire tenir debout un tel mariage, il avait esquivé les complications et sauté par dessus celles qui l’embarrassaient.

Didier examinait en silence la jeune fille.

Il se gardait bien de troubler ses réflexions. Un observateur eût cru même qu’il s’amusait de sa perplexité et attendait avec curiosité ce qu’elle allait décider.

– Enfin, reprit-elle, que proposez-vous ?

– Le mariage civil qui vous assure légalement tous les droits d’une femme mariée en même temps qu’il vous en donne la respectabilité. Ne m’avez-vous pas dit vous-même que vous

trancheriez très vite des liens ne répondant pas à ce que vous attendiez d'eux ?

– Oh ! certes, et sans hésitation encore !

– Alors, justement, soyons logiques et ne mêlons pas le Ciel à un pareil programme ! Puisqu'un monsieur quelconque, avec une écharpe tricolore sur l'estomac, suffit à conférer une vie légale à notre association, contentons-nous du monsieur et de son ruban aux trois couleurs.

Un instant, elle examina son compagnon. Elle ne savait comment formuler une réflexion qui s'imposait.

Un sourire ironique finit par sourdre sur ses lèvres.

– Vous paraissez ravi que j'abonde dans votre sens, remarqua-t-elle. Ce n'est pas, cependant, votre véritable intérêt.

– Pourquoi donc ?

– Dame ! un lien plus sérieux que... que le monsieur et son écharpe, comme vous dites si pittoresquement ! un lien sérieux pouvait nous

inciter à plus d'intimité... Le hasard d'une minute d'oubli aurait pu vous favoriser et vous transformer en véritable mari.

Il eut du mal à garder son sérieux. Pendant qu'elle parlait, sa pensée lui représentait un chien à qui l'on fait luire de loin un morceau de sucre. Mais, aimait-il le sucre qu'elle lui laissait entrevoir ?

– Je ne tiens peut-être pas à ce que ma vie repose sur une minute d'oubli.

L'observation était faite doucement, sans intention d'être déplaisante. Elle atteignit Claude, cependant, qui répliqua vivement :

– Oh ! évidemment. Moi, non plus ! Et j'espère bien que vous n'oublierez pas nos conditions.

– C'est une chose convenue, mademoiselle.

Mais son attitude trop correcte agaçait soudain la jeune fille. Elle regarda autour d'elle, d'un air obsédé, comme si elle cherchait un motif à terminer ce long entretien.

– Maintenant, tout a été dit, je crois. M.

Michot me tiendra au courant. Il n'est pas nécessaire que vous reveniez ici. Nous nous retrouverons, le jour venu, à la mairie. Pour tout le reste... pour toutes les questions, voyez M. Michot.

Elle avait appuyé un peu sur la dernière phrase et Didier comprit qu'elle faisait allusion aux questions d'intérêt que leur mariage soulevait.

Désarçonné d'abord par la vivacité avec laquelle elle le congédiait, il retrouva bien vite sa bonne humeur. Cette perspective financière avait décidément le don de l'égayer. Depuis le premier soir où le directeur de « Select'Agence » avait parlé devant lui de ce mariage curieux, ce côté matériel de la question avait toujours mis en joie le jeune homme.

L'idée qu'une femme voulût acheter un mari n'était pas banale du tout ! Mais que ce fût justement lui, Didier Valencourt, qui fût le mari payé était encore plus drôle que toutes les choses imaginables.

Si Claude, en prenant avec lui ce ton de femme qui se croit tout permis parce qu'elle

paye, avait cru vexer l'avocat, elle dut être étonnée de ne lui voir aux lèvres qu'un sourire amusé quand il la quitta.

« Il n'a pas l'épiderme sensible, pensa-t-elle. Tout de même, c'est une trouvaille heureuse que j'ai eue de remettre à trois semaines notre prochaine rencontre. Si, après ça il ne se rend pas compte du peu de cas que je fais de lui c'est qu'il a la vanité tenace, le monsieur ! »

Sans qu'elle s'en aperçût, cependant, elle n'était pas aussi satisfaite qu'elle le croyait. De l'énervement était en elle, et une sorte de malaise la crispait toute, comme si elle avait été mécontente d'elle-même.

– J'ai le cafard, aujourd'hui ! Décidément, les nuits au bal ne me réussissent plus.

À ce moment, ses yeux tombèrent sur la gerbe de roses, et ce fut en elle comme si celui qui les lui avait envoyées eût été encore là... Presque un besoin maladif de jeter les fleurs par la fenêtre, comme elle avait mis l'autre à la porte...

Ses doigts, instinctivement, appuyèrent sur le

bouton électrique.

– Enlevez ces fleurs et gardez-les à la cuisine, que je ne les voie plus, ordonna-t-elle à la femme accourue.

De Didier, il ne restait rien dans la pièce. Cette exécution aurait dû calmer ses nerfs. Pourquoi donc ne retrouvait-elle pas plus vite son équilibre ?

Sur le tapis de haute laine un bristol blanc était tombé. Elle le ramassa.

C'était la carte de celui qu'elle avait promis d'épouser et qu'elle venait pourtant de traiter si cavalièrement.

Elle examina le petit bout de carton, presque carré, aux dimensions à la mode. Le nom gravé : « Didier Valencourt », ne comportait aucune addition, ni profession ni domicile... L'ensemble était sobre et de bon goût.

Il n'y avait rien à redire à cette carte... pas plus qu'à ce nom qu'elle porterait bientôt : « M^{me} Didier Valencourt... »

Ce nom sonnait bien à l'oreille.

Et cependant, elle déchira la carte en minuscules morceaux et lança le tout sur les bûches rouges de la cheminée.

Cette fois, rien ne pouvait plus lui rappeler le jeune homme.

Pourtant, le malaise subsistait !

– Je sors. On étouffe ici !

Puis, sincère enfin, sans le calculer :

– Ce qu’il m’agace, celui-là, avec son sourire !... C’est sa faute si je l’ai remis à trois semaines... Je m’en rends compte : c’est absolument stupide !

XII

Quand M. Michot remit à Didier Valencourt un chèque de vingt-cinq mille francs pour « parer aux premiers frais et payer vos créanciers », l'avocat ne manifesta aucune émotion.

Il prit le chèque, s'assura qu'il était régulier, et en fournit quittance au directeur de « Select' Agence » sans que, sur son visage, apparût la moindre satisfaction.

« Il est très fort, pensa M. Michot. Il joue à l'homme que l'argent laisse indifférent. Tout de même, vingt-cinq mille francs, c'est une somme qui fait plaisir ! »

En quoi il se trompait, Valencourt ne songeait pas à prendre une attitude.

En pliant soigneusement le chèque et en le serrant dans son portefeuille, le jeune homme constatait simplement que la somme était

insignifiante.

« Pas trop généreuse, ma fiancée, se disait-il. Vingt-cinq mille francs, est-ce assez, vraiment, pour acquitter les dettes de l'avocat Didier Valencourt ? Hum ! il me paraît que non... C'est un calcul que je n'ai jamais fait, mais j'ai la vague impression que le déficit est beaucoup plus gros que ça ! »

Il étonna plus encore M. Michot quand, le jour de la signature du contrat, il arriva chez M. Floch flanqué d'un monsieur très grave qu'il présenta comme son homme d'affaires.

Et pendant que Didier se mettait à l'écart et s'endormait presque dans le fauteuil profond où il avait pris place, l'autre enfourchait des lunettes et étudiait le contrat, le lisant de la première à la dernière ligne et s'en faisant expliquer chaque détail.

M^e Floch ne disait rien, mais s'étonnait un peu de la minutie de l'inconnu, qui exigea deux ou trois légères modifications... des riens qui précisaient mieux les biens de la future et ne permettaient aucune fausse interprétation...

– Pour le cas où, un jour, une séparation entre les époux deviendrait nécessaire, expliqua-t-il courtoisement.

Et quand Valencourt, ayant apposé sa signature, fut parti avec son mandat, M. Michot eut beau lire et relire, dans le contrat, les deux ou trois rectifications apportées, il dut forcément se rendre à l'évidence.

– Mon client n'a rien demandé qui soit à son avantage.

– Non, approuva M^e Floch, ce garçon est véritablement extraordinaire : on dirait qu'il prévoit plutôt le divorce que le mariage...

– Tout à fait étrange ! Sa fiancée ne lui inspire aucune confiance !

– C'est évident !

Et se grattant la tête, le directeur de « Select' Agence » ajouta, un peu ennuyé :

– C'est bien la première fois que je rencontre deux pareils postulants !... Votre cliente est évidemment charmante, mais elle ne manque pas d'originalité...

– Votre jeune homme est indiscutablement un homme du monde, répliqua le tabellion en souriant, mais il est méfiant... Cela manque d'élégance...

– M^{lle} Frémonde prend de telles précautions !

– Oui, oui... manifestement, elle est prudente !

– Valencourt a donc raison de prévoir le pire !... Quand il ne plaira plus...

– Il nous faut l'augurer... Ça vient toujours un jour !

– Ça sera dommage, fit M. Michot avec conviction, en pensant à la prime promise par Claude.

– Oui, dommage ! approuva simplement M^e Floch, qui n'avait pas d'illusions, tant de mariages s'étant conclus et dénoués en son étude.

– Ils forment cependant un bien joli couple, insista son interlocuteur.

– Très joli !

– Et vraiment, vous croyez que ça peut mal tourner ? Un si beau départ !

– Est-ce qu'on sait jamais !

Le notaire s'arrêta. Puis, après un geste désabusé, il conclut :

– Vous savez, moi, mon cher ami, j'en ai vu de toutes les couleurs : amour, beauté, intérêt, raison ou convenance, le mariage, réellement, c'est une loterie où il y a très peu de gagnants... Aussi, je ne mise jamais sur le résultat... Croyez-moi, c'est la seule façon de ne pas être déçu.

– Eh bien ! vous êtes gai, vous !

M. Michot riait très fort en quittant l'étude de Passy, mais, en réalité, il n'était pas de si joyeuse humeur.

– Ce satané notaire en a de bonnes !... Et ce Valencourt me porte sur les nerfs ! Ah ça ! je vais lui parler, moi ! Il faut que ce mariage soit heureux... Une femme si riche ! qui peut le couvrir d'or ! Il faudrait être fou pour que ça ne dure pas. Ce garçon, heureusement, a l'air intelligent. Mais m'expliquera-t-il jamais pourquoi il était si pointilleux sur les clauses du contrat visant la séparation ?...

XIII

On les avait fait entrer dans la grande salle des mariages : Claude, Didier, leurs deux témoins et l'inévitable Marie Jousserand, qui, machinalement, en marchant, murmurait tout bas des prières, comme si elle avait été dans une église.

La dame de compagnie avait l'impression d'assister à un enterrement, et il lui fallait se raidir pour ne pas pleurer ouvertement, car Claude n'eût pas accepté pareil épanchement en public.

La brave demoiselle n'arrivait pas à se rendre à l'évidence.

Bien que le moment du « oui » définitif fût tout près, elle ne pouvait pas croire que sa petite Claude irait jusqu'au bout. Il lui paraissait impossible, d'ailleurs, qu'un mariage aussi extravagant pût avoir lieu sans que les êtres et les

choses intervinsent pour l'empêcher. Elle attendait, presque avec confiance, le miracle inévitable qui allait rendre l'événement impossible à réaliser.

Claude et Didier s'étaient assis au fond de la salle sur une des dernières banquettes de velours vert que cette luxueuse mairie de quartier riche offrait à ses administrés.

Il y avait devant eux trois autres couples de mariés entourés de tous leurs invités.

Amusés d'abord et peut-être même un peu railleurs, les yeux de Claude dévisageaient, l'une après l'autre, les épousées vêtues de blanc et couronnées d'oranger.

Dans ce lieu civil, ces atours immaculés lui paraissaient surannés, naïfs et même quelque peu ridicules. Cependant, comme elle voyait l'une des fiancées se pencher tendrement vers son compagnon, le visage de l'orpheline devint plus grave.

Son regard alla de l'un à l'autre des trois couples. Elle observa les mains unies, les regards

extasiés, l'air d'adoration dont chacun des conjoints regardait son partenaire, tous ces signes d'amour qui flottaient autour de chaque couple... Et le sourire ironique de la petite bouche aux lèvres avivées de rouge s'éteignit soudain.

Avec des yeux agrandis sous une angoisse subite, Claude examina ses propres compagnons : sa dame de compagnie aux traits ravagés et qui continuait de marmonner des prières ; son témoin, le général Le Courbois, qui avait connu son père et qu'elle avait tenu à avoir auprès d'elle en cette circonstance.

Elle apercevait le vieillard, assis un peu à l'écart, très raide sur son siège. Il était aussi grave, en cette salle de fête, que s'il avait défilé à la parade.

Et Claude soupira : les deux êtres qui représentaient tout ce qu'elle avait aimé dans son passé, n'avaient pas des mines réjouissantes. Ils teintaient de grisaille la cérémonie.

Elle se tourna alors vers Didier. Le jeune homme était, lui aussi, plus sérieux que d'ordinaire, bien qu'il gardât une allure détachée

et qu'il eût pour elle un sourire avenant chaque fois que leurs regards se rencontraient.

Elle le voyait de côté, et son profil régulier, au nez droit, au front haut, au menton volontaire, aux lignes viriles, lui fut agréable à voir. Elle convint, en son for intérieur, qu'il était infiniment distingué et paraissait d'une essence supérieure à toutes les personnes présentes.

En cet instant, il échangeait quelques mots avec son témoin, un petit homme chauve sans élégance et sans prétention, dont le costume, cependant, s'ornait de l'insigne de commandeur de la Légion d'honneur.

– Roudemont, membre de l'institut, avait dit Valencourt en le lui présentant.

Évidemment, c'était quelqu'un, et Claude ne pouvait qu'être flattée d'une telle présence.

Mais combien, à tous ces gens imposants et indifférents, elle eût préféré la vieille femme radieuse – une mère, bien certainement – qui, devant elle, contemplait en extase une des mariées !

Cette dernière n'avait rien de bien extraordinaire, cependant ! Un peu grosse, habillée sans goût d'une robe qui la saucissonnait, elle n'était pas même jolie. Et pourtant, son futur époux paraissait la trouver merveilleuse ! Il l'avait saisie par la taille et la tenait tout contre lui pour mieux lui murmurer à l'oreille des paroles dont le sens devait être magique, car la grosse fille se pâmait et s'abandonnait visiblement sous l'étreinte amoureuse du garçon.

Claude ne distinguait plus le côté comique de ces gens réjouis et enamorés. Elle ne voyait que le ravissement maternel et l'air extasié des amoureux qui semblaient nager en plein ciel.

Didier, jusqu'ici, ne s'était pas aperçu de l'expression bizarrement assombrie de sa compagne ; mais, comme il cessait de parler à son témoin, il jeta machinalement un coup d'œil sur la jeune fille assise à côté de lui, et le sérieux de son visage tendu lui apparut.

Ses yeux suivirent la direction du regard féminin arrêté sur le couple enlacé. L'étrange

marié dut comprendre ce qui se passait dans l'âme frondeuse de sa voisine, car un vague sourire erra sur ses lèvres railleuses.

Mais il se sentit très indulgent.

Se penchant vers Claude, sa main effilée vint doucement emprisonner celle de l'orpheline, pendant que ses prunelles bleues s'adoucissaient singulièrement en effleurant la petite tête trop grave sous la grande capeline noire.

– Nous sommes deux, nous aussi, à nous lancer dans la vie, murmura-t-il en accentuant sa pression de main,

Surprise, Claude tourna vers lui ses yeux profonds, que du rêve enténébrait.

Il eut pour elle un bon sourire d'ami et il précisa avec douceur :

– Le bonheur est ici aussi bien que là-bas.

– Le bonheur... fit-elle, dans un songe.

– Oui, insista-t-il, le bonheur ! Il suffit souvent de bien vouloir une chose pour l'obtenir : la volonté doit dominer les événements et asservir nos caractères jusqu'au but que nous nous

proposons.

Elle parut réfléchir au but théorique qu'il énonçait ; puis, montrant les couples devant eux :

– Pensez-vous qu'ils aient calculé tout cela pour être heureux, ceux-ci ?

Didier haussa les épaules.

– Ils suivent leur instinct... comme des êtres plus impulsifs que pensants... Demain, ils s'entre-déchireront peut-être !

– Et nous ?

Le sourire de l'homme fut supérieur.

– Vous m'avez offert un programme raisonnable que j'ai accepté. À nous de ne pas sortir du cadre correct et courtois que nous avons prévu et qui me paraît véritablement susceptible de nous assurer une vie exempte d'orages.

Avant de répondre, Claude laissa errer son regard ému sur les jeunes femmes vêtues de blanc.

– Et vous pensez vraiment que ce programme est suffisant ? observa-t-elle, toujours pensive.

Valencourt, lui, n'eut pas un regard pour les autres couples.

Ses yeux attentifs s'arrêtèrent sur le beau visage féminin dressé vers lui. Il vit la tête fine, l'ovale parfait du menton, la bouche délicieusement dessinée et les grands yeux noirs sous l'auréole cendrée des cheveux châains. Un obscur désir, monté de ses sens impressionnés, le fit frissonner.

Il eût été bon de pouvoir serrer ce corps de femme contre soi et de poser ses lèvres avides sur l'arc couleur de cerise de la bouche entrouverte.

Il dut se secouer pour faire fuir l'impulsion troublante.

– Oui, je crois que cela suffit pour être heureux, dit-il enfin.

Mais une oreille attentive eût remarqué l'altération de sa voix et n'eût pas été convaincue.

On les appelait ; c'était leur tour.

Claude marcha machinalement vers la table où trônait l'officier d'état civil.

Elle ne s'aperçut même pas que Valencourt avait passé son bras sous le sien pour la guider... à moins que ce ne fût pour la soutenir ou l'entraîner...

Elle venait de frôler la mère bouleversée, serrant dans ses bras la fille confuse et ravie qui était mariée maintenant, et cette vision d'amour maternel la chavirait complètement.

Malgré sa fortune, sa beauté, son luxe, ses compagnons de choix, aucune véritable affection ne l'accompagnait.

Elle était seule en ces lieux emplis d'émois sincères et de bourdonnements heureux. Jamais son sort d'orpheline ne lui apparut aussi lamentable qu'en cette minute.

Il faut plaindre les fiancés orphelins ou affranchis qui n'ont pas la présence affectueuse de leurs parents en un pareil moment.

Aucun amour, aucune amitié ne vaudront jamais la douce et réconfortante sincérité d'un cœur maternel qui tremble en même temps qu'il se réjouit pour vous...

Claude, en cet instant, fut soudain si bouleversée de détresse qu'elle s'appuya lourdement, sans s'en rendre compte, sur le bras masculin qui la soutenait.

C'est dans cette apparence de fiancés épris qu'ils écoutèrent les formules civiques qui les mariaient.

L'orpheline avait prononcé dans une véritable inconscience le « oui » obligatoire qui faisait d'elle la femme de Valencourt ; mais, quand la cérémonie fut terminée et qu'elle se rendit compte que l'acte était consommé, une sorte d'épouvante la saisit.

D'un seul coup, ses facultés de penser et d'analyser se réveillèrent et, par une singulière volte-face de son subconscient, tout ce qu'elle avait fait et jugé bon depuis un mois lui apparut comme des choses irrationnelles et teintées de folie.

Elle était maintenant définitivement mariée. Elle était liée à un homme qu'elle n'aimait pas, qu'elle connaissait à peine ! Un homme qu'elle payait ! Un homme qui avait pu abdiquer pour de

l'argent ses prétentions masculines et accepter un semblable marché !

Il y eut de l'horreur devant elle, avec l'impression d'une chute vertigineuse où tout ce qu'il y avait de bon en elle allait sombrer.

Et, s'apercevant soudainement que son nouvel époux – un homme qu'elle achetait ! – lui donnait le bras, une nausée la souleva et elle se dégagea brusquement, avec un frémissement, de cette étreinte qui lui paraissait odieuse et avilissante.

Comme une somnambule, elle quitta la salle des mariages et traversa le grand hall où toutes les autres mariées semblaient s'être donné rendez-vous et l'attendre.

Elle ne vit pas les yeux curieux qui dévisageaient cette mariée isolée s'en allant, pâle et chancelante, dans une sorte d'hypnose.

Elle ne se rendit pas davantage compte de l'effarement des quatre personnes qui la suivaient.

Une seule vision dominait son entendement : elle était mariée ! L'in vraisemblable marché était

consommé ; elle avait payé un homme pour qu'il devînt son époux et supportât ses caprices !

Depuis un mois qu'elle souhaitait et préparait ce singulier mariage, il n'y avait pas eu en elle la moindre hésitation : le roman espagnol d'où avait jailli l'idée première paraissait avoir affolé son bon sens ; c'était maintenant que la chose était définitive, qu'elle se rendait compte de son inexplicable extravagance.

Nerveusement, d'un pas saccadé, elle commença à descendre le haut perron de pierre qui donnait à la mairie une si majestueuse importance.

Elle ne calculait pas ce qu'elle faisait. Il n'y avait en son for intérieur qu'un besoin impulsif de fuite.

Oh ! se jeter dans son auto et partir au plus vite !

Marie Jousserand la suivait, toute désemparée devant le petit visage tragique qui ne semblait rien voir.

– Claude ! ma pauvre petite Claude !

Cette voix familière qui la plaignait fut perçue pourtant par la nouvelle mariée et lui fit l'effet d'acide sur son mal.

– Oh ! taisez-vous, Jousserand ! taisez-vous !

– Ma petite fille, ma chère petite fille ! répéta la vieille demoiselle, que l'air égaré de son ancienne élève affolait. Calmez-vous, je vous en conjure... Claude, écoutez-moi.

L'insistance de sa dame de compagnie énervait l'orpheline ; sa mine pleurnicharde la mit hors d'elle.

– Qu'est-ce qui vous prend, Jousserand ? Je suis très calme. Et pourquoi avez-vous l'air de me plaindre ? Je ne suis pas à plaindre... Vous êtes folle, je crois !

Sidérée par le ton exalté de Claude, Marie Jousserand resta bouche bée, n'osant plus une parole, puisqu'on l'accueillait si mal.

– Quand vous me regarderez ainsi jusqu'à demain ! reprit la jeune femme avec colère. Si vous croyez que c'est mon imbécile de mari qui va changer quelque chose à la vie que j'ai

l'habitude de mener, vous vous trompez !

La phrase formidable fut prononcée par Claude sous l'emprise de l'affolement qui était en elle, sans qu'elle sentît la valeur des mots qu'elle prononçait et sans s'apercevoir que Didier descendait derrière elle et allait l'entendre.

Elle tressaillit quand la voix de celui-ci résonna un peu ironiquement :

– Voici vraiment une appréciation de femme mariée ! Mes compliments, madame, vous n'avez pas été longue à entrer dans la peau du personnage !

Claude s'était arrêtée, clouée au sol par le ton railleur de l'homme. Déjà, elle regrettait son emportement. Elle se rendait compte que, comme tous les mots de colère qui dépassent notre volonté, ce qu'elle venait de dire ne répondait nullement à ce qu'elle pensait de Didier.

Ses yeux affolés regardèrent Valencourt, qui souriait d'un air singulier. Pendant une seconde, elle se demanda ce qu'elle devait dire pour expliquer son injurieuse exclamation.

Dans son cerveau surexcité depuis une heure par tant de sensations diverses, rien ne prévalut. Elle sentit seulement une grande fatigue s'appesantir sur ses épaules, et sa main se leva jusqu'à son front, où la migraine s'installait.

– Pouvez-vous faire avancer ma voiture, monsieur ? dit-elle enfin avec effort. Je me sens très lasse.

Didier, un moment, hésita à obtempérer à cette demande.

Son regard énigmatique paraissait vouloir sonder la pensée féminine. Devant l'affolement des yeux, il eut un imperceptible haussement d'épaules. Et, très calme :

– Voulez-vous, je vous prie, monsieur Le Courbois, offrir votre bras à Madame, qui est fatiguée ? Moi, je vais prévenir son chauffeur.

Le général s'exécuta avec une visible bonne volonté pour terminer cet incident désagréable.

Claude prit le bras du vieillard ; puis, en silence, s'installa dans l'auto que Didier ramenait.

– Je vais vous quitter, ma chère enfant, commençait déjà le militaire.

Mais l’orpheline interrompit :

– Montez avec moi, mon vieil ami, je vous déposerai à votre porte.

Il s’excusa :

– Je ne puis prendre la place de votre mari, fit-il observer, un peu gêné.

– Oh ! mon mari...

Cette fois, elle s’arrêta.

Quels mots encore risquait-elle de dire, dans son désarroi ?

– Mon mari me rejoindra, acheva-t-elle en donnant d’un coup d’œil impératif à sa gouvernante l’ordre de s’occuper de Didier.

Celui-ci était demeuré à l’écart.

Marie Jousserand alla vers lui.

L’incorrection inqualifiable de son ancienne élève, un pareil jour, la gênait terriblement en cette médiation.

Elle ne savait d'ailleurs pas au juste ce qu'il convenait de dire ou de faire, mais elle se rendait compte, le mariage étant chose accomplie, qu'il fallait ménager incontestablement le mari de Claude.

– Que vous proposez-vous de faire, monsieur ? lui demanda-t-elle en s'efforçant d'être aimable.

– Déjeuner avec mon témoin, naturellement.

– Et... et ensuite ?

– Ma foi, je n'en sais rien.

Elle hésita, car elle prenait une initiative qui, peut-être, serait blâmée :

– Un coupé est retenu dans le train bleu, à sept heures, gare de Lyon.

– Bien... fit-il laconiquement.

– Vous serez exact, pria la vieille demoiselle que la réserve du jeune homme paralysait.

L'avocat ne répondit pas tout de suite, il devait se demander s'il convenait vraiment d'être là-bas à l'heure dite.

– J’y serai, décida-t-il enfin, après une longue minute de réflexion.

– Merci.

Elle allait s’éloigner pour prendre un taxi, car l’auto de Claude ne l’avait pas attendue, quand la main de Didier, la touchant à l’épaule, arrêta son élan :

– C’est Madame qui vous envoie vers moi ? interrogea-t-il.

– Oui, fit Marie Jousserand, que ce mot de « Madame », entendu pour la première fois, médusait.

– Elle va mieux ? Elle est plus calme ?

La double question parut formidable à la vieille demoiselle, qui regarda le jeune homme avec des yeux éperdus.

– Oh ! balbutia-t-elle, ma petite Claude n’était pas dans son état normal, tout à l’heure. C’est la première fois, je vous assure, que je la vois pareillement agitée... Oubliez cet incident, monsieur ; vous verrez, par la suite, combien elle est charmante et d’un caractère égal. Je ne

comprends pas encore ce qui s'est passé !

– Vous êtes un excellent avocat, mademoiselle, fit doucement Valencourt. J'ai bien vu que votre maîtresse ne discernait plus ce qu'elle disait. Ce qui est plus inexplicable, c'est le motif de son énervement.

– Oh ! c'est ma faute, monsieur ; je l'ai agacée avec mes jérémiades.

De nouveau, Didier garda le silence. Il songeait que Marie Jousserand était une brave fille, prête à prendre tous les torts à son compte.

Spontanément, il lui tendit la main pour un sympathique shake-hand ; puis, avec bienveillance, il décida :

– Que Madame se repose. Je prendrai de ses nouvelles par téléphone, après déjeuner.

Et bien que cette promesse fût tout à fait normale et en conformité avec les événements, il parut à la gouvernante que c'était une grande faveur que le nouvel époux venait d'accorder à sa femme.

XIV

Le train roulait à toute allure dans la nuit noire. La femme de chambre affectée au service du wagon avait déjà disposé les couchettes des voyageurs, quand Valencourt quitta le compartiment pour fumer une cigarette dans le couloir, afin de permettre à Claude de faire librement sa toilette de nuit.

Les choses s'étaient véritablement bien passées entre lui et sa jeune femme. Au téléphone, alors qu'il demandait correctement des nouvelles de celle-ci, l'orpheline était venue en personne lui répondre et s'excuser très gentiment de son mouvement d'humeur, dû véritablement à cette longue séance dans une salle surchauffée et peu confortable.

Puis, prétextant un fort mal de tête, elle avait manifesté le désir d'un peu de solitude : cela lui permettrait de prendre quelques heures de repos

avant d'affronter les fatigues du voyage vers la Côte d'Azur.

Elle précisa qu'un coupé était retenu dans le train bleu : elle serait sur le quai de départ à l'heure dite et comptait sur son mari pour l'y rejoindre avec exactitude.

Didier avait accepté les motifs donnés sans soulever la moindre réflexion et, quand ils s'étaient retrouvés le soir à la gare de Lyon, chacun d'eux était charmant et paraissait rempli de bonnes dispositions vis-à-vis de l'autre.

Valencourt ne connaissait pas encore assez celle qui était devenue sa femme pour pouvoir déchiffrer sur son visage les diverses émotions qui l'agitaient. Il lui avait paru cependant qu'elle avait les yeux cernés et semblait encore très lasse.

Mais ce n'était peut-être qu'une impression. Avec sa manie d'observation, qu'il poussait parfois très loin, il pouvait se tromper.

Cependant, tout à l'heure, quand il avait proposé à la jeune femme de s'étendre sur sa couchette, elle semblait satisfaite de voir finir cet

interminable tête-à-tête pendant lequel ils n'avaient su quoi dire, en dehors des lieux communs habituels aux voyageurs qui s'ignorent et qui ne parlent que de sites visités et de menus de restaurants.

Quand l'électricité fut baissée dans leur compartiment, Didier en déduisit que sa femme était couchée, et il entra pour dormir à son tour.

Claude avait fait louer les quatre places ; leurs deux couchettes se dressaient donc l'une en face de l'autre.

Assis sur la siéne, Valencourt fit, en silence et un peu à tâtons, sa toilette de nuit : ses chaussures qu'il défit, son veston et son gilet qu'il échangea contre un haut de pyjama, sa cravate et son col qu'il retira, bref, un tas de petits riens nécessaires, mais peu poétiques, qui parurent à Claude, qui l'observait entre ses cils baissés, d'une familiarité outrageante.

Et ce fut de nouveau, chez la jeune millionnaire, l'impression déprimante du matin, qui lui faisait voir ce mariage comme une calamité irréparable.

Cet homme, cet inconnu, était devenu son mari ! Elle lui avait donné le droit d'accomplir devant elle des gestes inconvenants, tel celui qu'il venait de faire en retirant ses chaussures.

Il est des choses insignifiantes qui sont cause de ravages insoupçonnés.

Cet acte, qu'elle reprochait à son compagnon comme une incongruité, elle l'aurait trouvé naturel chez un étranger appelé par le hasard d'un numérotage de place, à partager son compartiment durant une nuit.

Cela lui était arrivé maintes fois en voyage, quand il lui paraissait superflu de louer quatre places pour elle seule.

Et ce geste, qu'elle avait subi souvent sans y attacher d'importance, fut la goutte d'eau qui fit déborder en elle tout le chagrin amassé depuis quelques heures.

Un pleur de dépit coula sur sa joue, puis, bientôt, une nouvelle larme succéda à l'autre, et de gros sanglots s'amassèrent dans sa gorge.

Elle se trouva très malheureuse.

Elle avait agi comme une insensée en épousant n'importe qui, sans se rendre compte qu'il n'est qu'une chose vraiment importante pour une jeune fille, c'est de ne pas aliéner sa liberté et d'espérer, de croire au bonheur tant qu'elle n'a pas rencontré celui-ci.

Elle avait sacrifié ce seul bien : son indépendance !

Et en faveur de qui ? D'un homme qu'elle connaissait à peine, qu'elle payait et qui s'était vendu à elle pour de l'argent.

Le dégoût de cet acte irréparable fut si fort que son chagrin creva en gros sanglots convulsifs.

Didier, qui commençait à s'endormir, se dressa soudain et écouta.

Il soupçonna le drame qui se passait près de lui, et d'un bond fut debout.

Penché vers la jeune femme en larmes, il essaya de la consoler.

Il avait passé son bras derrière elle pour l'attirer contre lui dans une étreinte charitable dont n'importe qui aurait éprouvé le besoin avec

une enfant en détresse.

– Mon petit, que puis-je faire pour vous consoler ?

Mais il considérait ces pleurs comme bienfaisants, tant de sanglots ayant dû s'amonceler en elle depuis le matin !

Il croyait, en effet, avoir deviné le mobile qui avait fait conclure à l'orpheline un aussi singulier mariage.

Pour qu'une jeune fille, belle, saine et riche comme l'était Claude eût eu recours à M. Michot pour trouver un mari en imposant des conditions aussi singulières, il fallait que l'orpheline tînt à écarter de sa vie tout amour vrai ou simulé.

N'importe quel homme, épousé normalement, eût exigé d'être traité en véritable époux ; il aurait voulu jouir de tous les privilèges accordés à ce titre ; Claude, qu'elle le voulût ou non, aurait dû subir l'amour ou le simulacre d'amour de cet homme.

Didier en déduisait que c'était donc l'amour seulement et ses manifestations que la jeune fille

avait voulu rejeter de sa vie.

Or, Claude était d'une trop belle santé apparente pour être soupçonnée de tare physique ou d'anomalie scabreuse, et Valencourt se disait avec logique qu'un projet de mariage aussi extravagant ne pouvait être né que dans la cervelle d'une femme victime d'un chagrin d'amour.

Il en concluait que Claude s'était mariée par dépit, pour se venger d'un prétendant infidèle, ou pour exciter le regret et la jalousie d'un amoureux maladroit... À moins que ce ne fût pour donner le change sur ses véritables sentiments à l'égard d'un autre.

Ce fut donc animé de cette conviction que le jeune avocat s'élança vers celle qui pleurait.

Et les paroles, qu'instinctivement il prononça devant ce gros chagrin de nouvelle mariée s'en ressentirent.

– Je n'aurais pas dû accepter ce délai de trois semaines sans nous voir, que vous m'avez imposé... À nous connaître mieux, vous auriez

gagné de vous rendre compte plus tôt de vos vrais sentiments et des inconvénients de ce romanesque mariage... J'avais l'âge et l'expérience, j'aurais dû prévoir vos regrets... Mais, s'il est quelque chose à faire, soyez persuadé, mon petit, que je suis à votre disposition...

Les mots qu'il disait n'étaient pas d'abord arrivés jusqu'à l'entendement de la jeune fille. La voix basse de Didier était un accompagnement très doux à ses larmes et berçait son chagrin d'un murmure agréable à l'oreille.

Cependant, cette expression familière, mon petit, que le jeune homme avait employée, la fit sursauter. En même temps, elle sentit autour de ses épaules le bras secourable qui les avait encerclées, et, brusquement, elle s'arracha de cette étreinte :

– Que pourriez-vous faire pour moi ? demanda-t-elle, un peu hostile.

– Si vous le désirez, je puis faire le nécessaire pour rompre les liens qui nous unissent et vous rendre votre liberté.

– Vous croyez pouvoir me rendre ma liberté ? demanda-t-elle, étonnée qu’il la lui offrît si spontanément.

– Je le pense... Je prendrais tous les torts à mon compte, afin que vous puissiez épouser celui que vous aimez... si, toutefois, celui-ci est toujours libre lui-même.

Une surprise saisit l’orpheline, qui cessa de pleurer pendant quelques instants.

– De qui parlez-vous ?... Quelle personne doit être libre ?

– L’homme que vous regrettez et à cause de qui vous avez conclu ce sot mariage...

Il s’arrêta, puis, plus doucement :

– Voyez-vous, mon petit, il ne faut jamais se marier par dépit. En essayant de meurtrir un autre, c’est soi-même qu’on assassine.

– Je ne me suis pas mariée par dépit, fit-elle en se remettant à pleurer.

Il attira contre sa poitrine le jeune tête désespérée, et sa main, câlinement, lissa les fins cheveux qui chatouillaient sa joue.

– C’est entendu, un dépit se ressent, mais ne s’analyse pas... C’est tout de même la pensée d’un autre qui vous a poussée à cet étrange mariage.

– Oh ! non, fit Claude sincèrement, il n’y a pas d’autre.

Cette affirmation ne le convainquit pas.

– Ce n’est pas le souvenir d’un homme qui vous a fait pleurer, ce matin, à la mairie ? insista-t-il.

– Qu’est-ce que vous imaginez ? protesta-t-elle en levant le nez vers lui. Pourquoi voulez-vous que je regrette quelqu’un ?

– Parce que je suppose que c’est la pensée de l’irréparable mis entre lui et vous qui cause vos larmes ce soir.

Malgré sa désolation, Claude se prit à rire.

L’erreur de son compagnon lui paraissait plaisante tout à coup.

– Oh ! fit-elle, comme vous allez vite à déduire ! Je vous affirme que vous vous trompez et que je ne pleure pas à cause d’un souvenir.

– Vous ne regrettez personne ? prononça-t-il lentement, car il cherchait à deviner l’énigme de tout ce désespoir.

– Non, personne ! répéta-t-elle.

De nouveau, elle se mit à rire.

– Oh ! c’est délicieux ! Vous avez cru...

Et se mouchant, puis se tamponnant les yeux, elle expliqua :

– Voyons, si j’avais aimé un homme, comme vous dites, c’est lui que j’aurais choisi... Ma fortune m’aurait permis d’abattre les obstacles, s’il y en avait eu.

Il ne répondit pas. Il songeait qu’en amour, l’argent n’est pas toujours suffisant pour tourner certaines difficultés.

– Vous pleurez, cependant, et, si ce n’est pas un chagrin d’amour...

– Je vous dis que ce n’est pas cela, que ce ne peut pas être cela ! J’ai du chagrin parce qu’il m’a semblé tout à coup que j’avais fait une bêtise en vous choisissant.

– Grand merci !

– Un mari que j’achetais, c’était si extraordinaire que j’ai perdu subitement confiance en moi !...

– Si ce n’est rien d’autre qui cause votre peine, le mal n’est pas grand !

– Tout de même, je suis enchaînée, maintenant !

– Moi aussi ! remarqua-t-il tranquillement.

– Oh ! vous, un homme, ce n’est pas pareil !

– Je crois que l’indépendance et la liberté sont des biens plus précieux pour un homme que pour une femme, cette dernière étant toujours prisonnière de son sexe, de sa pudeur ou de ses préjugés.

– Peut-être... Mais vous, dans cette affaire... vous avez trouvé des compensations... pécuniaires.

– Ah ! oui, l’argent !...

Il fit une pause et acheva :

– Voulez-vous me faire le plaisir d’écarter de

votre pensée cette question d'argent ? Elle fausse votre jugement... même vis-à-vis de moi ! Un homme instruit et bien élevé pouvant toujours, faire un mariage riche, il ne s'ensuit pas qu'il doive accepter d'épouser n'importe quelle femme et s'en contenter.

– C'est ce que vous avez fait, cependant !

– Pardon, fit-il sans se démonter. Vous avez oublié que j'ai fui certaine danseuse habillée d'une robe verte. Je ne suis revenu que parce qu'on m'a dit que c'en était une autre...

Elle sourit, amusée de ce rappel.

– C'est vrai ! Vous m'avez relativement choisie !

– Je vous ai préférée à une autre, cela est incontestable ! Il me semble, d'ailleurs, que vous-même...

– Oh ! moi...

– On m'a affirmé que vous aviez examiné plusieurs candidats...

– Oui, évidemment, mais, à ce compte-là, vous seriez « l'élu »... et c'est un peu exagéré !

– Puisque vous prétendez qu’il n’y a en vous aucune autre image... que vous ne regrettez personne ?

– Je ne prétends rien : j’affirme !

Il sourit, comme si l’affirmation lui était agréable.

– Eh bien, fit-il gaiement, s’il n’y a personne, autant moi qu’un autre !

– Oh ! protesta-t-elle, effarouchée ; vous allez vite en besogne !

– Dame ! puisque la voie est libre !

Jusqu’ici, elle était demeurée le buste appuyé sur l’épaule de Didier. Elle se dégagea à nouveau.

– Dois-je vous rappeler déjà nos conventions ? remarqua-t-elle avec une dignité affectée.

– Ne prenez pas ce soin, répliqua-t-il gaiement. J’ai une mémoire merveilleuse et je n’ai nul désir, actuellement, de les enfreindre. Mais, en tant qu’époux, laissez-moi me réjouir de n’avoir pas à lutter contre un souvenir... un souvenir d’autant plus puissant que votre imagination féminine le parerait involontairement

de toutes les qualités que je ne possède pas.

Claude eut une moue railleuse.

– Vous craignez les comparaisons ?

– Il faut toujours les craindre quand le petit dieu Amour n'est pas là pour mettre un bandeau sur les yeux du partenaire.

– Bah ! fit-elle, un peu consolée par cet échange de réflexions, c'est peut-être mieux ainsi, et j'étais sotte, tout à l'heure, de tant pleurer : ce mariage avec vous est moins ridicule, qu'il ne paraît.

– Évidemment, approuva-t-il. Surtout s'il vous plaît, petite madame, d'y apporter un peu de bonne grâce et beaucoup d'indulgence... De mon côté, j'y mettrai la plus sincère déférence et la plus courtoise galanterie... Ainsi limitée, notre union risque fort d'être édifiante et de servir de modèle à tous les jeunes couples modernes.

– Bravo ! vous allez finir par me convaincre que j'ai fait une bonne affaire en vous choisissant.

– J'en suis convaincu, admit-il sans sourciller.

Elle est certainement meilleure que vous ne le pensez.

Son sourire ambigu ne permettait pas de savoir s'il raillait ou non.

En parlant, il l'avait aidée de nouveau à s'allonger confortablement sur sa couchette.

– Puis-je espérer que vous allez reposer tranquillement, à présent ?

– Oui, répondit-elle, un peu moqueuse. Ne venez-vous pas de m'assurer que j'ai presque gagné le gros lot à la loterie du mariage ? Seulement, continua-t-elle, en affectant soudain un air pudibond, pour que je n'en doute pas, ne restez pas plus longtemps auprès de moi en simples chaussettes aux pieds. Du point de vue de la correction dont vous parliez tout à l'heure, vous exagérez, il me semble !

– En effet, et je m'en excuse. Pourtant, si vous ne voulez pas me voir à nouveau à vos côtés dans la plus sommaire des toilettes de nuit, ne recommencez pas à pleurer. Et même, madame, avant de vous quitter pour aller dormir, je vais

vous faire un aveu : j'ai absolument horreur des larmes féminines. Ou elles sont sincères, et cela me révolutionne de voir une femme pleurer sans que je puisse la consoler, ou elles ne le sont pas, et cela m'horripile d'avoir à subir une telle comédie lacrymale.

Il était allé retrouver sa couchette et s'y étendre.

Aux dernières paroles de Didier, Claude, subitement, se dressa sur son coude. Elle se sentait devenue agressive.

– Et puis-je savoir, monsieur, dans quelle catégorie vous avez classé mes larmes ?

– Les vôtres ? fit-il.

Il s'arrêta, étendit les bras et bâilla le plus tranquillement du monde. Puis, quand ce fut fini :

– Les vôtres, reprit-il, je les classe dans la catégorie des rosées bienfaitantes qui aident le soleil à faire éclore les fleurs. Ce sont des larmes d'enfant... d'enfant sincère et innocente qui ne connaît pas le poids de la vie et pleure inconsciemment parce qu'une étoile s'est éteinte

au ciel ou que la pluie a défrisé ses boucles d'or... Vos larmes, petite madame ? J'ai le regret de vous le dire, elles sont sans fondement, sans profondeur, sans lendemain, et ne servent qu'à apaiser vos nerfs ! Et sur ce, ma chère amie, je vous dis bonsoir et vous souhaite bonne nuit... Vous n'êtes encore qu'une grande gosse et je suis votre serviteur.

Il tira la couverture sur ses épaules et parut sombrer dans le sommeil sans remarquer les yeux flamboyants d'indignation dont sa compagne le regardait soudain.

« Une gosse !... Des larmes inconscientes !... Ma chère amie ! »

Il parlait d'elle bien légèrement, cet homme payé par elle !

Et Claude eut, à son tour, un drôle de sourire aux lèvres.

« Il est *stimulant*, le monsieur ! »

Déjà sa nature combative se réveillait... Et elle qui, depuis un mois, se leurrerait à l'idée de ce *mariage de courtoisie*, ne rêvait plus maintenant

que d'étonner son mari... pour l'obliger à compter avec elle !

« Il a besoin d'être dressé, ce garçon ! Il paraît, véritablement, ne pas me prendre au sérieux ! »

XV

Claude et son étrange mari débutèrent dans la vie conjugale sans trop de tâtonnements. Bien qu'ils fussent véritablement inconnus l'un à l'autre, leur correction sauva ce que leur situation extraordinaire pouvait avoir de difficile.

Pour détacher Valencourt des anciennes habitudes et relations qu'il pouvait avoir contractées dans la capitale, Claude avait jugé nécessaire de quitter Paris pour la Côte d'Azur, le soir même de son mariage, comme s'il s'agissait véritablement du traditionnel voyage de noces.

Nice et ses environs offraient, en ce début d'année, de nombreuses attractions, grâce auxquelles, pensait-elle, Didier se plierait plus facilement aux manières particulières qu'elle désirait le voir prendre avec elle en même temps qu'il ferait connaissance avec la nouvelle vie qu'il était appelé à mener désormais... cette vie

de faste et de luxe qu'il ignorait et que la jeune millionnaire se réjouissait ironiquement, en son for intérieur, de lui faire connaître !

Pour être plus libre, elle avait donné six semaines de congé à Marie Jousserand, désolée de voir que la jeune femme pouvait se passer aussi facilement d'elle, et Claude s'était fait suivre simplement de Céline, qui commençait à s'attacher à elle.

Didier, au contraire, n'avait amené avec lui aucun valet de chambre. Pour ses besoins particuliers, il avait recours au garçon d'étage, dont ses pourboires lui assuraient les zélés services.

Le luxueux palace où ils étaient descendus, à Nice, favorisa leurs premiers tête-à-tête, en ne permettant pas d'intimité entre eux.

Leur appartement comportait deux chambres séparées par un salon commun.

Ils avaient, chacun, cabinet de toilette et salle de bains, si bien qu'ils n'étaient en contact que méticuleusement habillés pour la promenade ou

les repas.

Jamais le jeune homme n'avait franchi le seuil de la chambre de sa femme, et Claude, affectant la même réserve, n'avait pas paru s'apercevoir, jusqu'ici, que le mariage lui créait quelques devoirs féminins à remplir vis-à-vis de l'homme qu'elle avait épousé.

Valencourt s'occupait seul de son linge et de ses vêtements ; il ne paraissait pas penser qu'il pût compter sur sa compagne pour recoudre un bouton ou choisir une cravate ; pas plus d'ailleurs qu'il ne venait à l'idée de Claude de s'informer auprès de son mari quelle toilette il préférerait à une autre, ou quelle promenade lui serait agréable.

Deux étrangers, sous un même patronymique, voilà en réalité ce qu'ils étaient ; chacun vivant chez soi, sans paraître se préoccuper de l'autre.

Depuis dix jours, ils étaient mariés, et aucune intimité encore ne s'était établie entre eux.

Si Valencourt semblait, par son attitude affable et naturelle, très à l'aise avec Claude,

celle-ci demeurait réservée vis-à-vis de celui qu'elle s'était choisi comme compagnon.

Elle avait beau être habituée à commander et toujours prête à suivre sa fantaisie, il n'en était pas moins vrai qu'elle était, en réalité, une véritable jeune fille. Et, quoi qu'elle voulût, une réserve inhérente à son jeune âge la tenait un peu distante de Didier qu'elle connaissait à peine et dont, instinctivement, sa pudeur intime se méfiait.

C'est très joli de décider : « J'achète un mari qui fera ce que je voudrai... » ; mais quand, la cérémonie terminée, une jeune personne de mœurs irréprochables et bien élevée se trouve en tête à tête avec un monsieur inconnu qui a des droits sur elle et qui peut abuser de la situation et ne pas tenir les engagements de correction qu'il a pris, elle éprouve instinctivement le besoin de se tenir elle-même sur une très grande réserve, pour ne pas donner à son compagnon l'occasion de franchir les bornes permises.

Claude n'avait jamais envisagé qu'elle pût se gêner pour Didier, et cependant, maintenant

qu'elle était mariée, elle s'apercevait avec déplaisir qu'en sa présence elle calculait tous ses actes et surveillait toutes ses paroles.

Cet état d'esprit féminin n'était pas fait pour créer plus d'intimité entre les deux époux, d'autant que Valencourt, se conformant courtoisement à l'attitude de sa femme, n'essayait jamais de diriger leurs rapports dans un autre sens que le sien.

Si Claude était gaie, son mari donnait, sans réserve, libre cours à son caractère plein d'entrain et de vivacité ; mais, si la jeune femme demeurait soucieuse ou silencieuse, Didier ne faisait rien pour rompre son mutisme, et il se confinait lui-même dans une réserve un peu taciturne, très naturelle, comme s'il était heureux de pouvoir laisser s'envoler au loin ses pensées au lieu d'être contraint de faire effort pour suivre une conversation.

Quelque chose encore, dans l'attitude du jeune avocat, empêchait Claude de se livrer complètement à son naturel primesautier et exubérant : c'était le singulier examen que son

mari paraissait parfois faire peser sur elle. Il lui arrivait de sentir ses yeux avides la dévisager avec une sorte de curiosité qui détaillait ses moindres gestes ou analysait toutes ses paroles. Ce regard d'homme n'était pas malveillant, mais elle en sentait l'acuité et l'investigation, comme si elle avait représenté pour son compagnon une énigme extraordinaire qu'il s'efforçait de déchiffrer. Et parfois, sur ces lèvres masculines, elle voyait paraître un sourire bizarre et amusé qui semblait marquer quelque observation secrète, non dénuée d'ironie.

– Je crois, Didier, que vous avez une grande propension à vous moquer des gens. Je remarque, chez vous, des lueurs de gaieté dont je ne devine pas les motifs et n'aperçois par les origines.

– L'humanité est parfois amusante à observer !

– J'aimerais, cependant, ne pas vous servir personnellement de but d'observation.

– Oh ! protesta-t-il, tout ce que vous faites, vous, est délicieux ! Vous avez vraiment une franchise et une droiture qui excluent toute idée de critique. Je vais vous faire un compliment,

jolie madame, vous avez en moi un réel admirateur.

– Vraiment ?

– Oui, véritablement !

Elle avait rougi de plaisir, car le compliment lui avait paru mérité et sincère. Mais cela ne l'empêchait pas de surprendre parfois le petit rire railleur sur les lèvres silencieuses de son partenaire.

« Après tout, se disait-elle avec indulgence, en manière de compensation, cela donne un peu de piquant à notre association, qui, jusqu'ici, est bien plate. Ce pauvre Didier ne proteste jamais contre aucune de mes exigences et, parfois, je me figure le conduire en laisse, tant il met souvent de politesse à m'accompagner quelque part, en dépit du déplaisir que semble lui causer la promenade... »

En effet, quand ils se rejoignaient, c'était toujours pour quelque corvée mondaine, prise en commun avec les autres habitués du palace ou avec des amis cosmopolites que Claude

connaissait en grand nombre dans cette ville luxueuse où toutes les races se coudoient.

Bals et concerts se succédaient à l'envi, à moins que ce ne fût une réunion mondaine qui les appelât loin de chez eux : match, courses, bataille de fleurs ou autre, qu'il semblait à Claude indispensable de ne pas rater.

Et le nouveau marié, en dépit de sa parfaite correction, n'avait pas l'air très enthousiaste de toutes ces fêtes où la jeune millionnaire paraissait se complaire. Bien qu'il ne lui fit aucune observation, Claude remarquait son manque d'entrain et son besoin de s'isoler le plus possible.

« Didier n'a pas l'habitude du monde et se sent gêné au milieu des autres, pensait-elle. Il s'habituerà. »

Elle n'en mettait que plus d'ardeur à courir tous les lieux de plaisir, convaincue que, ce faisant, elle agissait avec habileté et préparait magistralement l'avenir.

Cependant, deux ou trois fois, sous divers

prétextes : migraine, fatigue, lettre à répondre ou autre motif, Valencourt l'avait laissée aller seule à des réunions où sa place auprès d'elle était tout indiquée.

Et, ces jours-là, Claude ne prenait aucun plaisir au milieu des amis qu'elle recherchait pourtant avec tant d'insistance.

« Ah çà ! Est-ce que je ne puis plus me passer de la présence de Didier ? s'interrogeait-elle avec inquiétude. Ce serait vraiment ridicule de ma part que ce garçon me devienne indispensable ! Un homme que je paie ! »

Mais il est des sensations qu'on ressent et qu'on ne commande pas... La jeune millionnaire dut reconnaître qu'elle s'amusait moins quand son mari n'était pas auprès d'elle pour partager ses plaisirs.

« C'est formidable ! s'avoua-t-elle. J'ai une âme de femme mariée, à présent ! Une âme de petite provinciale... étroite, inquiète et égoïste !... C'est du joli ! Et c'est d'un ridicule ! »

Cette pensée l'amusa mais ne la guérit pas.

Sans qu'elle pût rien y faire, elle n'éprouvait plus le besoin de sortir, quand l'avocat ne l'accompagnait pas.

Pour justifier son manque d'entrain, elle se disait à elle-même :

« Les maladies morales ont leurs contagions comme les autres. Voici que la misanthropie de Didier m'a gagnée ! Il faudra que je soigne ça, sinon monsieur mon époux aurait la partie trop belle, de m'influencer pareillement ! »

Et pour braver cet ascendant que son compagnon pouvait prendre sur elle, Claude se contraignait à sortir, bien qu'il lui en coûtât.

« Pour le braver », pensait-elle.

Mais en réalité, c'était elle qui était atteinte, puisque obligée de s'imposer des plaisirs qui ne lui plaisaient plus.

Ce jour-là, ils étaient assis à la terrasse d'un glacier, sur la promenade des Anglais, à Nice.

C'était l'heure de l'apéritif ; midi sonnait à peine, et une foule d'oisifs, tant assis que marchant, encombraient la merveilleuse

promenade qui contourne la mer bleue et son bord échancré.

Il parut à Claude que les yeux de Didier reflétaient à nouveau de l'ennui. Amicalement, elle lui en fit la remarque :

– Je m'étonne que vous ne paraissiez pas mieux goûter le splendide soleil qui nous inonde. Hier, encore, vous aviez ce même air excédé.

Didier esquissa un mouvement d'épaules.

– N'accusez pas le soleil de mon manque d'entrain, mais bien tout ce monde qui nous entoure. J'ai horreur de la foule et de ses exhibitions.

– Mais elle défile devant nous sans que nous y soyons mêlés.

– Cette terrasse de café est bondée de monde et tous ceux qui se promènent nous lorgnent au passage. Dans cette ville surpeuplée d'étrangers notoires, chacun cherche à mettre un nom sur les visages.

– Vous n'aimez pas Nice, fit la jeune femme, dont le regard lumineux s'attardait avec plaisir

sur le va-et-vient des promeneurs élégants.

– Nice est une ville charmante et confortable où l'on peut passer des heures exquises, à la condition de n'y pas vivre en vedette, quêtant l'admiration des foules.

Elle éclata de rire.

– Mais, vous et moi, ne désirons nullement nous faire remarquer !

– Je l'espère bien ! Néanmoins, nous sommes descendus dans le plus luxueux palace de la Côte d'Azur, et, trois ou quatre fois par jour, nous devons changer de costume.

– Oh ! Didier, vous vous y ferez ! protesta Claude avec un sourire un peu railleur. Au début de toute vie nouvelle, il y a des habitudes à prendre...

– Des habitudes qui sont des corvées et qui nous plient à leurs lois étroites et pénibles.

– Je ne trouve pas, fit-elle. Moi, j'y suis familiarisée depuis l'enfance, cela ne me coûte pas. Vous verrez comme on s'accommode vite de ces obligations et de ces usages qui finissent par

être indispensables.

Un éclair amusé brilla dans le regard du jeune homme.

– Vous en êtes convaincue, c’est déjà quelque chose, observa-t-il. Malheureusement, j’ai peur de vous décevoir : moi, je suis un vrai sauvage !

– Mais non, fit-elle étourdiment. Un déraciné, tout au plus !

– Un déraciné... répéta-t-il lentement. Oui, peut-être... Un déraciné !

Et, comme si le mot l’amusait véritablement, ses lèvres parurent esquisser de nouveau leur ironique sourire que Claude, emportée par ses pensées, ne remarqua pas.

– Convenez, cependant, insista-t-elle, un peu taquine, que tout ne vous déplaît pas dans notre vie luxueuse... Tenez, par exemple, le menu de nos repas ne vous est pas désagréable !

– Cela, j’en conviens ! Mais il est regrettable qu’il nous soit impossible de manger sans être flanqués d’un maître d’hôtel épiant tous nos mouvements ! Ce n’est pas plus drôle, d’ailleurs,

de ne pouvoir absorber une tasse de thé autre part que dans un palace où toute une foule consomme, en même temps, le même insipide breuvage, qu'on paye au prix d'or.

– Et vous vous plaignez, heureux mortel ! minauda la jeune femme, flattée de l'entendre détailler tout le luxe qu'elle pouvait se permettre.

Le sourire railleur de Valencourt s'accroît davantage.

– Oh ! s'il ne s'agit que de constater la puissance formidable que recèle votre fortune, la preuve est faite que vous pouvez payer largement le bien-être qui nous entoure.

– Et cela ne suffit pas à combler vos rêves ?... Ingrat !

Subitement, Valencourt regarda sa femme.

– Oh ! pardon, fit-il avec élan, je n'ai pas voulu mésestimer votre bonne volonté à me faire plaisir, dont je vous sais infiniment gré... La vérité, c'est que j'adore la solitude et qu'à cette ville de luxe, j'aurais préféré n'importe quel autre coin plus intime pour nos premiers pas dans la

vie conjugale.

– Vous ne comptiez pas, cependant, aller à Venise ! observa Claude, sans se rendre compte de l’ironie de sa voix. Notre association aurait fait piètre figure auprès des couples d’amoureux qui fréquentent la ville enchantée.

– Évidemment, Venise n’était pas indiquée pour des époux de notre acabit...

Il se tut un instant. Sa pensée le reportait en arrière... Il évoquait une gondole aux coussins moelleux, un invisible musicien coupant l’ombre de sa barcarolle d’amour, des ampoules multicolores aux lueurs adoucies... et contre sa joue, il croyait encore sentir la caresse douce d’une chevelure de femme dont la tête avait reposé sur son épaule.

Un frisson le secoua et, machinalement, son bras se tendit comme pour encercler encore le corps adorable que la vision faisait renaître.

– Ah ! Venise ! murmura-t-il, la ville des amants et des étreintes inoubliables... la patrie du rêve et des illusions...

– Je connais, répondit Claude. J’y suis allée, il y a deux ans... J’étais libre, alors... et très recherchée ! Je croyais encore au prince Charmant et à l’amour sincère. Je ne pensais pas contracter, un jour, un mariage aussi extravagant !

Le regard de l’homme effleura à peine celui de sa compagne.

– J’y suis allé aussi, il y a quelques années... Je n’y étais pas seul, naturellement. J’avoue qu’il ne me serait pas agréable d’y retourner à présent.

Claude ne broncha pas, mais la rapidité de la riposte lui prouva que son compagnon ne serait jamais en peine de répondre à ses pointes, si elle s’avisait d’en lancer.

Un silence tomba entre eux. De nouveau, Didier se laissait emporter dans une lointaine vision.

Machinalement, la jeune femme tira de son sac un long et élégant fume-cigarettes incrusté de pierreries.

Les yeux perdus dans le beau ciel

méditerranéen où les mouettes élégantes se balançaient doucement, elle aspira deux ou trois fois, avec volupté, la cigarette qu'elle venait d'allumer à son briquet d'écaille.

– Quoi que vous en pensiez, affirma-t-elle, cette heure est exquise !

– Merveilleuse, puisqu'elle vous agrée, concéda-t-il galamment. Mais, qu'est-ce que ceci ?

Il venait seulement de remarquer le long fume-cigarettes.

– Oh ! Claude ! protesta-t-il. Serrez vivement cet affreux ustensile, bon tout au plus pour l'intimité !

– De quoi parlez-vous ?

– De votre cigarette !... Je vous en prie, éteignez-moi ça ! J'ai horreur des femmes qui fument en public !

Le visage de la jeune femme se colora un peu... C'était la première fois qu'il lui marquait aussi nettement un blâme.

– Quelle idée ! je ne suis pas la seule femme

qui fume, ici ! Regardez autour de vous... C'est admis dans tous les milieux, maintenant !

– Vous êtes la seule dont je m'inquiète. Je vous en prie, faites-moi le plaisir d'éteindre immédiatement votre cigarette et de serrer son horrible accessoire.

– D'abord, cet *accessoire*, comme vous dites, est très joli.

– Il a coûté cher, surtout !

– On ne fait pas mieux dans le genre !

– Ce genre, sur des lèvres gracieuses, manque d'esthétique.

– C'est votre avis, ce n'est pas le mien !

Il se leva avec calme. Et, très tranquillement :

– À votre aise, ma chère amie, dit-il. Continuez... Nous nous retrouverons tout à l'heure, au restaurant.

Elle n'eut que le temps de se jeter en avant et de le retenir par la manche.

– Où allez-vous, Didier ?

– Acheter un journal... Je vous retrouverai à

l'hôtel.

– C'est de l'enfantillage, observa-t-elle en riant un peu nerveusement.

Jamais, encore, il n'avait marqué devant elle une telle fermeté dans ses désirs. C'était aussi la première fois que sa volonté s'opposait à la sienne... et pour une aussi puérile chose !

D'un coup d'œil, en éclair, elle observa le visage en apparence indifférent de son mari. Puis, écrasant le bout rougi de sa cigarette, avec une sorte de rage, elle remarqua :

– Vous pouvez rester, à présent... mais c'est du despotisme !

Ses yeux noirs, un peu durcis, dévisageaient le jeune homme qui reprenait sa place.

– Réellement, je ne soupçonnais pas en vous tant de pruderie. Vous êtes phénoménal !

– Je déplore qu'une femme bien élevée singe les garçons ou les émancipées... à plus forte raison quand cette femme porte mon nom !

– Vous ne vous en choquez pas dans l'intimité ! Votre pudibonderie tient surtout du

respect humain... C'est plutôt borné !

– Je vous ai dit mon mépris de toute exhibition !

– C'est formidable... À peine croyable !

Elle n'ajouta rien, mais à partir de ce moment, elle observa son compagnon avec étonnement.

Il avait horreur des palaces, des restaurants de luxe, des endroits mondains, de la foule élégante, de tous les endroits où ils pouvaient être remarqués... Craignait-il donc d'attirer sur eux l'attention ?... Était-ce pour la même raison qu'il lui défendait de fumer en public ?

Une gêne fut en elle.

« Qu'est-ce que cela voulait dire ? »

Chaque fois que Didier heurtait ses habitudes luxueuses de mondaine riche, la jeune fille s'inquiétait. Le passé de son compagnon lui faisait peur. Dans quels milieux avait-il vécu jusqu'ici ? Et pourquoi, surtout, craignait-il tant d'attirer la curiosité en se mêlant à la foule spéciale des palaces ?

Parce qu'elle avait été témoin de certains

scandales arrivés à des gens qu'elle avait côtoyés et qui se paraient de grands noms ou de titres pompeux, alors qu'ils n'étaient que de vulgaires aventuriers, elle redoutait toujours que son mari n'eût sur la conscience quelque peccadille inavouable qui vînt à se découvrir tout d'un coup.

Elle avait beau se répéter que le jeune homme était de bonne famille, que les renseignements fournis par « Select' Agence » étaient excellents, que l'avocat, dont elle jugeait les manières tous les jours, était indiscutablement bien élevé, la perfide inquiétude renaissait malgré tout.

Pour un rien, sa pensée l'y ramenait. Quand, par exemple, Didier détournait brusquement la tête au passage d'un groupe de gens, quand il fronçait le sourcil devant une clientèle de café trop nombreuse à traverser, quand il marquait de la lassitude à l'annonce d'une fête où ils devaient assister ; bref, pour un tas de petites corvées mondaines qu'il semblait à Claude impossible à esquiver, à moins de vivre complètement solitaires, mais auxquelles son mari ne se pliait qu'avec une résignation de surface.

Et voilà que la jeune femme fit une autre constatation : certaines gens regardaient son mari avec une réelle insistance, comme s'ils savaient qui il était et pouvaient mettre un nom sur son visage.

C'est ainsi que le duc de Chalonges, que Claude connaissait vaguement, se retourna brusquement sur l'avocat, qui semblait ne pas l'avoir aperçu et qui continuait imperturbablement sa route, cependant que Claude, arrêtée, observait silencieusement l'étonnement du vieux gentilhomme.

– Vous connaissez donc le duc de Chalonges ? s'informa alors la jeune femme auprès de son mari.

– Heu !... peut-être. Je ne me souviens pas, mais le nom ne m'est pas inconnu.

– Il vous connaît, lui ? insista-t-elle.

– C'est possible... Au Palais, tant de gens nous remarquent que nous ne voyons pas !

– Mais vous n'avez jamais plaidé !

– Justement, j'écoutais les autres : c'est

indiscutablement plus extraordinaire !

Elle hocha la tête, décontenancée par une aussi prétentieuse réponse ; cependant qu'un sourire indéfinissable errait sur les lèvres du jeune homme.

Elle crut un jour qu'elle allait connaître enfin la vérité. Ils étaient assis, à Monte-Carlo, à la terrasse d'un grand café, auprès de la célèbre maison de jeux.

L'air était un peu vif, et pendant que Claude se blottissait dans ses fourrures précieuses, Didier retira, pour mieux l'enfoncer sur sa tête, la casquette de touriste qu'il exhibait ce jour-là.

Un inconnu, arrêté à quelques mètres d'eux, aperçut, une seconde, la tête nue de l'avocat.

– Valencourt ! s'écria-t-il, en venant vers le jeune homme.

Celui-ci avait sursauté avec une fugitive expression de déplaisir sur le visage. Se ressaisissant aussitôt, il se leva, et tendit la main à l'arrivant, avec toute la bonne grâce possible :

– Pol Maraine ! Quelle surprise !

Mais, ce faisant, il tournait complètement le dos à Claude, comme s'il désirait qu'elle restât étrangère à leur entretien.

Et comme le nouveau venu, ne paraissant pas s'apercevoir de cette tactique, s'extasiait sur « l'heureuse rencontre » et menaçait de s'éterniser, Didier se tourna légèrement vers sa femme et, sans lui présenter l'inconnu, s'excusa :

– Vous permettez ? Deux minutes, et je reviens.

Et tranquillement, en parlant, il entraîna l'autre à quelques mètres de là, pendant que la nouvelle mariée faisait d'invraisemblables suppositions.

Quand il revint auprès d'elle, Claude ne put s'empêcher d'observer :

– Auriez-vous été gêné de me présenter votre ami ? J'ai remarqué que vous vous étiez éloigné pour lui parler.

– Pour ne pas vous présenter un homme qui n'est pas de votre monde !

– Un camarade d'école, probablement ?...

– Non, un confrère de mon cousin... un vague poète qui a parfois des velléités de familiarité.

– Oh ! la familiarité d'un poète peut être interprétée comme de l'originalité !

– Néanmoins, il ne m'a pas convenu de vous y exposer !

C'était dit trop nettement pour que cette réponse pût être discutée ; mais Claude pensa souvent à cet unique camarade rencontré par son mari et que Didier, impitoyablement, avait écarté d'elle.

À distance, elle revoyait le sourire bizarre qui teintait d'ironie les lèvres du jeune homme quand elle lui en avait fait l'observation, et ce souvenir mettait en elle un inexplicable serrement de cœur, comme s'il soulevait une menace pour l'avenir.

XVII

Un jour que Claude avait insisté pour que son mari l'accompagnât à un match de tennis, la jeune femme s'aperçut, tout à coup, que plusieurs personnes chuchotaient, après avoir dévisagé Didier au passage.

Cette constatation était toujours désagréable à la nouvelle mariée.

Agacée, elle ralentit le pas de manière à pouvoir étudier les réactions de l'avocat, qui se trouvait ainsi marcher un peu en avant d'elle.

Il continuait sa route, la tête altière et l'air hautain, comme s'il défiait d'invisibles adversaires ou n'en remarquait aucun.

Quelles pensées cette attitude fit-elle naître dans la tête de l'orpheline ?

Elle rejoignit son mari et marcha à sa hauteur.

– Je pense, fit-elle à demi voix, et comme se

parlant à elle-même, que parmi les gens qui nous entourent, s'il en est qui sont réellement d'honnêtes personnes, il en est d'autres qui ne doivent pas mériter précisément ce nom.

En formulant sa réflexion, elle examinait du coin de l'œil son compagnon. Celui-ci perçut-il ce regard inquisiteur fixé sur lui ?

– Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? interrogea-t-il, étonné d'une telle observation.

– Une idée qui me vient devant l'air ennuyé de certains personnages qu'on regarde de trop près... Ils me donnent l'impression de n'avoir pas la conscience tranquille.

L'avocat se mit à rire. Peut-être se rendait-il compte du singulier raisonnement que tenait sa compagne.

Il eut le désir de la mystifier :

– Il n'y a pas véritablement d'honnêtes gens, expliqua-t-il très sérieusement, qui puissent se vanter de n'avoir jamais commis, dans leur vie, un acte contraire aux lois pénales. L'honnête homme est pur jusqu'au jour où l'on découvre

qu'il est une canaille... Entre ces deux extrêmes, il n'y a souvent qu'une question de chance ! L'un s'est fait pincer là où l'autre, par hasard ou par astuce naturelle, a pu commettre impunément sa mauvaise action... Et des deux, c'est quelquefois celui qui est découvert qui est le moins coupable, puisque le moins roublard !

– Oh ! c'est effarant de penser pareille chose, protesta Claude avec vivacité. Car, alors, vous ?

– Moi ? fit Didier gaiement, je pense que... hum !... Je suis certainement un criminel comme les autres ! J'ai eu seulement la chance d'échapper au châtement mérité.

– Eh bien, c'est du joli ! fit la jeune femme abasourdie.

Elle le regardait avec effroi, ce qui le fit éclater de rire.

– Un avocat, ça s'y connaît tout particulièrement pour tourner les lois et esquiver les rigueurs du code !... Je vous scandalise, je crois ?

– Il y a de quoi !

– Voyons, Claude, réfléchissez. Vous-même... ?

– Ah ! l’horreur ! Je suis une honnête femme, moi !

– Je l’espère bien. Cependant, êtes-vous bien sûre, chère amie, de n’avoir jamais contrevenu aux lois ?

Il lui avait pris la main qu’il serrait amicalement. Mais elle se dégagea avec une répulsion outrée.

– Ah ! ne me touchez pas ! cria-t-elle. Après votre aveu... votre déclaration... je ne vais plus dormir tranquille. Qu’est-ce que vous avez bien pu faire qui fasse de vous un criminel et vous donne la crainte d’être reconnu ?... Je me demandais souvent pourquoi vous aviez horreur de la foule... Mon Dieu ! c’est effarant de penser à tout ce que vous avez pu faire de mal !

– Et vous portez mon nom ! appuya-t-il, prodigieusement amusé de son indignation. N’oubliez pas, Claude, que vous êtes ma femme et que vous partagez mon sort, même s’il est

ignominieux.

– C’est épouvantable !

– Absolument monstrueux !

Elle le regarda, les sourcils froncés devant sa gaieté.

– Comment pouvez-vous rire de telles choses ? observa-t-elle plus posément, car elle se rendait compte qu’il se moquait d’elle.

– Parce que votre colère est amusante au possible !... Je vous ai dit que j’étais un criminel comme tous les autres hommes : rien de plus, rien de moins !

– Mais les personnes que je connais sont d’honnêtes gens !

– Alors, moi aussi, s’il vous suffit de savoir que je n’ai pas encore été condamné.

– Pas encore !... Vous avez de ces mots !

– Parce que je songe à tout ce que le titre d’honnête homme comporte de fautes inavouées et répréhensibles ! Il faut si peu de chose pour connaître les rigueurs du code ! Il suffit de

descendre d'un tramway sans avoir payé sa place, de chasser sans permis, de refiler une pièce fausse qu'on s'était laissé passer, de pêcher en temps prohibé, de changer de domicile en oubliant une dette insignifiante, de jouer aux courses en dehors du pari mutuel, de boire un bock, un soir de rafle, dans un café interlope ; d'accélérer l'allure de son automobile après avoir heurté quelque chose sur la route... Que sais-je encore ! Tous les jours nous faisons des gestes contraires aux lois... S'ils étaient tous réprimés, nous jouirions d'un casier judiciaire terriblement chargé !... Tenez, vous et moi...

– Eh bien ?

– Croyez-vous que notre mariage ne soit pas en marge du code ? On se marie pour fonder une famille et non pour permettre à nos fantaisies de s'épanouir librement, à l'abri des lois. N'avons-nous pas abusé de la confiance du maire qui nous a unis ?... Outrage à un magistrat dans l'exercice de ses fonctions, puisque nous nous sommes engagés, par serment, à des choses que nous savions ne pas vouloir faire et que, par surcroît,

nous utilisons un acte d'état civil pour des fins qui n'ont pas été prévues ! Vous croyez-vous irréprochable, vous, qui payez un homme pour qu'il vous couvre de son nom ? Et me croyez-vous moins répréhensible, moi qui ai accepté le singulier marché ? Et M. Michot ? Et votre notaire ? Peuvent-ils plaider la bonne foi, ceux-là ?... Allons, croyez-moi, Claude, ne me regardez pas avec tant d'inquiétude quand je passe un peu rapidement dans la foule qui nous dévisage : je n'ai peut-être, tout simplement, que le désir de ne pas être abordé par un honnête homme de vos amis, dont les tares cachées sont encore plus vilaines que les miennes.

Claude se tut, abasourdie ; la thèse de Didier était si inattendue ! Elle réfléchissait à ce qu'il venait de dire et cherchait quel argument lui opposer :

– Réellement, fit-elle, enfin, vous n'avez rien de plus grave sur la conscience que toutes ces petites peccadilles que vous venez de m'opposer ?

– Vous trouvez que ce n'est pas assez ?

– Non, vraiment, ce n'est pas grand-chose !

– Et, cependant, si nous étions accusés d'un crime plus gros... je dis accusés et non pas coupables, l'opinion publique, avec un dégoût hypocrite, s'emparerait de ces petits faits que vous sous-estimez et nous sacrerait grands coquins.

Une lueur d'effroi assombrit le fin visage féminin :

– Vous pensez que notre mariage... ? interrogea-t-elle avec hésitation.

– ... Serait commenté singulièrement par la presse et par le public, cela est évident.

– Et, cependant, j'estime que nous ne faisons aucun mal.

– À votre avis, peut-être ! Du point de vue patrie et société, nous sommes de grands coupables de nous dérober à nos devoirs de citoyens, qui sont de donner des enfants au pays.

Le front de Claude s'éclaira subitement comme si, tout à coup, elle découvrait un sens aux réflexions de son mari. Et avec vivacité :

– Écoutez, Didier, fit-elle un peu âprement : si vous avez fait dévier la conversation pour amorcer un rapprochement plus intime, entre vous et moi, sans avoir l’air de manquer à vos promesses, vous vous êtes complètement leurré ! Je tiens à vous prévenir, tout de suite, que vous perdrez votre temps. Je me moque de l’opinion publique et de ce que vous appelez nos devoirs de citoyen !

Remis aussi cavalièrement à sa place, alors qu’il ne s’y attendait pas, Didier resta complètement interdit.

Emporté par son sujet, il n’avait nullement songé aux déductions que sa femme pouvait tirer de ses paroles.

Quand il comprit le sens que Claude leur attribuait, il partit de rire :

– Très drôle ce que vous venez de dire ! observa-t-il gaiement. Qu’est-ce que vous allez chercher ? Je vous assure, ma chère amie, que votre vertu n’a pas été menacée un seul instant. Je me suis amusé à démolir devant vous la façade hypocrite de ce qu’on appelle les honnêtes gens,

vous et moi y compris, mais je n'ai jamais eu le désir de perpétuer ma race... surtout actuellement !

Sa voix était devenue si railleuse que Claude rougit, très gênée. Et ne sachant comment cacher sa confusion, elle crut habile d'affecter un grand dédain :

– L'honnête homme que vous êtes ne saurait oublier aucun de ses engagements, cela est certain ! fit-elle d'un ton pointu.

Mais Didier se sentait en veine d'ironie :

– Heu... entre gens mariés... ces serments-là n'ont pas grande valeur, observa-t-il. On les piétine souvent... Mais voilà, pour ne pas les tenir, il faut avoir l'excuse de l'amour !

– Et alors ? insista la jeune femme, poussée elle ne savait par quel démon querelleur.

– Dame ! L'amour ! Ça manque au tableau, il me semble !

– Heureusement !

Didier ne répondit pas. Il paraissait tout à coup attentif à des *lobes* et des *smashes*

particulièrement difficiles que venait de réussir au tennis un des champions.

Cependant, sur ses lèvres, son éternel sourire railleur venait de reflourir...

XVIII

Maintenant qu'elle était mariée, Claude épluchait tous les gestes et toutes les attitudes de son mari.

Avant leur mariage, elle avait pour ainsi dire refusé de connaître Didier ; à présent qu'elle était devenue sa femme, un véritable besoin de le découvrir la dominait.

Du plus insignifiant de ses actes, ou de la moindre parole, elle tirait des déductions extraordinaires qui la tourmentaient comme si elle ne pouvait voir les choses que sous leur plus désagréable aspect.

Elle « découvrit » d'abord que ce grand gaillard, au caractère joyeux et au sourire railleur, était terriblement badaud. Un rien dans la rue l'amusait : un bon mot dit par un enfant, une saillie inattendue jaillie des lèvres d'un ivrogne ou une gauloiserie débitée par une commère forte

en bouche, tout paraissait arrêter l'attention du jeune homme.

Et Claude retint contre celui-ci différentes petites scènes dont il avait paru fort friand.

C'est ainsi qu'au cours d'une de leurs promenades quotidiennes, Valencourt, qui marchait à côté d'elle, la quitta subitement, un jour, pour rejoindre, en trois enjambées, rapides, un groupe de gens fort égayés au bord d'un trottoir.

Il ne s'agissait, cependant, que d'un de ces puérils incidents de la rue qui naissent journellement sous les pas des promeneurs.

Un petit marchand de fleurs avait failli être renversé par un taxi dont le conducteur, tonitruant et gesticulant, essayait d'excuser sa maladresse en chargeant de toutes les noirceurs son innocente victime.

La foule s'amusait de l'incident, car le gamin n'avait pas lui-même la langue dans sa poche et, aux injures du chauffeur, il répondait par de savoureuses exclamations.

Comme Claude arrivait à la hauteur du groupe, un gros rire secouait l'assistance.

La jeune femme perçut cette fin de phrase, criée par une voix enfantine :

– Eh ! va donc ! cavalier à roulettes !

En même temps, Didier se retournait vers elle, les yeux rieurs, le teint animé, rendu gai par le bagout de l'enfant :

– Il a de l'esprit, le gosse ! observa-t-il en riant.

Claude eut un sourire de dédain. Elle trouvait son mari naïf et un tantinet ridicule.

– Cela vous amuse ? observa-t-elle du bout des lèvres.

– Mon Dieu ! oui, comme les autres ! J'admire l'esprit d'où qu'il vienne et ce même a des réparties amusantes.

Et, se tournant vers l'enfant qui recommençait à offrir sa marchandise aux passants, il l'apostropha :

– Tiens, petit, donne-moi une rose.

– Oh ! monsieur, prenez toute la botte... Des bottes de cent sous, monsieur... Parce qu'elles sont tombées, je vous les laisse à quatre francs...

Didier sourit :

– Non, une rose seulement... celle-ci... Très bien... Garde la monnaie, petit... et prends garde aux taxis en traversant les rues.

Et tandis que l'enfant extasié contemplait le billet de dix francs serré dans sa main, Didier revenait vers Claude, qui n'avait pas bougé :

– « Ce sont d'humbles fleurs », fredonnait-il à mi-voix, en lui tendant la rose.

Il ajouta, en souriant :

– Je n'ai pas pris tout le bouquet pour ne pas vous encombrer... Mais, vous comprenez, il fallait dédommager ce petit qui a du cran !

Claude ne fit aucune réflexion, mais un imperceptible haussement d'épaules accompagna son « merci » un peu sec.

Du dédain glissait en elle.

« Badaud ! pensait-elle. Juste le genre

d'hommes que je ne peux souffrir... »

Elle trouvait aussi que Didier se plaisait à des spectacles bizarres, tout à fait indignes de retenir l'attention d'un parfait homme du monde.

Elle n'aurait su dire en quoi il lui déplaisait que son mari s'intéressât à un marchand de fleurs ou à un camelot plein de bagout ; une chose était certaine, c'est que, ce faisant, Didier paraissait manquer de décorum.

Un homme chic n'a que du dédain pour les petites gens !

Et si son mari n'avait eu encore que ce défaut ! Mais, voilà qu'il se révélait rêveur, pêcheur de lune ou vague poète, elle ne savait trop, mais ce n'était pas du tout décoratif à une époque où tout le monde s'efforce d'être pratique et positif.

Un beau jour, alors que le hasard d'une longue randonnée en auto les avait amenés très haut, à flanc de montagne, au-delà des gorges du Dalluis, le jeune avocat avait soudain fait signe au chauffeur de stopper.

– Que se passe-t-il ? demanda Claude avec un peu d’impatience, car l’endroit était sauvage, la route assez dangereuse et elle avait hâte d’être sortie de cette gorge étroite.

– Chut... fit-il. Là : ne voyez-vous pas ?... là !

Son bras étendu désignait le ravin à pic, très profond à cet endroit, sur le côté de la route.

Majestueux, magnifique, un aigle planait au-dessus du torrent.

Il se trouvait ainsi un peu en contrebas de l’endroit où leur voiture s’était arrêtée.

– N’est-ce pas merveilleux ! murmurait Didier, comme pour lui-même. Quelle puissance dans cette aile immobile ! Remarquez, continuait-il en s’adressant à la jeune femme, qu’il est plutôt rare de pouvoir contempler un aigle planant vu de dos et d’aussi près...

– Évidemment, répondit Claude distraite.

Didier resta ainsi un long moment, tout entier à sa contemplation, jusqu’à ce que l’impérial oiseau, se laissant soudain tomber comme une flèche, eût disparu brusquement dans l’ombre du

ravin.

– Merveilleux ! répéta-t-il. Ne trouvez-vous pas, chère amie ?

– Oh ! si, je suis enchantée que cela vous amuse ! fit-elle, en soupirant devant ce qu'elle appelait une nouvelle lubie de son mari.

Elle avait observé celui-ci, non sans une légère nuance d'inquiétude.

« Un rêveur, pensa-t-elle encore. Quel étrange avocat il doit faire ! Ce n'est pas étonnant qu'il soit plutôt « sans causes ».

Une chose qui avait encore le don d'étonner ou d'agacer Claude, selon l'humeur du moment, c'était l'étrange manie qu'avait Didier de ne tenir aucun compte des cadres convenus et acceptés pour le footing, autrement dit pour la promenade quotidienne.

Il est bien entendu, pourtant, et chacun sait cela, que si la promenade des Anglais est livrée aux promeneurs élégants presque jusqu'au bout, du côté ouest, les-dits promeneurs, à l'est, ne peuvent dépasser la place Masséna et la jetée-

promenade, sous peine de compromettre leur brevet d'élégance.

Peut-être, à certains jours, peut-on pousser jusqu'au marché aux fleurs et faire quelques incursions dans la vieille ville à titre touristique ; mais personne, au grand jamais, ne s'avise de doubler le cap du château et de s'aventurer sur les longs quais déserts du petit port.

Et cependant, c'est par là que Didier entraînait Claude le plus souvent.

– Mais où donc allons-nous encore ? demanda une fois la jeune femme, toute dépaysée.

– Je veux vous montrer un petit coin des tropiques, répondit l'avocat. Un coin charmant que j'ai découvert jeudi dernier pendant que vous étiez à ce fameux concert de Cannes...

– Ah ! oui, railla-t-elle un peu amèrement, je me rappelle très bien, en effet, que ce jour-là, une affreuse migraine vous avait empêché de sortir...

Mais il ne releva pas l'allusion et il expliqua avec calme :

– L'air pur et la solitude sont choses

excellentes pour la santé.

Puis ayant posé cet axiome comme un principe indiscutable, il ouvrit un petit portillon et s'effaça pour livrer passage à Claude.

– Entrez dans mon domaine hawaïen, dit-il avec bonheur.

Devant eux, un bosquet de cocotiers élancés, de larges bananiers et des aloès rébarbatifs donnaient en effet l'impression d'un coin tropical.

Tout un petit jardin était blotti là, dans le creux des rochers rouges, bien exposé au soleil. Entre les branches des mimosas, on apercevait la mer scintillante de toute la lumière du Midi.

– Ce coin vous plaît ? questionna Didier avec enthousiasme.

– Oui, le décor est bizarre... original ! Mais ce n'est pas du tout un endroit chic, vous savez, ajouta-t-elle un peu puérilement après un coup d'œil autour d'eux.

– Oh ! ne vous inquiétez pas, railla Didier qui avait surpris le regard circulaire. Puisque ce n'est

pas un endroit chic, vous n'y serez sûrement rencontrée par aucun de vos amis.

Et de nouveau, un rapide et ironique sourire passa sur ses lèvres.

– Je l'espère bien, répondit-elle du tac au tac. Mais vous voudrez bien convenir que, pour un homme qui a horreur des exhibitions et de tout ce qui peut nous faire remarquer, vous vous singularisez étrangement par le choix de vos promenades.

Elle répéta :

– J'espère, en effet, que personne ne nous rencontrera, car cela attirerait l'attention sur nous... bien plus, croyez-le, que de me voir fumer une innocente cigarette, en cet an de grâce 1933 !

Elle riait un peu nerveusement, n'ayant pas encore digéré l'autoritarisme de Didier à cette occasion.

Souvent, depuis quelques jours, chaque entretien des deux jeunes mariés prenait ce tour un peu pointu, mi-railleur et mi-agressif.

Et cependant les distractions ou les

singularités de Didier étaient demeurées jusque-là dans le cadre des choses innocentes et permises, qui ne pouvaient réellement encourir aucun reproche sérieux.

Mais, un certain matin, leur dissentiment faillit devenir plus grave.

Ce jour-là, Claude avait revêtu pour la promenade classique précédant le déjeuner, un charmant costume de serge blanche, rappel des modes anciennes et dernière nouveauté de ce printemps. Une ombrelle minuscule, à la mode de celles que portaient nos arrière-grand-mères, complétait un ensemble d'une fraîcheur délicieuse.

Avant de sortir, la jeune femme jeta à la haute glace de sa chambre un coup d'œil satisfait.

Pourquoi esquissa-t-elle également un léger soupir ?

C'est que Claude était jolie... et comme la belle fille de la vieille chanson poitevine :

Elle le savait bien !

Mais la chanson continue :

Elle aimait qu'on lui dise, voyez-vous !

Elle aimait qu'on lui dise...

Hélas !... Maintenant Claude était mariée... et si jeune mariée que les « flirts » les plus audacieux ne pouvaient s'aviser de lui faire la cour.

Cette tranquillité avait d'abord été presque un soulagement pour la riche orpheline, trop adulée et déjà blasée.

Oui... mais enfin... si la jeune femme n'avait pas eu son miroir, à présent, elle aurait pu douter de son charme !

Or, un miroir est un admirateur bien froid...

Quant à Didier, devant sa femme toujours jolie, toujours habillée, même dans l'intimité, avec le goût le plus sûr et le plus parfait, il avait parfois un long regard enveloppant qu'un

spectateur désintéressé aurait pu trouver admiratif... Ce regard, malheureusement, était muet, il ne suffisait pas toujours à Claude !...

Certes, une parole élogieuse trop appuyée ou un ton trop conjugal, auraient déplu à la jeune femme, comme une insupportable incorrection. Néanmoins, il y avait un juste milieu... et ce silence était excessif !

Elle était jolie... elle le savait bien !

Elle aimait qu'on lui dise, voyez-vous !...

Et voilà que respectueux des conventions, Didier ne lui faisait jamais un compliment !

Or, ce matin-là, dans sa fraîche toilette printanière, Claude suivait son mari qui, tournant le dos à la mer et à son select rivage, gagnait les quais du Paillon, cet ancien torrent dont le lit est aux trois quarts desséché.

– Ce n'est probablement pas un endroit chic, ici non plus, dit le jeune homme à sa compagne en souriant légèrement, mais, avouez tout de

même, chère, que ce coin-ci ne manque pas de pittoresque !

La merveilleuse vallée lumineuse et bleue, avec le fond de montagnes neigeuses qui la ferme au nord, s'ouvrait devant eux, à perte de vue.

– Oui, peut-être, fit Claude du bout des lèvres.

Élégante et raffinée, mais pas spontanément artiste, elle était plus sensible à un spectacle déjà classé, organisé pour le plaisir des yeux, qu'à celui de la pure et simple nature. Sans compter que ce faubourg ouvrier de la coquette cité phocéenne lui paraissait totalement dénué de charme.

Pendant qu'elle cherchait sincèrement ce qui pouvait ainsi émouvoir Didier dans cette vue qu'elle jugeait dédaigneusement un peu « carte postale », elle le vit soudain dégringoler un petit escalier de pierre et s'avancer sur les galets secs du Paillon.

Elle commençait à s'habituer aux fantaisies de son compagnon « badaud et rêveur au possible »... Mais elle fut tout de même stupéfaite

de ce bizarre but de promenade.

Le jeune homme s'avavançait d'une allure aussi aisée que s'il avait suivi l'allée la plus unie.

Il se dirigeait vers un petit groupe de lavandières, telles qu'on en a toujours vu depuis les temps les plus lointains, le long des filets d'eau de l'avare rivière.

Il s'était arrêté sans vergogne devant l'une d'elles, un peu isolée des autres, et qui maniait le battoir avec maestria.

Cependant, la première surprise passée, Claude eut un mouvement d'impatience. Que faisait-elle là, près de ce parapet de pierre, regardant ce singulier mari évoluer dans cette rivière à sec ?

– J'ai l'air de la poule qui a couvé un canard, pensa-t-elle. C'est ridicule !

Et soudain mécontente, elle fit trois pas pour s'en aller et retourner à leur hôtel, où ils devaient déjeuner ce jour-là. Puis, elle se ravisa.

Didier ne revenait pas... Convenait-il de le laisser là, en plan, pour lui donner une leçon ? ou

ne valait-il pas mieux le rejoindre et lui montrer le ridicule d'entraîner une jeune femme du monde dans des endroits aussi insolites ?

Sa nature combative opta pour ce dernier programme. Elle décida d'aller voir elle-même ce qui pouvait bien intéresser pareillement son original époux.

Elle descendit donc à son tour dans le lit sec du Paillon. Sur ses hauts talons, elle trébuchait à chaque pas ; de plus, elle trouvait ce genre de promenade absolument inconvenant et ridicule et elle était d'assez mauvaise humeur lorsqu'elle rejoignit Didier.

Celui-ci, sans s'apercevoir de l'irritation de sa femme, observait la lavandière isolée. C'était une toute jeune et très belle fille, une de ces brunes souples aux grands yeux noirs et au teint chaud comme on en voit dans ce pays du soleil.

Claude, qui la voyait de près, maintenant, dut convenir en elle-même que la mâtine était jolie et captivante.

– Avez-vous remarqué combien ces femmes

font des gestes harmonieux ? dit l'avocat, le plus naturellement du monde, à sa femme trébuchant sur les galets.

– Je n'ai rien remarqué, répondit-elle, que l'endroit insolite où vous ont conduit vos enthousiasmes populaires et le parfait ridicule de votre présence ici.

– Je pense qu'une rivière n'est pas un endroit insolite pour voir des laveuses et je dois vous dire que je suis toujours très intéressé par les gestes professionnels et les mouvements exigés par le métier. L'habitude et l'instinctive économie d'efforts créent une sûreté et un rythme vraiment très beaux... Je peux oublier le temps en contemplant le coup de battoir de cette enfant... qui est d'ailleurs bien jolie !...

– Je m'en aperçois que vous pouvez oublier le temps ! fit Claude, ironique. Après tout, reprit-elle au bout d'un instant, vous ne le perdez peut-être pas complètement ; le jour où vous aurez au Palais à plaider la cause d'une lavandière, vous serez bien aise, sans doute, de connaître leurs us et coutumes.

Après cette nouvelle pointe, elle ajouta d'une voix volontairement très douce mais qui demeurerait moqueuse :

– En attendant le beau succès oratoire que cela vous promet, nous ferions bien de rentrer déjeuner. Avec cette charmante promenade, nous allons certainement être en retard...

– Je ne le pense pas, répondit flegmatiquement le jeune homme en tirant sa montre. Je crois même que nous aurons le temps de prendre un porto, en passant, au bar de Négresco...

– Je n'ai aucune envie de porto aujourd'hui, répondit Claude, exaspérée par la tranquillité de son compagnon. Mais je ne veux aucunement vous empêcher d'aller prendre l'apéritif chez le bistro du coin avec vos nouvelles amies. Cela est sans doute mieux dans vos goûts et dans vos habitudes que les palaces et les restaurants chics qui excitent votre dédain.

Le jeune avocat leva les yeux sur sa femme et la regarda, étonné.

– Dans mes goûts ? Peut-être, je l'ignore !

Dans mes habitudes ?... Pas encore ! répliqua-t-il avec le plus grand calme. En tout cas, je ne ferai pas cette expérience aujourd'hui. Rentrons.

Et un peu condescendant :

– Voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras ? Je crains pour vous l'entorse sur ce peu confortable terrain.

– Merci... non, je vous assure... je peux très bien marcher seule.

Claude venait d'apercevoir, à quelques pas devant eux, la jeune et jolie lavandière nizzarde qui s'en allait, son ballot de linge sur la tête, harmonieuse et bien équilibrée, au pas souple et élastique de ses pieds nus.

– Admirez ce rythme, insista Didier, sincère et sans malice. C'est beau comme une danse ! Et ce port de tête : il n'y a que les femmes qui sont habituées, depuis des générations, à porter des fardeaux sur la tête qui aient cet équilibre et ce maintien royal du cou... Voyez, Claude... cette fille est une harmonie vivante... tout y est ! Il n'y a pas jusqu'à ce fichu orange qui n'ajoute du

caractère à l'ensemble.

C'en était trop.

Claude oscillant maladroitement sur des talons trop hauts et se sentant ridicule, Claude dont le joli tailleur très chic et très cher n'avait même pas obtenu un regard, fut ulcérée par le compliment décerné au vieux fichu orange.

– Est-ce que je vous paie pour entendre l'expression de votre enthousiasme sur les filles des rues de Nice ? dit-elle brusquement, oubliant toute élégance.

Elle eut un rire sec et nerveux, et ajouta en haussant les épaules :

– D'ailleurs, ça n'est pas grave ; mais vous avez vraiment des goûts populaciers ! C'est un peu trop bas pour être normal ! Vous auriez dû loyalement signaler vos penchants sur la fiche de M. Michot.

Didier ne répondit pas. Il laissa très habilement passer l'orage et retint même son habituel sourire railleur.

Le retour à l'hôtel fut silencieux. Mais,

pendant le déjeuner, le jeune homme se montra sans affectation, attentif et gentil. Il sut même trouver le moyen de placer un compliment léger... un compliment plein de tact sur le costume blanc.

Et cette fois, le joli visage fermé se détendit...

XIX

Il y avait eu chez Claude, lors de l'incident du Paillon, plus d'agacement que de réel dépit. Outre qu'il eût été étrange et passablement ridicule de se montrer jalouse dans sa situation de « mariée blanche », il n'y avait vraiment pas eu sujet ce jour-là.

À la réflexion, elle avait bien compris que son mari était assez original, assez « rêveur » pour s'intéresser à la beauté d'un geste ou d'un visage exactement de la même façon qu'à celle d'un paysage. La petite lavandière ne pouvait vraiment pas lui porter ombrage.

Elle avait même regretté en elle-même ses paroles blessantes et disproportionnées aux circonstances, paroles qu'elle n'aurait jamais prononcées si elle n'avait pas été énervée par le vent qui la décoiffait et les galets qui lui faisaient mal aux pieds.

À cause de cela, elle avait presque su gré à Valencourt d'avoir, avec tant de tact, glissé sur sa mauvaise humeur.

L'incident semblait tout à fait oublié, mais un autre se produisit un soir aux salles de jeu de Monte-Carlo et, plus grave, vint révéler à la jeune femme certains aspects du passé de Valencourt qu'elle connaissait si mal.

La soirée était déjà avancée, et depuis le début, Claude avait déclaré avec un rire enfantin :

– Ne restez donc pas près de moi, Didier... vous allez me porter la guigne... Pensez donc, des nouveaux mariés ensemble dans une salle de jeu ! ça ne s'est jamais vu !... On ne peut pas être heureux... des deux côtés à la fois...

– Bien ! avait approuvé Didier, je m'éloigne... quoique à vrai dire, j'aurais plutôt imaginé que je pouvais, vous servir de mascotte... Enfin, ma chère, tenons-nous-en aux apparences puisque vous semblez le préférer.

Il n'avait pas besoin de se forcer pour être ironique, lui ! Il y arrivait tout naturellement ! Et,

bien qu'il évitât toute parole pouvant réellement blesser Claude (ce qu'elle ne faisait pas toujours), la jeune femme se sentait avec dépit souvent vexée de n'avoir jamais l'avantage final dans ces petites escarmouches.

Ce soir-là, Claude avait donc promené seule, d'une table à l'autre, sa toilette somptueuse et son joli visage.

Elle jouait un peu par désœuvrement et par snobisme, trop riche pour tenir au gain ou être affectée de la perte.

Elle subissait cette légère griserie du jeu, assez pour en être amusée un moment, mais non pour s'y donner avec conviction.

Parfois, elle se demandait sincèrement :

– Qu'est-ce que les gens peuvent bien trouver de passionnant là-dedans ?... C'est amusant, soit... mais qu'est-ce qui peut justifier l'expression tendue de tous ces visages, les traits décomposés et les yeux fous de quelques-uns ?... Tous ces êtres ont l'air de possédés !

Quant à Didier, il ne jouait pas. Selon sa

coutume, « sa manie », disait Claude, il observait.

Il était resté longtemps immobile dans le retrait d'une haute fenêtre, passant inaperçu, mais examinant avec soin la collection de visages crispés ou épanouis par les sentiments les plus divers. Et il faut avouer que, pour quelqu'un qui a la marotte d'observer comme semblait l'avoir Valencourt, les salles de jeu du Casino de Monte-Carlo, avec leur public cosmopolite, sont de riches champs d'observation.

Didier avait donc circulé entre les longues tables, chacune cernée d'une double couronne de joueurs attentifs, les uns debout, les autres assis. Il ne s'était arrêté longtemps à aucune et Claude, qui de temps à autre le regardait de loin, l'avait vu avec étonnement serrer les mains de gens qui, comme lui, erraient entre les tables. Avec certains, il avait même échangé quelques paroles.

Claude, chez qui, par contagion sans doute, le microbe de l'observation se développait avec rapidité, remarqua soigneusement que les quelques hommes et les quelques couples qui avaient abordé son mari semblaient être des gens

du meilleur monde.

– C’est étrange, pensait-elle, Didier, qui a l’air d’un sauvage et qui ne veut voir personne lorsqu’il est avec moi, se montre, ce soir, bien mondain et nanti de fort belles relations.

De nouveau, le point d’interrogation qu’elle se posait parfois sur le passé de son compagnon, se formula dans son esprit.

Soudain, elle tressaillit : elle venait d’entendre à quelques pas d’elle la voix de son mari...

Il y avait autour de cette table de trente et quarante une véritable foule pour suivre un gros enjeu particulièrement intéressant. Claude qui venait d’arriver dans cette salle et ne pouvait approcher de la table de jeu, s’était trouvée prise dans un remous et confinée derrière une colonne sans qu’il lui fût possible, pour le moment, de se dégager.

Or, Didier se trouvait de l’autre côté de la colonne, invisible à sa femme et ne pouvant la voir. Mais son interlocutrice, par contre, était bien en vue et très proche de Claude.

C'était une grande fille très blonde, très fardée, insolemment jolie et habillée avec une élégance tapageuse.

– Oh ! oh ! pensa Claude. Décidément Didier est éclectique dans ses relations... Celle-ci n'est pas une femme du monde, cela est sûr !

Elle avait reconnu la voix de Didier sans bien comprendre ses paroles ; mais la réponse de la belle fille blonde la fit sursauter :

– Et moi donc ! disait-elle... tu parles si je suis contente de te voir : je vais me tailler un succès après-demain à Paname ! Je serai « celle qui a retrouvé Valencourt, le fugitif » !... Valencourt éclipsé depuis... des mois...

– Hum ! des mois... tu exagères... mettons quatre semaines...

– Enfin, qu'est-ce qui t'est arrivé ?... Une tuile ? Une femme ? Un héritage ?... On est anxieux là-bas sur ton sort...

– Rien de tout cela, mon petit... je voyage... je lézarde au soleil...

– Oh ! fit-elle, incrédule.

– Quoi ! je ne suis pas libre de voyager et de ne rien faire ?...

Claude perdit le reste du dialogue. Didier avait dû s'éloigner et la fille blonde le suivait.

La jeune femme restait médusée, abasourdie. Un instant, elle sentit ses jambes trembler et presque fléchir sous elle.

Puis, un bref mouvement de colère la souleva :

– Qu'est-ce qu'il fait, Didier, avec cette femme-là ?

Elle se répétait les quelques mots attrapés au vol et il y avait deux choses qui la hérissaient : d'abord, ce tutoiement... et puis, et surtout, cette sorte de reniement de Didier n'avouant pas son mariage.

– Il voyage ! il lézarde au soleil ! Qu'est-ce que ça signifie, cette blague-là ?

Et elle, la fille blonde, comme elle le regardait ! comme ses yeux brillaient ! Et comme toute sa figure s'était éclairée lorsqu'elle s'était éloignée avec lui !

Claude pensa qu'elle devait rejoindre le

couple et contraindre son mari, en intervenant brusquement dans leur « tête-à-tête » à lui présenter l'inconnue.

Ce serait amusant, vraiment, de voir la tête que ferait l'avocat, surpris par sa femme en conversation avec une demoiselle... douteuse !

Elle cherchait à aller de l'avant, mais voilà qu'elle ne pouvait se dégager de tout ce monde qui l'entourait. Elle était prisonnière de cette élégante cohue.

Allez donc faire comprendre à des joueurs passionnés par une belle partie, à des joueurs haletants, dont toute la vie est condensée dans un regard anxieux rivé sur des chiffres, qu'il faut se déranger pour laisser passer une petite femme mécontente !

Patiemment, ou plutôt impatiemment, mais avec persévérance, écartant chacun, coude après coude, Claude réussit à franchir la barrière vivante qui l'emprisonnait.

Lorsqu'elle se trouva enfin dans un espace libre d'où elle pouvait apercevoir presque toute

l'étendue des salons, elle constata avec déception que le couple avait disparu.

Elle restait là, immobile, subitement énervée de cette disparition.

Elle se demandait déjà, un peu rageuse, ou son mari pouvait bien avoir conduit la belle blonde... quand elle eut un sursaut en l'entendant derrière elle lui dire de sa voix la plus franche :

– Je pense que vous désirez rentrer, maintenant, Claude ? Voulez-vous que je fasse demander la voiture ?

La jeune femme le regarda, incapable d'exprimer un mot. Il avait l'air si naturel, si semblable à ce qu'il était toujours, qu'elle se demanda si elle n'avait pas eu la berlue tout à l'heure.

– Oui, rentrons, articula-t-elle péniblement.

Elle n'en revenait pas de le voir si calme... Et il était seul ! Il n'avait pas parlé longtemps à la femme blonde !...

Prudence ? à cause d'elle ?... Ou vraiment parce que l'autre lui était indifférente ?...

– Ouf ! fit le jeune homme avec satisfaction lorsqu’il fut installé à côté de Claude dans l’auto confortable et ultramoderne qui les ramenait à Nice. Ouf ! j’ai toujours hâte de sortir de ces grandes boîtes-là...

– Vraiment ? murmura Claude, songeuse.

– Oh ! oui, vraiment ! surtout ce soir !

Rien ne lui répondit.

Le fameux esprit d’observation de Didier était-il donc en défaut ce jour-là ?

On l’aurait dit !

C’est avec innocence et simplicité qu’il ajouta :

– Ça vous amuse réellement, vous, Claude, ces petites cérémonies-là ?

– Est-ce que vous vous moquez de moi ? fit-elle, soudain agressive. C’est à vous, il me semble, que l’on doit demander cela !...

– Oh ! moi, ça me rase ! dit-il simplement. Le temps pourrait être tellement mieux employé... plus intelligemment... ou même plus

agréablement !

Alors, Claude éclata de rire... un rire forcé qui fit dresser l'oreille au mari.

– Vous n'aviez cependant pas l'air de vous ennuyer ce soir... loin de moi !... Vous me direz sous quel qualificatif il faut étiqueter votre attitude... je veux dire votre conduite parfaitement inconvenante.

– Inconvenante ?

– Incorrecte, si vous préférez.

– Je préférerais tout autre mot plus juste. Il ne me paraît pas que j'aie été ce soir autrement que d'habitude.

– Ça prouve que vous n'agissiez pas avec plus de franchise les autres jours !

– Par exemple !

Valencourt se tourna vers sa femme avec surprise, cherchant à voir l'expression de ses traits ; mais, sur cette partie de la route mal éclairée, l'obscurité était presque complète. Cependant, il lui répondit avec le plus grand calme.

– Voulez-vous vous expliquer, Claude ?... J'avoue ne pas vous comprendre : si c'est une plaisanterie, je n'en perçois pas le sel... si c'est sérieux, il doit y avoir malentendu... Veuillez parler clairement.

Il ne reçut aucune réponse.

À cet instant, dans un virage de la corniche, un fort lampadaire projeta sa lueur étincelante dans l'intérieur de la voiture et Didier aperçut un visage si fermé qu'il comprit que c'était sérieux.

Voulant malgré tout être conciliant, il chercha la main de la jeune femme en murmurant :

– Voyons, mon petit, qu'y a-t-il, je vous en prie, expliquez-vous ?

Mais ce contact et ce ton familial eurent pour effet de déclencher chez Claude une réaction encore plus violente.

– Ah ! par exemple ! C'est du persiflage ! Faites tout ce que vous voudrez, monsieur Valencourt ! Parlez à vos maîtresses à mon nez et sous mes yeux ; mais, de grâce, ne faites pas l'innocent... j'ai horreur du mensonge...

– Moi aussi, répliqua Didier d’un ton ferme et sans s’emporter, bien qu’il ne comprît rien encore à ses reproches. Je hais le mensonge et je vois avec peine que nous y pataugeons en plein. Tâchons de retrouver la vérité, voulez-vous ? Je suis sûr qu’il y a malentendu. Dites-moi nettement qui ou quoi vous a choquée ?

– Didier, ne m’exaspérez pas avec ce ton de sainte Nitouche. Ça ne vous va pas ! Tenez, j’ai envie de faire arrêter l’auto et de vous renvoyer... oui, de vous planter là sur la route... pour que vous alliez retrouver cette fille !

– Quelle fille ?

– Oh !

Ce « oh ! » contenait le maximum de nerveuse indignation.

– Comment, quelle fille ?... Mais ce grand cheval, avec des cheveux jaunes...

– Ah ! bon ! s’exclama Didier. J’y suis ! Vous voulez parler de Gaby Florise !... Oh ! là, là !...

– Riez... c’est ça ! soyez cynique ! Après tout, je préfère !

– Mais, Claude, je ris parce que c’est fou. Gaby Florise n’est pas ma maîtresse et ne l’a jamais été.

– Enfin, vous vous connaissez ?

– Certes ! Tout le monde connaît Gaby Florise.

– Mais tout le monde n’éprouve pas le besoin de lui cacher qu’il est marié.

– Ah bon ! Vous nous avez entendus... J’estime que ma vie intime ne regarde ni cette fille, ni ses amis de boîtes de nuit !

– Ce qui ne vous empêche pas, elle et vous, de vous tutoyer comme de vrais amis.

– Naturellement ! Gaby tutoie tous les hommes ! Je vous dis qu’elle aurait pu nous connaître tous au berceau...

– Vous ne me ferez pas croire...

– Que Gaby Florise n’est rien pour moi ? Mon Dieu, en effet ! Comment vous le faire croire, autrement qu’en vous prouvant mon goût *exclusif* pour les femmes vraiment jeunes ?... Et cela, hélas ! n’est pas en mon pouvoir...

Toute la colère de Claude tomba soudain : jamais Didier n'avait fait une allusion aussi directe à leur situation anormale... Jamais, surtout, il n'avait prononcé un hélas ! avec tant de conviction...

Hélas !

Comme ce petit mot résonna singulièrement dans l'oreille de la jeune femme !... Elle en fut désarmée du coup, d'autant plus qu'elle ne voulait pas, avec son mari, aiguiller la conversation sur ce point scabreux de leur vie conjugale.

– Enfin, dit-elle, d'un ton plus calme, tout en s'efforçant de conserver le beau rôle, je veux bien vous croire, mais cela me serait plus facile si vous choisissiez vos... relations mondaines un peu moins voyantes... et moins insolemment belles. Ce grand cheval a beaucoup de chic, je dois l'avouer...

– Comme cette brave Gaby serait heureuse de vous entendre ! fit Didier en riant franchement cette fois. Un compliment venant d'une femme jolie, élégante comme vous... et jeune ! vraiment

jeune ! La pauvre Gaby ne doit pas avoir pareil succès tous les jours. Il est bien vrai qu'elle a été très belle, mais je l'ai déjà entendu dire à mon père... Et vraiment, chère amie, il a fallu que ce soir l'éclairage de la salle de jeu fût bien mauvais pour que vous ayez pu prendre le très savant maquillage de Florise pour de la jeunesse et de la fraîcheur...

Claude ne répondit pas, mais intuitivement son mari sentit qu'elle avait désarmé. Il ne résista pas au plaisir de poursuivre son avantage.

– Ou peut-être, ajouta-t-il malicieusement, avez-vous des yeux un peu prévenus... en sa faveur ?

Et il eut sur les lèvres son bizarre sourire, pendant que dans ses yeux, un non moins singulier éclair s'allumait.

Mais le tout se perdit dans l'ombre de la voiture, et Claude ne fut pas atteinte par cet air railleur qui soulignait inlassablement tout ce qu'elle faisait ou disait.

XX

Claude et Didier soupaient, ce soir-là, à Juanles-Pins dans un restaurant à la mode.

Les lampes électriques multicolores cachées au milieu des corbeilles de fleurs, jetaient sur les toilettes claires des femmes une amusante fantasmagorie de teintes mouvantes, indulgentes aux poupées folles qu'elles éclairaient avantageusement.

Autour des tables, toutes les places étaient occupées ; artistes connus, reines de beauté, demi-mondaines notoires, grandes dames véritables, étrangers bronzés comme des Turcs, tout un monde varié que la jeune millionnaire aimait à côtoyer et dont elle s'amusait à citer les noms comme si ces gens eussent été pour elle de véritables connaissances.

Il est ainsi bien des personnes qui s'estiment être de la haute société parce qu'elles peuvent

simplement mettre des noms sur les visages qui les entourent.

Claude, depuis son mariage, prenait un certain plaisir à cette énumération ; d'abord, parce qu'il lui semblait qu'elle devait éduquer Didier ; ensuite, parce qu'elle croyait l'éblouir par sa connaissance de tant de gens notoires.

À une table voisine de celle où le jeune couple avait pris place, une femme trônait, entourée de cinq ou six messieurs qui s'empressaient à l'envi.

Elle était grande et mince, très maquillée, et habillée avec un chic hardi qui faisait converger vers elle bien des regards féminins. Sa tête assez jolie, sinon fine, s'auréolait d'une chevelure décolorée jusqu'à la blondeur fade de l'ivoire. Pas timide, son rire étincelant faisait tourner les têtes vers elle sans qu'elle en éprouvât le plus léger embarras.

Tout de suite, Claude la remarqua et mit un nom sur son visage.

Une lueur curieuse anima les prunelles dorées de la jeune femme, qui regarda son compagnon.

Celui-ci n'avait pas, jusqu'ici, paru attacher de l'importance à sa bruyante voisine.

Cependant, comme le rire de celle-ci s'égrenait un peu trop longuement, Valencourt leva les yeux et regarda celle qui ne craignait pas de se donner si ouvertement en spectacle.

Un instant, il l'observa, et cette minute d'attention donnée à quelqu'un qui ne lui parut pas en valoir davantage, il se remit à manger avec indifférence.

Claude observait son mari en silence et Didier surprit son regard attentif fixé sur lui.

– À quoi pensez-vous ? demanda-t-il.

– J'admire... est-ce le mot j'admire qu'il faut dire ? mettons je constate la sérénité de certains fronts masculins.

– La sérénité de... ? Et vous me regardez ! Serait-ce pour moi que vous parlez ainsi ?

– Oui, fit-elle. Avec quel calme avez-vous pu reconnaître cette femme ! Les hommes ont beaucoup de sang-froid, vraiment !... ou peut-être que leur instinct exige le mensonge.

– Grand merci de l’observation ! Mais de quelle femme parlez-vous ?

– De celle que, si longtemps, vous venez d’observer.

– Moi, je... Ah ! la dame bruyante d’à côté ?...

– Oui.

– Mon Dieu, je la trouve insignifiante. Elle fait beaucoup de bruit : son rire est joli, mais elle en abuse.

– Vous n’avez pas toujours pensé cela...

– Hein !

De nouveau, Didier se retourna vers leur voisine.

– Oh ! je vous en prie, intervint Claude. Il est inutile qu’elle s’aperçoive que nous parlons d’elle.

– D’autant plus que je ne connais pas cette femme, affirma Valencourt en cessant son intempestif examen.

Claude eut un sourire forcé.

– Ne vous croyez pas obligé de mentir, mon

ami...

Un peu de mépris glissait sur les lèvres de la jeune millionnaire.

– Puisque je suis au courant, continua-t-elle. Il est inutile de jouer cette petite comédie.

Cette fois, Didier regarda sa femme en face.

– Je vous assure que je ne connais pas cette dame. Vous affirmez le contraire... c'est possible, mais rappelez-moi son nom ou les circonstances dans lesquelles je l'ai rencontrée.

La jeune femme, estomaquée, contempla son mari comme si elle découvrait subitement en lui un être fourbe, ignoré jusque-là.

– Qui pourrait mieux que vous connaître cette personne ? répondit-elle un peu durement.

– Mais qui est-ce, enfin ?

– Votre ancienne amie.

– Mon ancienne ?

– Oui, M^{lle} Jojo, des Fantaisies-Italiennes.

Il la regarda sans comprendre. Puis, tout à coup :

– Ah ! fit-il. Jojo qui me délivra un si piteux brevet de tempérance ?

Ses yeux aigus se rivèrent à nouveau sur la dame en question comme s'ils voulaient la photographier.

– Eh bien, oui ! c'est probablement Jojo, convint-il avec ébahissement. Je ne l'avais pas reconnue. Ses cheveux jaunes et sa face restaurée à neuf l'ont complètement transformée. C'est extraordinaire, un pareil changement.

– Très curieux, dit Claude. Elle ne me paraît pas changée, à moi. Dans tous les cas, elle vous a reconnu tout de suite, elle ! Je l'ai vue parler de vous avec ses convives.

Une lueur agacée passa sur le visage de l'homme.

Et ce fut comme si sa mauvaise humeur s'était déclenchée d'un seul coup.

– Est-ce que durant tout le repas vous allez vous occuper de cette femme ? demanda-t-il avec vivacité.

– Pourquoi pas ! Ça vous gêne ?

– Ce qui me gêne, fit-il sèchement, c’est le plaisir que vous éprouvez à me mettre dans des situations équivoques. Puisque vous aviez reconnu Jojo, vous auriez pu choisir une autre table au lieu de venir vous asseoir à celle-ci.

– Bah ! Je ne redoutais pas une comparaison très rapprochée.

– Comment pouvez-vous admettre un pareil parallèle ! protesta-t-il, agacé. Je ne comprends pas la rage qu’ont les honnêtes femmes de vouloir s’assimiler aux filles de joie !

– Peut-être parce que vous ne faites pas vous-même grande différence, messieurs, quand votre bon plaisir est en jeu. Ainsi, je suis la femme que vous avez épousée... pour de l’argent ! et elle est celle pour qui vous en avez dépensé... Convenez que c’est très amusant de ressusciter votre double aventure, ce soir, dans l’espace de quelques mètres ?

– Continuez, puisque ça vous chante ! Je ne vous réponds plus.

Il était véritablement énervé ; mais la jeune

femme, sans se rendre compte du plaisir qu'elle éprouvait à le braver sur un tel sujet, se mit à rire, follement amusée de son mécontentement.

– Vous vous fâchez très vite, il me semble, Didier ! Serait-ce le regret de ne plus posséder cette belle fille qui vous hante ? L'émoi de la retrouver en si galante compagnie ou, plus simplement, l'ennui de me sentir à vos côtés... le fil à la patte doré qui vous lie, devant elle, et vous empêche de la rejoindre ?

Un effarement crispa Valencourt, qui regarda sa femme en silence.

Cette petite Claude, avec sa façon de provoquer les gens, l'avait exaspéré. Elle méritait une leçon et il allait la lui donner, tout de suite, afin qu'une autre fois, elle mît plus de discrétion dans ses paroles.

– Je vais répondre d'un coup à toutes vos questions, siffla-t-il entre ses dents. Ne vous en prenez qu'à vous si je vous sacrifie un peu en cette affaire.

Il se levait.

Claude s'affola.

Elle comprenait qu'elle avait été trop loin dans ses railleries et que son mari allait faire quelque regrettable éclat... peut-être rejoindre l'autre en délaissant sa femme... ou les présenter l'une à l'autre... ou encore enlever cette fille à la barbe de ses compagnons. Quoi qu'il fût, quel que fût son geste, l'épouse se sentait responsable de la folie que le mari pouvait commettre.

Brusquement, elle avait saisi celui-ci par le bras :

– Didier, je vous en prie, demeurez auprès de moi. Le repas est fini, nous irons boire le café autre part.

Il darda sur elle la lueur aiguë de ses yeux d'acier qui ne désarmaient pas. Il pensait encore :

– « Je vais lui donner une leçon. »

Mais, sur le bras qu'elle maintenait toujours, l'avocat perçut le tremblement de la main féminine. En même temps, il voyait le pâle visage tout chaviré d'angoisse. L'émotion qu'elle montrait fit plus pour calmer sa colère que toutes

les choses qu'elle aurait pu lui dire.

Elle n'était au fond qu'une gamine mal élevée. La crainte qu'elle venait de ressentir suffirait peut-être à la rendre plus réservée en une autre occasion.

Il reprit, en silence, sa place en face d'elle. Claude le remercia d'un sourire, mais elle observait qu'il se mordait nerveusement les lèvres et que son regard altier continuait de peser impitoyablement sur le sien.

Avec gaucherie, la jeune femme essaya de terminer son dessert.

Encore toute rouge d'émotion, le cœur battant, elle avait l'impression d'avoir couru un grand danger.

« Quel salpêtre, ces hommes ! » pensa-t-elle.

Elle ne s'expliquait pas pourquoi Didier s'était si vite fâché... à moins que ce ne fût son adjectif « doré » qui eût mis le feu aux poudres ? Elle savait que son mari n'aimait pas qu'elle fît allusion aux conditions financières de leur mariage... Lui, si calme et si correct en général,

avait la riposte facile sur cette question.

Au bout d'un moment, Claude jeta un regard timide autour d'elle : personne n'avait remarqué l'incident, heureusement.

C'était seulement maintenant qu'elle s'affolait à l'idée d'un scandale déchaîné devant tout ce monde. Et ses yeux inquiets revinrent se poser sur Valencourt, qui achevait de manger une grappe de raisin.

De quoi était-il capable, ce mari dont elle ne connaissait pas encore les colères ? Toute cette correction dans laquelle il se drapait n'était peut-être qu'une armure dissimulant un caractère violent et des passions ne demandant qu'à sourdre.

– Vous avez terminé, Claude ?

Ces mots prononcés avec cordialité tirèrent la jeune femme du gouffre où ses pensées s'enlisaient.

Elle leva à nouveau ses prunelles dorées et rencontra celles, apaisées, de son compagnon. Il l'examinait de son regard mi-railleur, mi-

indulgent auquel elle était habituée.

Elle sourit, pleine de conciliation.

– Oui, nous pouvons partir.

Il l’aida à passer son manteau et la guida vers la sortie.

Dehors, il mit familièrement sa main sous son bras pour la maintenir contre lui.

Ils marchèrent ainsi quelque temps en silence.

– Les hommes sont parfois des êtres bouillants dont il ne faut pas stimuler l’ardeur, observa-t-il un peu plus tard.

– Du salpêtre ! balbutia-t-elle, frissonnante, en répétant le mot qu’elle s’était dit tout à l’heure.

– Oui, du salpêtre dont il vaut mieux ne pas provoquer l’explosion.

– Je ne le ferai plus, promit-elle en se serrant contre lui.

Toute sa confiance en Didier revenait comme une bouffée d’air pur qui aurait dilaté ses poumons.

Avec quelle douceur son mari ne venait-il pas

de s'excuser sans l'accuser ! Au fond, il n'était pas méchant, son compagnon ! Pourquoi donc éprouvait-elle, par moments, le besoin de l'exaspérer ? Comme si ça l'amusait de voir combien de temps il pouvait supporter ses sarcasmes sans se fâcher !

C'était ridicule... et dangereux ! L'homme – elle ne pensait pas « et la femme » – n'est-il pas, en réalité, la plus redoutable des bêtes féroces ? À quoi rime de l'exciter ?

Instinctivement, elle prit des résolutions de douceur et de discrétion. Elle, qui n'avait jamais admis qu'elle pût se gêner pour quelqu'un, envisageait de le faire pour Didier. Petit à petit, elle cédait de ses prérogatives et devenait conciliante...

On l'aurait bien étonnée si on le lui avait fait remarquer !

XXI

Claude avait, en vain, frappé à la porte de la chambre de son mari.

– Où est monsieur ? demanda-t-elle à sa femme de chambre.

– Je ne sais pas, madame.

– Enfin ! il doit être à l'hôtel ! Priez-le de venir me parler.

– Bien, madame.

Céline s'éloigna sans conviction et alla heurter à la porte de la salle de bains de son maître. Puis, n'obtenant pas de réponse, elle gagna le rez-de-chaussée.

Elle avait aperçu Valencourt, peu d'instants auparavant, descendant dans l'ascenseur, et elle supposait qu'il avait dû sortir. Mais allez donc raconter ces choses à une jeune mariée, ou même simplement à une maîtresse comme Claude

Frémonde, qui n'admet pas la moindre contradiction !

Sans compter qu'il était une heure du matin, que Monsieur et Madame étaient rentrés du théâtre depuis un quart d'heure et que, sûrement, la petite épouse ne comprendrait pas le besoin de sortir à nouveau et à une telle heure que son mari pouvait avoir éprouvé.

Au bout d'une dizaine de minutes, Céline réapparut devant sa patronne.

– Le portier dit qu'il a vu Monsieur sortir de l'hôtel tout à l'heure.

Sortir ! protesta Claude, dont les yeux, malgré elle, se durcirent de saisissement.

Puis, s'apercevant que Céline l'observait :

– C'est juste, reprit-elle. Monsieur m'avait prévenue qu'il devait rejoindre un ami.

Mais, quand elle fut seule, Claude laissa percer son étonnement.

Son mari sortait la nuit ! Qu'est-ce que cela voulait dire ? Elle avait été ridicule devant sa femme de chambre, en réclamant si

impérativement le jeune maître. Céline allait sûrement rire d'elle, à l'office, avec les autres domestiques : « Après trois semaines de mariage, Monsieur sortait seul, la nuit, et Madame le faisait rechercher partout ! »

Mais pouvait-elle supposer pareil événement ? Didier s'absentait la nuit !

La jeune femme passa la main sur son front brûlant où un point de migraine menaçait.

– Didier est impardonnable de m'exposer à une si fâcheuse situation ! Il aurait dû me prévenir.

Un instant, elle s'imagina le jeune homme venant lui dire, après l'avoir reconduite à l'hôtel : « Bonsoir, Claude, dormez bien, je sors maintenant... seul et libre ! »

La supposition lui fut pénible.

Elle se rendit compte qu'elle n'aurait pas accepté une telle déclaration de son mari sans faire obstacle à ses projets.

En effet, qu'est-ce que le jeune homme avait besoin de sortir à une heure du matin ? Pour aller

jouer, peut-être ?... Au casino ou dans l'un de ces palaces où les hommes vont perdre leur argent ?... L'argent de leurs femmes bien souvent...

Eh bien, ce n'était pas propre, cette histoire-là !

Claude savait que bien des hommes, aux apparences correctes, ont cette manie d'aller jouer des nuits entières, jusqu'à l'aube, sans que leurs femmes en sachent rien. Mais elle n'avait pas choisi Didier pour qu'il contractât de pareilles habitudes.

C'était bon pour certains hommes de son milieu trop select, qui se dédommagent la nuit d'être trop guindés durant le jour... pour tous ces mondains saturés de bien-être, de bonnes choses et de plaisirs, et qui cherchent dans le jeu des émotions violentes... Didier n'était ni un blasé, ni un vrai snob ; il n'allait pas se mettre à jouer des nuits entières, comme ces vilains bonshommes auxquels elle pensait ! Elle frissonna tout à coup.

Son mari était peut-être un joueur incorrigible dont elle avait ignoré la vie jusqu'ici ? Ne lui

avait-on pas dit qu'il avait mangé déjà, étourdimement, tout ce que lui avaient laissé ses parents ?

Brrr ! l'idée d'avoir épousé un joueur impénitent n'est guère réjouissante !

Claude ferma les yeux sous une vision pénible : l'argent qui file, qui s'en va sans qu'on puisse limiter sa course...

Évidemment, la fortune de la jeune femme était assez grosse pour lui permettre de payer quelques dettes de jeu ; mais jusqu'à quel point convient-il de payer ? Et une femme peut-elle le faire pour un mari épousé aussi singulièrement qu'elle l'avait fait ?

Heureusement, M^e Floch lui avait établi un contrat de mariage bien soigné et qui prévoyait tout. Claude pourrait toujours avoir recours au divorce souverain qui la libérerait de toutes les folies de Didier...

Évidemment, ce serait dommage d'en arriver là...

En réalité, son compagnon était charmant,

correct, empressé, toujours de bonne humeur... L'orpheline avait fini par l'admirer dans bien des cas. Il était spirituel, fin causeur, et elle éprouvait tout particulièrement du plaisir à entendre ses réparties adroites ou ses observations saupoudrées d'ironie.

Enfin, physiquement, c'était un cavalier servant de belle allure, présentant bien et distingué, avec lequel elle aimait se montrer en public.

Elle dut s'avouer qu'il ne lui était pas désagréable de voir les regards des autres femmes examiner avec envie son compagnon.

Elle savait celui-ci d'allure irréprochable et assez joli garçon pour flatter son amour-propre... En outre, Didier possédait des yeux gris pleins de rêve ou d'audace dont Claude aimait rencontrer la caresse ou l'aiguillon, car leurs lueurs d'acier mettaient en elle des frissons singuliers qui n'étaient pas sans charme.

Didier était vraiment un camarade de choix dont elle était incontestablement fière. Jamais un mari, accepté normalement, n'eût réuni autant de

qualités que celui-ci, déniché par une agence matrimoniale.

Naturellement, le divorce, en cas de danger, était une sauvegarde merveilleuse, mais il eût été désagréable à Claude, à présent, d'y avoir recours, même pour se mettre à l'abri des inconséquences d'un mari joueur.

Mais qu'est-ce qu'elle allait supposer là ? Et pourquoi envisager tout de suite le pire !

Parce que son mari était sorti cette nuit, elle le transformait incontinent en noctambule incorrigible.

C'est curieux comme les imaginations de vingt ans s'échauffent vite !

Dès demain, elle parlerait à son compagnon de ce qui l'avait inquiétée et elle était bien sûre qu'il lui donnerait une explication satisfaisante, très loin de ce qu'elle avait imaginé de premier abord.

Et c'est, en effet, ce qui arriva.

Dès qu'elle fit connaître à Didier qu'elle l'avait fait chercher en vain, il convint sans hésiter qu'il était ressorti presque aussitôt après

l'avoir quittée.

– Je n'avais pas sommeil, je suis allé fumer une cigarette en plein air.

– Une cigarette ? Mais vous êtes rentré ce matin à l'aube !

Il eut vers sa compagne un coup d'œil aigu : elle avait guetté son retour !

– En effet, approuva-t-il, sans se démonter. Je suis rentré assez tard... ou assez tôt, comme vous voudrez !

– Après la fermeture des jeux ?... Vous êtes allé jouer ?

De nouveau, il regarda sa femme, mais il ne dit mot et c'est à peine si un sourire passa sur ses lèvres un peu minces.

Sans affectation, il alluma une cigarette dont il tira quelques bouffées ; puis, simplement, comme une chose qu'il tenait à mettre au point, il observa :

– Je n'ai pas joué. Je ne suis d'ailleurs pas joueur et je ne comprends pas l'attrait irrésistible que le jeu exerce sur certains hommes. Si c'est ce

que vous craignez, vous auriez tort, ma chère amie, de vous tracasser à mon sujet ; je ne crois pas que vous ayez jamais l'occasion de me rencontrer dans une salle de jeu... pas plus qu'au comptoir d'un bar. Je ne joue ni ne bois.

– Mais alors, qu'est-ce que vous avez fait jusqu'à sept heures du matin ?

Cette fois, la question le fit sourire. Et, très conciliant :

– Voyons, Claude, n'insistez pas. Je suis sorti... c'est tout ! Du moment que vous n'avez pas à craindre le tapis vert ou le comptoir d'un grand bar, qu'importe le reste ?

Mais Claude était soudain devenue toute rouge.

– Une femme ! balbutia-t-elle, comme si la supposition lui coupait bras et jambes. Vous avez passé votre nuit avec... Oh ! Didier ! Comment avez-vous pu agir ainsi ?

Il évita de la regarder. L'air tragique, un peu agaçant, de la jeune femme eût pu impressionner la bienveillance de sa réponse et il tenait à

demeurer impeccable.

– Allons, allons, fit-il en allant soulever le rideau de la fenêtre pour regarder au dehors. Laissez cela, Claude, je vous en prie ! Il me semble que mon assiduité à vos côtés ne vous a jamais fait défaut. Ma correction est indiscutable et l'heure que j'ai choisie pour sortir doit vous rassurer sur mon impeccabilité.

– Une femme ! répéta-t-elle, égarée. Mais je n'ai pas pris un mari pour qu'il aille rejoindre une femme !

– Vous ne l'avez pas pris non plus pour qu'il meure de faim ! Or, supposez que cette nuit... j'aie eu faim ! C'est un besoin naturel, n'est-ce pas ?... Voilà, j'ai eu faim... vous comprenez ?

Il s'était retourné vers elle et lui souriait avec un sincère désir de conciliation.

– Je suis navré, ma chère enfant, que vous vous soyez aperçue de mon absence. Quel besoin aviez-vous, à une heure du matin, de me faire chercher ? Les nuits ne sont-elles pas faites pour dormir ?

– Oui, mais, justement, vous ne dormiez pas ! Je n’admets pas, d’ailleurs, que je le sache ou non, que vous alliez la nuit... rejoindre... oh ! non, pas ça... Et cette femme ? C’est sans doute celle de Monte-Carlo, cette grande blonde que vous disiez tant dédaigner ?

– Claude, ne faites pas de suppositions désobligeantes pour autrui.

– Est-ce que je sais, moi ! Un mensonge de plus ou de moins ne doit pas vous coûter !

– Il ne me semble pas que je vous aie menti, cependant !

– Ah ! Le sais-je ! Cette histoire est tellement malpropre ! Mon mari est allé, cette nuit, rejoindre une femme ! Je ne veux pas accepter cette idée !

Il sourit avec indulgence.

– Les femmes très jeunes exagèrent beaucoup la portée de certains actes masculins. Je vous assure, ma petite Claude, que vous n’avez pas à remarquer mes absences... Je suis très discret et n’en abuse pas.

– Mais je ne les admet pas. Elles sont inadmissibles ! M. Michot...

– Ah ! je vous en prie, laissons M. Michot de côté, protesta-t-il en élevant le ton. Il n'a jamais dit que je devais renoncer à tous mes privilèges !... Vous respecter ? C'était très bien, mais la nature a ses exigences et cette petite scène est tout à fait anormale !

– Alors, fit-elle en se redressant, vous accepteriez que, moi aussi, je sorte la nuit pour aller rejoindre quelque cavalier servant ?

Il partit d'un éclat de rire.

– Vous déraisonnez, Claude !

– Et cependant, si, demain, il me plaît d'agir pareillement à vous ?

– Mais non, voyons, vous êtes une honnête femme !

– Ah ! permettez ! Dans le mariage, les droits sont égaux et la fidélité est réciproque.

– Dans un mariage normal, évidemment, vous seriez peut-être en droit de me reprocher ce qui serait une infidélité. Pour des époux

conventionnels comme nous, la chose ne se discute pas.

– Donc, vous concéderiez que je puisse agir comme vous et me livrer la nuit à des escapades extravagantes ?

– Pourquoi le feriez-vous ? Vous êtes une femme sérieuse et bien équilibrée. J’ai absolument confiance en vous.

– Mais si je ne l’étais pas ? Si, moi aussi, la nuit, j’avais besoin de... de manger, comme vous dites si élégamment ?

La supposition paraissait amuser prodigieusement Didier.

– Si, si... ? répéta-t-il en riant. Eh bien, je ne vous aurais pas épousée, probablement !

– J’aurais pu ne vous révéler mes appétits nocturnes que, comme vous, après un mois de mariage.

– C’était impossible !... Ou, alors, notre ménage eût été différent de ce qu’il est.

Cette fois, il riait franchement.

– Enfin, vous ne paraissez pas concevoir la possibilité que je vous rende la pareille ?

– En effet, je ne l’imagine même pas.

– Et cependant, je vous affirme bien que si vous vous permettez de recommencer cette chose inconvenante et qui révolte mon besoin de propreté, j’agirai immédiatement comme vous le faites.

De nouveau, il sourit, amusé.

– Je vous en défie bien, ce n’est pas votre genre !

Il continuait de demeurer enjoué, comme si tout ce qu’ils disaient était plaisant et sans grande importance.

Claude, au contraire, apportait au débat plus de véhémence, bien que le ton badin, mais correct, de son mari, la contraignît à la modération.

– Alors, continuait-elle, parce que vous êtes sûr de moi et de ce que je suis une femme honnête, il résulte que vous pouvez vous livrer, la nuit, impunément, à toutes les licences ?...

– Encore une fois, chère amie, vous exagérez. Mon attitude a été parfaitement convenable et, en égard au respect attentionné dont je vous ai entourée jusqu’ici, vous auriez dû ne pas même avoir remarqué mon absence de cette nuit.

Et, la menaçant gaminement du doigt, il précisa en scandant bien ses mots :

– Voici, petite madame, qui, depuis un quart d’heure, soulevez une si grosse querelle, ce que je serais en droit de vous reprocher au lieu d’entendre vos récriminations d’enfant naïve.

Cette façon de retourner la question mit Claude hors d’elle.

– Ah ! par exemple ! C’est moi qui vais avoir tort, à présent ! Monsieur passe la nuit hors de son domicile et il s’en va avec une femme faire la noce et dépenser l’argent que lui donne sa légitime. Il paraît que je dois trouver ça très bien et dire merci.

– Chut ! chut ! intervint Didier, abasourdi des proportions que prenait l’incident. D’abord, fit-il en devenant subitement froid, faites-moi le plaisir

de ne pas parler de votre argent... Cela ferait désagréablement dévier le débat et j'y apporterais peut-être une note moins conciliante. Votre fortune, mon nom, notre mariage, n'ont rien à voir là-dedans... Je suis sorti cette nuit et j'ai eu le malheur de vous déplaire, toute la question est là ! Je tâcherai, une autre fois, d'attendre que vous soyez endormie ; c'est, je crois, ce que j'ai de mieux à vous promettre !

– Alors, vous recommencerez ?

– Je n'ose vous donner l'assurance d'agir différemment, affirma-t-il avec une certaine arrogance.

– Eh bien ! s'il en est ainsi, soyez persuadé que j'en userai de même... et pas plus tard que ces jours-ci...

Il regarda sa femme et, au bout d'un moment :

– Ce serait dommage, Claude, observa-t-il plus doucement, mais avec gravité.

– Parce que ?

– Parce que nous nous entendons bien, tous les deux... Nos caractères et nos idées s'accordent

assez gentiment et notre union vaut mieux que bien des mariages d'amour.

– Et alors ?

– Alors, si vraiment, par mesure de représailles... j'insiste sur ce point, car ce ne serait pas, chez vous, par besoin d'aventures scabreuses...

– Si je vous rends la pareille, mon beau monsieur, vous direz Amen ! bien certainement !

– Peut-être pas !... Sait-on jamais quelle réaction un tel acte amène chez un homme ?

– Vous regretterez de m'avoir poussée à bout, c'est ce qu'il y a de plus sûr !

– Ou je partirai, tout simplement.

Depuis un moment, elle tournait dans la chambre comme une bête énervée. La phrase de son mari la cloua sur place.

– Partir... pour aller où ?

– Je ne sais ! Une fois, il y a quelques années, une femme que j'aimais a voulu essayer ce jeu avec moi...

- Alors ?
- Je suis parti tout simplement !
- Jusqu’à Asnières ?
- Je me suis réveillé à Alexandrie.
- C’était loin pour revenir, gouailla-t-elle.
- Aussi ne suis-je jamais revenu... et je n’ai pas revu cette femme !
- Jamais ?
- Non.
- C’était radical !
- Voilà.

Elle réfléchit une seconde, puis se mit à rire, et un peu ironique :

- Avec moi, vous n’iriez peut-être pas à Alexandrie.
- C’est probable : je suis moins épris.

La riposte mit une flamme de colère dans les yeux sombres de la jeune femme.

- Et puis, vous êtes marié... Je représente pour vous certaines obligations et certains avantages.

– J’irais donc certainement moins loin.

– De toute évidence !

– Mais ce serait tout aussi radical.

– Votre retour ?

– Mon adieu.

Elle haussa les épaules, comme si elle n’attachait aucune importance à sa menace, qui n’était que fanfaronnade.

Alors, il vint doucement à elle et mit sa main sur son épaule.

– Voyez-vous, mademoiselle ma femme, il est des petits jeux auxquels il ne me convient pas de jouer... même avec vous !... surtout avec vous ! J’ai parfois mauvais caractère et, si vous vous amusiez à faire certaines choses qui ne me plairaient pas, je crois qu’aucune considération... oui, aucune considération ne me les ferait accepter.

– On dit ça !

– Il vaut mieux, peut-être, que vous n’essayiez pas de vous en assurer.

Ses deux mains saisirent la tête de la jeune révoltée, qu'il maintint devant lui, ses yeux bleus plongeant dans les grands yeux courroucés qui se troublaient sous son regard.

– Grande enfant très franche, très droite, mais très ignorante de la vie, ne cassez pas votre joujou : il y aurait des larmes dans vos beaux yeux que l'orgueil fait briller... des larmes que vous ne soupçonnez pas susceptibles de couler... Je voudrais bien ne pas vous faire pleurer.

Une émotion soudaine serra la gorge de Claude. Comme elle lui paraissait tout à coup pénible, cette discussion avec Didier ! Mais elle s'arc-bouta dans le besoin de faire triompher sa volonté :

– Promettez-moi de ne pas revoir cette femme, fit-elle fermement. Je porte votre nom, vous ne devez pas m'exposer à côtoyer une rivale inconnue qui rirait de me voir tranquille à vos côtés.

– Vanité !

– Non, propreté ! J'ai souffert terriblement

cette nuit des mille suppositions que mon esprit échafaudait et, tout à l'heure, quand j'ai compris qu'il s'agissait d'une femme... il m'a semblé que tout tournait autour de moi... C'était humiliant, cette chose affreuse !

– Vanité ! répéta-t-il tristement en abandonnant la jeune tête orgueilleuse dont il aurait aimé à cette minute baiser les lèvres pourpres.

Claude secouait la tête.

– Vanité ou propreté, je ne veux pas... Promettez-moi, Didier, que vous ne recommencerez pas ?

Il eut un geste excédé.

« Singulière mentalité féminine qui a besoin qu'on lui jette un mensonge pour endormir ses craintes !... » murmura-t-il entre ses dents.

Puis, tout haut, avec résolution :

– C'est entendu, je ne sortirai plus la nuit, puisque cela vous déplaît.

– Oh ! vous êtes gentil ! s'écria-t-elle dans un élan de victoire qui la jeta une seconde contre la

poitrine de l'avocat.

Elle triomphait. Tout en elle criait son succès.

– Monsieur mon mari, continua-t-elle frémissante de joie après cette longue discussion qui se terminait à son avantage, lui semblait-il ! Je vous promets de ne plus penser à... toutes ces choses !... C'est oublié... J'ai confiance en vous, à présent.

Elle avait le triomphe magnanime et sa main se tendait franchement vers la sienne pour le remercier de sa capitulation autant qu'en gage de promesse pour l'avenir.

– Nous sommes toujours d'accord et bons camarades, n'est-ce pas ?

– Très bons amis, convint-il avec un sourire un peu triste en lui baisant le bout des doigts.

– C'est délicieux de nous entendre si bien ! proclama-t-elle, enthousiasmée. Vous aviez raison, tout à l'heure, notre union est épatante : elle fait la nique à bien des mariages d'amour de ma connaissance. C'est un succès !

– Merveilleux !

Il l'avait approuvée spontanément, mais si elle avait observé les yeux de son compagnon, elle eût vu que dans ses prunelles bleues qui évitaient de la regarder, il y avait l'arrière-pensée d'un doute que l'homme n'exprimait pas... une restriction mentale qu'il jugeait légitime et qu'instinctivement il gardait pour lui...

XXII

« Ma chère amie, je m'excuse de partir pour Paris sans avoir le temps d'attendre votre retour de promenade. Je viens de recevoir une dépêche me mandant d'urgence auprès d'une personne malade qui m'est chère. Je suis affolé d'inquiétude et prends le premier train en partance.

« Je vous baise le bout des doigts, mon amie, et me dis votre très respectueux

« DIDIER VALENCOURT. »

Claude, stupéfaite, relut deux fois cette lettre.

Allons, décidément, son mari commençait à en prendre à son aise, avec elle ! Voici qu'à présent il partait et la laissait seule à Nice avec une désinvolture sans pareille.

D'abord, qu'est-ce que c'était cette histoire ?

Une personne malade qui lui était chère ?

Il était orphelin, n'avait ni frère ni sœur. M. Michot le lui avait affirmé, car elle ne voulait pas de belle-famille encombrante.

Alors, ce malade ?...

Une femme, probablement !

Il ne se gênait pas, son mari ! Après l'amie nocturne, il y avait l'amie malade... Où s'arrêterait-il ?

Il aurait pu préciser, au moins... dire quels liens l'attachaient à cette personne ! Un ami ? un parent ? Il l'eût avoué tout de suite !

C'était fatal que ce fût une femme... une ancienne amie, probablement. Peut-être même celle pour qui il avait été à Alexandrie ? N'avait-il pas avoué à Claude qu'il avait aimé cette femme infidèle ?

Parbleu ! c'était bien d'elle qu'il s'agissait !

On a beau dire qu'on ne pardonne pas et que l'on n'aime plus, la perspective de la mort frôlant l'être cher remet tout en question.

De nouveau, l'esprit de l'orpheline se mettait en campagne, et toutes les suppositions déroulaient devant elle leurs troublants tableaux.

– Il ne me parle même pas de son retour ! observa-t-elle tout à coup avec amertume. On dirait qu'entre lui et moi, il n'y a aucun lien d'intimité : deux étrangers qui vivent ensemble sans se connaître. J'évoque mon enfance, mes parents, mes amis, les lieux où j'ai vécu, les pays que j'ai traversés... lui ne me parle jamais de rien... pas même de sa mère ! Et si j'évoque son cousin le romancier, le seul parent qui lui reste, il hausse les épaules avec déplaisir et dit : « C'est un original » du ton dont il parlerait d'un parent ayant mal tourné dans la vie. Enfin, je vais voir combien cette absence va durer. Il ne va pas me laisser sans nouvelles, je pense !

Le lendemain, en effet, une dépêche lui arriva :

« Ne pourrai rentrer avant quelques jours ; vous prie m'excuser. – VALENCOURT. »

– Voilà ! fit-elle en chiffonnant la malencontreuse dépêche. Que je le veuille ou non, il me place devant le fait accompli ; je n'ai qu'à dire Amen !

Elle fut de mauvaise humeur durant plusieurs jours, bien que, tous les matins, un mot de son mari vînt lui prouver correctement qu'il ne l'oubliait pas.

Il avait donné comme adresse le nom d'un grand hôtel avoisinant l'Étoile, et Claude avait téléphoné différentes fois à ce palace pour y réclamer le voyageur. La malchance voulut que celui-ci fût toujours absent lorsqu'elle le demandait.

« Parbleu, pensa-t-elle. Officiellement, il occupe une chambre dans cet hôtel, mais il n'y demeure pas, puisque je ne l'y trouve jamais. Comme tout cela paraît manquer de franchise !... Heureusement ce qu'il fait ne me touche pas intimement ! »

Tour à tour découragée, indifférente ou pleine

de rancœurs, elle imaginait mille mesures de représailles contre l'absent. Elle n'avait pris encore aucune résolution quand il revint.

Elle le reçut froidement, attendant avec un peu de hauteur les explications qu'elle était en droit d'attendre de lui.

Mais, las peut-être du voyage, il se contenta laconiquement d'excuser à nouveau son départ précipité et ces quelques jours passés loin de Nice.

Comme il n'en disait pas davantage, elle demanda, et on devine avec quel ton :

– C'est peut-être indiscret de vous demander quelle était cette personne si malade que vous avez tout quitté pour la rejoindre ?

– Vous n'êtes pas indiscrete, Claude, fit-il avec tristesse. J'aurais dû vous dire qu'il s'agissait d'une vieille parente... la plus précieuse amie que je n'aie jamais eue...

– Vieille ? fit-elle dans un doute.

– Hélas ! Oui, malheureusement... vieille et déprimée !

Claude, qui s'apprêtait à railler, vit soudain les yeux de son mari se couvrir d'humidité. Et comme il pirouettait sur lui-même pour regagner sa chambre, elle le rejoignit d'un bond et le saisit par le bras.

– Didier, fit-elle avec sa spontanéité habituelle, qui rachetait beaucoup de ses travers, je vous demande pardon d'avoir douté de vous. Vous m'avez dit être affolé d'inquiétude et j'avais pris ces mots pour une façon de parler.

– Vous êtes tout excusée, Claude, car je n'aurais même pas dû vous montrer mon émotion... J'étais bouleversé, c'est mon excuse, et votre doute fut naturel... C'est un sentiment très féminin...

– Croyez que je compatis à votre peine, balbutia-t-elle, gênée, car, sous les paroles bienveillantes de son mari, elle croyait sentir l'effort pénible d'une correction calculée.

– Je vous remercie, répondit-il, sans se départir de son ton lassé et correct. Je sais combien vous êtes bonne et vous en suis infiniment obligé.

Elle le laissa s'éloigner. Tant de courtoisie la glaçait et il lui semblait que ces quelques jours de séparation avaient accentué le manque d'intimité de leurs relations. Plus que jamais, ils étaient étrangers l'un à l'autre... il n'y avait entre eux aucun lien et aucun intérêt communs ! Pour la première fois, Claude en fut incommodée, d'autant plus qu'elle s'en voulait de n'avoir pas mieux accueilli le retour de celui dont elle portait le nom.

C'est quand on a du chagrin que les mots prennent de la valeur et elle se rendait compte que, pleine de rancune contre ce qu'elle appelait « son audacieuse absence », elle n'avait pas eu tout de suite le mot bienveillant et charitable qui convenait en la circonstance.

– Il était sincère. Il a eu réellement du chagrin.

Ce grand garçon correct qui affectait toujours un ton ironique savait donc aussi s'inquiéter et souffrir pour une vieille femme malade ?

– La plus précieuse des amies, avait-il dit.

Mais pourquoi ne lui avait-il jamais parlé

d'elle ?

Debout devant la porte refermée qui séparait le salon commun de la chambre de son mari, elle resta là, immobile, hésitant un long moment sur ce qu'elle devait faire.

Aller le rejoindre ?... Pour lui dire quoi ?

Encore une fois, elle se heurtait au mur de convenances sur lequel était appuyé leur mariage.

En réalité, il n'y avait pour les unir que les apparences. Tout à l'heure, il lui avait donné les explications auxquelles elle avait droit. Il l'avait fait avec infiniment de courtoisie, mais sans y rien ajouter d'autre et presque sans lui permettre de sonder sa peine.

– Pardonnez-moi... je n'aurais même pas dû vous montrer mon émotion.

Comme une telle phrase marquait bien l'abîme qui les séparait ! Époux de parade, n'ayant rien qui les rapprochât véritablement, était-ce bien cela qu'elle avait voulu, la romantique jeune fille, en demandant à « Select' Agence » de lui choisir un mari ?

Voici qu'elle s'apercevait maintenant que c'était elle seule qui avait pris ce mariage au sérieux.

Considérant Didier comme un époux réel, elle avait osé lui imposer ses goûts et ses exigences. Malgré les conditions anormales de leur mariage, elle avait pris tout de suite les droits et le ton d'une femme légitime. Lui, au contraire, ne s'était jamais livré : il semblait demeurer sur une réserve expectative... Il ne demandait rien à Claude, n'exigeait rien et paraissait se désintéresser de tout ce qui la concernait personnellement...

Oui, tout lui était indifférent ! Sauf pour les cigarettes peut-être... Et encore ! Il acceptait que Claude fumât dans l'intimité et n'importe où, pourvu qu'il ne fût pas présent.

« Parce que vous portez mon nom », avait-il précisé.

À part ça, rien ne le touchait. Il agréait tout avec correction, mais avec une insouciance totale.

Claude respira longuement après ce minutieux

examen de la situation.

Les choses n'étaient-elles pas pour le mieux entre son mari et elle ? N'était-ce pas ce but de correcte indifférence qu'elle avait voulu atteindre dans un mariage d'apparence, après avoir lu le livre espagnol aux multiples et romanesques péripéties ?

Et cependant, au fond d'elle-même, ne s'épanouissait pas une complète satisfaction : l'auteur étranger n'avait pas prévu une aussi injurieuse insouciance de la part du mari...

Était-ce donc que Claude ne méritât pas d'émouvoir son compagnon ? Était-elle laide, disgracieuse ?... de celles qui ne troublent pas les garçons ? Était-il possible qu'un homme, à qui elle appartenait légalement, pût rester insensible à sa constante présence ?

Il était évident qu'elle ne voulait pas vivre jusqu'au bout le roman espagnol. Il lui aurait été notamment désagréable de tomber amoureuse du mari qu'elle avait acheté...

Cette idée seule la faisait se cabrer !

Mais, en revanche, elle eût éprouvé un certain plaisir à sentir son compagnon flamber à ses côtés. D'avance, elle s'était fait une joie d'avoir à le morigéner... Les mots qui douchent... la raillerie qui aiguise l'appétit... le rire qui fouette le désir... tout ce dont elle comptait jouir, tout ce plaisir attendu pendant qu'elle serait demeurée froide auprès de Didier, tout ce qui, enfin, semblait vouloir lui échapper... tout cela pour quoi elle s'était mariée peut-être...

– Parlez-moi de votre vieille amie, Didier, demanda la jeune femme à son mari quand elle le retrouva. Pourquoi ne m'entretenez-vous jamais des vôtres ou de ceux que vous aimez ?

– Je ne pensais pas que ce sujet pût vous intéresser, répondit-il laconiquement.

Son regard hautain fixait la foule des promeneurs et, devant le silence un peu hostile qu'il gardait maintenant, Claude n'osa pas répéter sa question, mais elle fit une offre qu'il devait mieux accepter, lui semblait-il.

– Connaissez-vous la petite chapelle de Laghet ? demanda-t-elle. C'est le lieu d'un

pèlerinage suivi. J'aimerais y aller avec vous... Nous y allumerions un cierge à l'intention de votre amie malade. Je ne pense pas que cela puisse vous déplaire ?

L'avocat ne répondit pas tout de suite. On eût dit qu'il pesait tous les termes de la proposition.

– J'accepte de vous accompagner à Laghet, répondit-il enfin. Nous irons quand vous voudrez.

– Cet après-midi même, si cela vous agréé.

– Nous pourrions partir aussitôt déjeuner et nous prendrions le thé là-bas.

– Comme il vous plaira.

L'auto, empruntant la route de la Grande Corniche, transforma cette courte promenade en magnifique et assez longue excursion.

Après les splendides perspectives de la route nouvelle aux méandres impressionnants, les coins verdoyants de la vallée ombragée au fond de laquelle se dresse le minuscule sanctuaire de Laghet entouré de son originale rotonde.

– Vous connaissez la légende ? s'inquiéta Claude avant de pénétrer à l'intérieur de la

chapelle.

– Non, mais racontez...

Elle lui expliqua qu'une croyance populaire attribuait une valeur miraculeuse à la première visite qu'on rendait à une église inconnue.

– Vous comprenez, Didier... on demande trois grâces et le ciel en accorde au moins une.

– Mais c'est une mine d'or ! répondit-il en riant. Les touristes qui visitent beaucoup d'églises sont sûrs de voir tous leurs vœux se réaliser !

Pendant que Claude allumait un cierge et s'abîmait dans ses prières, le jeune avocat examinait avec intérêt le pieux édifice que la reconnaissance des fidèles orne depuis des siècles de si pittoresque façon. Les nombreux ex-voto aux naïfs dessins l'amusèrent par leur simplicité même.

– Voici une vierge démocratique, observa-t-il, quand Claude le rejoignit. Elle paraît avoir surtout voulu protéger les humbles.

– C'est vrai, fit-elle avec ferveur. On a

l'impression de toucher ici la foi populaire dans toute sa force... On n'ose pas railler ni exprimer un doute, et ceux qui ne croient pas doivent se taire devant la belle et éloquente simplicité de ces ex-voto.

– Très poétique et très curieux, dit-il encore, lorsqu'ils furent assis à la terrasse de l'unique café dressé en ce lieu.

Claude se pencha vers lui.

– Avez-vous pensé à vos trois grâces, Didier ? s'informa-t-elle avec malice, mais en rougissant un peu de l'indiscrétion de sa question.

– Vous ne les avez pas oubliées, vous, je crois ? répliqua-t-il en souriant.

– C'est vrai ! Il me semblait que, dans cette petite église, j'étais plus près du ciel que dans les grandes cathédrales. J'ai prié avec foi.

– Si la légende dit vrai, vous êtes donc certaine de voir réaliser un de vos vœux ! Vous me le direz, si cela vous arrive...

– Oh ! fit-elle en s'animant, je puis vous faire connaître les trois grâces demandées, je n'en fais

pas mystère, puisqu'elles nous concernent tous les deux.

– Pas possible !

– Si...

– Alors, j'écoute !

– Tout d'abord, j'ai pensé à la dame, puisque nous étions venus pour elle... la dame malade... votre amie...

– Je vous remercie, dit-il poliment.

– Ensuite, j'ai souhaité que ma vie actuelle fût aussi celle de demain...

– Celle de demain ?

– Oui... vous et moi... que ça ne change pas !

Il avait eu un léger sursaut.

– Ah ! fit-il, en devenant grave.

« Est-ce sérieux ? » se demandait-il, sans pouvoir le croire.

Du coin de l'œil, Claude essayait de déchiffrer sur le visage de son partenaire l'impression ressentie par sa surprenante déclaration, mais

l'avocat ne diffusait pas ses réflexions !

Au bout d'un moment, il la regarda.

– Vous êtes donc heureuse ainsi, Claude ?
questionna-t-il doucement.

– Mais oui ! Très heureuse !... Vous ne trouvez pas, vous ?

– Les vacances ont toujours de l'attrait parce qu'on sait qu'elles ne peuvent pas durer.

– Mais, nous ne sommes pas en vacances.

– Et pourtant, c'est un peu ça...

La subtilité des réponses de Didier n'échappait pas à l'orpheline.

– Rien ne nous empêche de continuer toujours cette vie si elle nous plaît ainsi, observa-t-elle.
Toujours, toujours...

– Erreur ! Le hasard peut en décider autrement...

– Oh ! interrompit-elle. Le hasard dans le mariage ! Celui-ci est une chose positive, il me semble !

– Qui ne repose que sur un papier d'état civil.

- Cela suffit, je pense !
 - Qu'est-ce qu'un papier devant le mystérieux destin que l'avenir réserve à chacun ?
 - C'est-à-dire ?
 - Que si demain mettait sur votre chemin l'amour et ses puissants attraits, je ne crois pas que ce serait notre livret de mariage qui vous retiendrait auprès de moi.
 - Pourquoi pas ? Il y a ma promesse, il y a le devoir !
 - Faibles remparts ! L'appel de l'amour est le stimulant le plus invincible pour renverser tous les obstacles... il est aussi la plus puissante de toutes les excuses comme de toutes les absolutions.
- Le front de Claude s'éclaira d'une lueur malicieuse.
- Vous admettez donc la possibilité que je vous quitte un jour ? demanda-t-elle gaiement.
 - J'ai souvent pensé que cela arriverait... Un moment viendra où vous éprouverez le besoin de fixer solidement votre vie.

– À votre détriment ?

– Qui le sait ? Un proverbe dit qu'un malheur sert toujours à quelque chose.

– Vous êtes philosophe ? je vous en félicite, railla-t-elle.

– Il n'y a pas de quoi ! riposta-t-il. La vie nous enseigne que toute chose a son bon côté !

– Tout de même, actuellement, vous êtes en droit de vous croire pour longtemps tranquille et à l'abri de certains soucis matériels... bien désagréables quand on est sans fortune !

Didier se retint pour ne pas lui rire au nez. Décidément, cette question d'argent avait le don de le mettre en gaieté. Et Claude, qui l'observait, en fut presque désarçonnée :

« Il faudra que je fasse étudier notre contrat de mariage, pensa-t-elle. Son homme d'affaires a dû être très habile et lui réserver des avantages sérieux en cas de rupture... »

Comme elle réfléchissait et gardait le silence, ce fut lui qui reprit la parole :

– N'avez-vous jamais envisagé, Claude, que

ce soit moi qui pût le premier reprendre ma liberté ? fit-il fort doucement.

– Vous ?

Une stupeur avait passé dans les grands yeux dorés.

– Quelle folie pourrait vous pousser à un acte aussi préjudiciable à vos intérêts ?

– Sait-on jamais ! fit-il avec le plus grand calme. Les hommes ont parfois le besoin invincible de s'évader vers d'autres cieux et de contempler de nouveaux horizons... Résisterais-je, là où des hommes de devoir ont tout abandonné ?

Elle darda sur lui son regard de feu qu'un courroux concentré durcissait subitement.

– C'est tout ce que vous trouvez à m'assurer ?

– Pourquoi mentir ?... Savons-nous ce que nous ferons demain, tous les deux ?

Un moment, la jeune millionnaire resta désarçonnée. Ce diable de garçon avait une telle façon d'équilibrer les choses et de se mettre avec elles sur un pied d'égalité, qu'elle se demandait

s'il ne valait pas mieux rire de sa plaisanterie que de s'en fâcher.

Ne pouvait-elle aussi lui donner une petite leçon ?... Le rappeler, par exemple, au respect des traités qu'il semblait vouloir un peu trop piétiner ?

– Moi, je sais ce que me réserve l'avenir ! proclama-t-elle avec orgueil. Je suis loyale, et il est probable que je resterai fidèle à l'engagement que j'ai contracté vis-à-vis de vous, tant que vous-même ne l'oublierez pas...

– C'est un très bon programme, fit-il sérieusement cependant, je ne m'explique pas pourquoi vous briseriez votre vie pour moi, qui ne vous suis qu'un mari de parade.

– Pas pour vous, rectifia-t-elle, heureuse de pouvoir lancer cette flèche. Par respect de la parole donnée !

– Voilà de bien jolis sentiments !

De nouveau, il raillait, ce qui avait le don, depuis quelque temps, d'énerver la jeune femme.

Pour s'en venger, elle allait lui lancer quelque

riposte inattendue dont elle semblait avoir le secret, quand il lui posa une question si imprévue qu'elle en oublia toutes ses idées batailleuses.

– N'avez-vous donc jamais aimé, vous, Claude ?

C'était si formidable, une pareille indiscretion, qu'elle en était devenue toute rouge et elle se demanda s'il était convenable de répondre. Pouvait-elle, sans se diminuer, faire connaître la vérité ?

« Avec un monsieur aussi moqueur que Didier, on ne sait jamais ce qu'il faut dire », pensait-elle.

Mais, d'autre part, il lui était difficile de broder sur un mensonge... et sûrement elle se couperait un jour !

– Cela a failli m'arriver plusieurs fois, avoua-t-elle enfin avec simplicité. Parce que je m'apercevais à temps que l'homme que j'allais aimer était indigne de moi, je me ressaisissais et faisais taire mon cœur !

– Eh bien ! fit-il fermement, cela ne s'appelle

pas aimer. Quand l'amour viendra... je parle du véritable amour, celui qui s'impose et qu'on ne domine pas !... je suis convaincu, Claude, que vous ne vous ressaisirez pas ! Notre acte de mariage ne pèsera guère dans la balance de vos hésitations, et vous trouverez de péremptoires raisons pour dénouer les liens fragiles qui vous attachent à moi.

– Alors, vous ? insista-t-elle à nouveau, comme si ce qu'il pouvait faire un jour lui importât plus que ce qu'elle ferait elle-même. Si vous rencontriez une jolie fille qui vous émeuve ?

– J'irais probablement vers elle, reconnut-il avec franchise. Il faut beaucoup de stoïcisme pour agir différemment.

– Et vous n'êtes pas un héros ! jeta-t-elle un peu nerveusement.

– On ne doit pas l'être à tort et à travers.

– Vous estimez sans doute que vous ne me devez rien ?... Aucune obligation ne vous lie à moi !

Qu'elle le voulût ou non, son ton devenait

agressif.

Didier la regarda pensivement.

Très curieuse à observer, la mentalité de cette petite fille qui, la première, avait parlé de divorce... alors même que leur mariage n'était pas un fait accompli.

Bien certainement, le jour où celui-ci deviendrait nécessaire, elle tenait à en prendre l'initiative.

« Orgueil et vanité », pensait-il.

Et, sur sa physionomie tendue qu'il essayait de déchiffrer, il ne lisait pas autre chose.

– Tout ce que nous disons ne repose que sur des suppositions, reprit-il. Nous ignorons, vous et moi, ce que l'avenir nous réserve... C'est très curieux qu'il ait fait croiser nos chemins... nous ne pouvons deviner pour quelles fins, ni prétendre commander au destin.

– Vous faites une large part à la fatalité, je crois !

– Parce que nous la subissons ! Si vous n'êtes pas étonnée, vous-même, de me voir à vos côtés,

c'est que vous vous fiez trop à l'omnipotence de votre volonté et ne comptez pas assez avec les forces inconnues qui régissent nos actes. Je vous affirme que, moi, je suis ébahi que vous portiez mon nom ! Tous les jours, je crois que je vais me réveiller et constater que cette aventure n'était qu'un rêve.

La jeune femme se mit à rire.

Sa mauvaise humeur passagère s'envolait devant l'affirmation de son compagnon, qui assimilait leur mariage à un rêve.

« Un beau rêve, pour lui... une merveilleuse aventure qu'il n'escomptait pas vivre... voilà ce qu'il pense », croyait-elle en toute sincérité.

Et, sans se douter de son aveugle prétention, elle acceptait cette conjecture comme un hommage que Didier lui aurait rendu.

XXIII

Nous avons dit déjà que Claude était très autoritaire.

Habitée depuis l'enfance à voir tout le monde plier devant elle, il lui arrivait de prendre avec Didier un ton despotique qui faisait ciller celui-ci.

Dans ces moments-là, il affectait d'être un peu distant, paraissait s'occuper de tout autre chose que des paroles prononcées par la jeune femme, et si celle-ci, passant outre, insistait pour lui faire faire quelque chose qui ne lui plaisait pas, il répondait alors courtoisement, mais négativement, sans souci de la ménager davantage.

Son non était net, froid et définitif. Claude connaissait alors le regard glacial des yeux qui la bravaient et, malgré toute son assurance, c'était elle qui, instinctivement, faisait machine en arrière. Du moins, il en fut ainsi, au début de leur

vie commune, car, dans la suite, influencée par le désir de ne pas se montrer sous un jour défavorable, Claude évita, avec son mari, de pousser si loin ses vellétés de domination. De son côté l'avocat, ne se sentant plus menacé dans son libre arbitre, fut plus conciliant et acquiesça plus facilement aux désirs exprimés par sa compagne.

Mais on n'a pas joui, pendant des années, d'un autoritarisme absolu, sans en reprendre le ton quelquefois encore. Claude devait en faire une nouvelle expérience, une nuit qu'elle ne dormait pas...

Marie Jousserand avait raconté, autrefois, au notaire, certaines lubies de son ancienne élève. Elle lui avait parlé, notamment, de sa manie de réveiller tous ses gens lorsqu'elle ne pouvait elle-même trouver le sommeil.

Une nuit qu'elle ne dormait pas, Claude voulut en user pareillement avec son mari.

Ce fut Céline qui fut chargée d'aller quérir Valencourt :

– Si Monsieur veut venir... Madame demande Monsieur.

Réveillé en sursaut, Didier s'informa :

– Qu'est-ce qu'il y a ! Madame est malade ?

– Oh ! non, monsieur, mais Madame ne peut dormir.

– Vraiment !... Quelle heure est-il donc ?

– Trois heures du matin.

– Hein ? trois heures ?... Et Madame me réclame ?

Céline sourit, mais n'osa rien dire.

– Ça lui arrive souvent, à Madame, de ne pas dormir ?

– Quelquefois.

– Et elle vous réveille chaque fois que le sommeil la fuit ?

– Habituellement... M^{lle} Jousserand est également appelée... mais elle n'est pas là, en ce moment...

– C'est peut-être pourquoi Madame me

demande ?

– Peut-être, monsieur.

– C'est bon ! Je vais aller voir ce qu'il y a.

On n'aime pas généralement être dérangé dans son sommeil. Le jeune homme trouva que sa femme en prenait à son aise avec lui. Enfin, elle pouvait être malade... Dans ce cas, il était tout naturel qu'elle le fît déranger.

Dix minutes après, le temps de passer une robe de chambre sur son pyjama de nuit et de se donner un coup de brosse dans les cheveux, Didier rejoignait Claude dans sa chambre.

C'était bien la première fois qu'il voyait celle-ci en tenue de nuit.

– Alors, chère amie, qu'est-ce qu'il y a ? s'informa-t-il courtoisement, mais sans élan, car la jeune femme paraissait resplendir de santé.

– C'est effrayant ! Il est trois heures et je n'ai pas encore fermé l'œil...

– Et alors ?

– Je ne sais pas ce que j'ai, répondit-elle plus

timidement devant la brièveté de la question.

– Vous avez voulu hier soir, manger de ce homard à l’américaine... et ces deux cocktails bus ensuite, sous le prétexte de faire descendre le crustacé ! C’est avec des trucs comme ça qu’on se détraque complètement.

– Je ne vous ai pas mandé auprès de moi pour que vous critiquiez mes faits et gestes, minauda-t-elle avec bonne humeur.

– Non, évidemment, fit-il en bâillant.

Et au bout d’un instant :

– Que puis-je faire pour vous ?

– Je ne sais pas, moi ! Je ne dors pas, voilà un fait !

Il promena son regard de la jeune femme aux deux soubrettes, car la femme de chambre de l’étage avait été dérangée également.

Un sourire erra sur les lèvres de Valencourt.

– Et, naturellement, fit-il un peu railleur, quand vous ne dormez pas, les autres ne doivent pas dormir ?

– Je ne demande pas mieux que tout le monde ronfle, moi ! Mais c'est épouvantable d'être seule à se retourner dans son lit toute une nuit.

– C'est, en effet, très désagréable, convint-il avec ironie. Cela m'arrive quelquefois... Je n'avais pas encore eu l'idée de vous envoyer chercher.

Une lueur égaya soudain son visage. Quelles pensées venaient de lui traverser l'esprit ?

Se tournant vers les deux servantes, que la vivacité de son geste surprit, il s'écria, en simulant un mécontentement subit :

– Qu'est-ce que vous faites là, toutes les deux ? Voulez-vous bien vous en aller !

– Mais, monsieur...

– Madame me fait l'honneur de m'apprécier chez elle à trois heures du matin, et vous vous autorisez à rester ici quand j'y suis !

– Ah ! permettez... voulut intervenir Claude, qui écoutait avec stupéfaction son mari. Je les ai appelées pour qu'elles soient auprès de moi...

– Allez ! allez ! filez ! insista-t-il, en criant très

fort pour couvrir la voix de sa femme et ne pas paraître l'entendre. Est-ce qu'on a besoin de vous, ici ?

Les deux femmes s'éloignèrent avec précipitation. Malgré la grosse voix que Didier avait prise, elles avaient deviné à la lueur égayée de ses yeux qu'il voulait, en réalité, leur assurer une meilleure nuit que Madame ne comptait la leur faire passer.

– Qu'est-ce qui vous a pris, mon ami ? Pourquoi renvoyez-vous mes gens ? demanda Claude à son mari, tout de suite après leur départ.

– Je n'avais que faire de ces filles, répliqua-t-il comme d'une chose naturelle. Elles sont d'une indiscretion ! Vous les gâtez trop, Claude, c'est déplorable ! Elles vous surveillent comme si vous dépendiez d'elles !... Vous êtes une enfant !... Elles entravent complètement votre libre action !

Et, s'asseyant sans façon sur le bord du lit de sa femme, il lui saisit les deux mains et les garda dans les siennes.

– Ma chère petite... combien je bénis votre

manque de sommeil !... C'est si gentil d'être là, tous les deux, à cette heure, et dans cette sommaire tenue... Voyons d'abord ces menottes... Pas de fièvre ?... Non, elles ne sont guère brûlantes. Et le pouls ?... Normal, c'est parfait !... La tête ? pas de migraine ?

Doucement, il palpait le petit front rougissant sous la masse châtain des cheveux flous. Puis sa main, plus hardie, s'abattait caressante sur l'épaule qui transparaissait dans la dentelle ajourée.

– Ma chérie... combien c'est gentil à vous de m'avoir appelé auprès de vous !... Avec cette maudite obligation que vous m'avez imposée, je ne puis prendre aucune initiative, moi !... C'est même un peu dur d'avoir exigé ma parole sur des choses fort naturelles, cependant, entre époux... Heureusement, de vous, toutes les permissions peuvent venir et c'est si délicieux de votre part, cette nuit, de vous être rappelé que j'étais votre mari...

Il couvrait ses mains de baisers qui, peu à peu, escaladaient les poignets et s'aventuraient plus

haut.

– Quels jolis bras vous avez... et cette gorge si finement veinée !...

– Qu'est-ce qui vous prend ?

Sous le geste trop audacieux, la jeune femme, d'un bond, avait sauté à bas du lit, du côté opposé à celui où était son mari.

– Vous devenez fou ! fit-elle d'une voix altérée.

Il la regarda un moment sans répondre, mais son regard était si effronté, si hardi, si intensément railleur, qu'elle en fut toute décontenancée.

– Votre hésitation est toute naturelle, ma chérie, reprit-il sans la moindre gêne. Allons, reprenez votre place... Vous avez été si gentille de ne pas vouloir rester seule dans votre lit.

– Mais vous vous méprenez... Je n'ai pas voulu...

– Me réveiller pour rien, à trois heures du matin ? Je le pense bien !... Je dormais comme un loir !

Négligemment, il se leva et bâilla.

– La nuit n’est pas finie, heureusement ! Nous avons encore quelques heures devant nous... à passer ensemble !

Il s’étira. Les membres allongés, il paraissait deux fois plus grand.

Claude observait ses moindres gestes avec inquiétude et comme s’il eût été un fauve de qui elle pût tout craindre.

– Allez-vous-en, fit-elle d’une voix sans timbre... Je... je préfère rester seule !

– Quel dommage que vous changiez si vite d’avis !...

De nouveau, il la détaillait de ses yeux avides qui frisaient l’impertinence.

– Vous êtes délicieuse ainsi, Claude... Ces cheveux fous, ce teint nacré, ces yeux ensommeillés... Vraiment, ce déshabillé vous va à ravir ! Et cette émotion qui soulève votre poitrine ! Que Morphée soit béni de vous avoir délaissée cette nuit : j’ai l’impression qu’il vous a donnée à moi.

– Mais non ! Vous vous trompez ! Qu'est-ce que vous vous imaginez ?... Je n'ai pas voulu cela !

Un moment, il demeura devant elle.

Debout de l'autre côté du lit, les mains aux hanches, sa tête altière un peu rejetée en arrière et son éternel sourire aux lèvres, il paraissait se repaître de son émoi. Puis, changeant soudain de ton :

– Allons, recouchez-vous, fit-il de son air habituel. Pour cette fois j'admets que je me suis mépris sur vos intentions... De grâce, une autre fois, ne mangez plus, le soir, de homard à l'américaine ou ne réveillez pas vos gens si, par malchance, un autre mets vous empêche de dormir. Vous donnez l'impression d'une femme... un peu détraquée... dont les nerfs ont besoin de... d'être secoués !

– Oh ! vous vous abusez totalement.

– À trois heures du matin, chère amie, à moins d'être malade, on n'empêche pas les autres de dormir. Vous dites que j'ai fait erreur ; c'est

possible ! Mais n'importe qui s'y serait trompé, je vous assure.

Tranquillement, d'un pas nonchalant, il s'éloigna.

Avant de disparaître, il se retourna vers elle :

– Bonsoir, Claude.

– Bonsoir.

Un dernier regard, encore un sourire railleur et il disparut.

Claude, immobile, regardait la porte se refermer sur lui.

L'audace de cet homme était inimaginable ! Lui, si convenable d'ordinaire, s'être figuré... et avoir osé...

Elle en rougissait de dépit.

Depuis des années qu'elle exerçait son despotisme autour d'elle, jamais encore quelqu'un dépendant d'elle ne s'était permis de lui parler comme il l'avait fait.

Est-ce que son personnel avait jamais supposé les choses affreuses qu'il avait exprimées ?

– Une femme détraquée... des nerfs qui avaient besoin de...

Claude en était effarée.

– Véritablement, en le dérangeant, cette nuit, elle n'avait pas envisagé qu'il pût interpréter de telle sorte sa conduite. C'était absolument humiliant pour elle !

Mais ce qui l'impressionnait plus encore, c'était l'attitude de son mari.

Jamais elle ne s'était imaginé qu'il pût être aussi effronté !

Elle s'était joliment leurrée sur ses airs de petit saint !

« Il doit en avoir un aplomb, avec les femmes... Il était loin d'être timide, tout à l'heure, le monsieur ! »

C'était la première fois qu'elle voyait son mari dans cette tenue d'intimité et elle attribuait au costume – ou plutôt au manque de costume – une partie de l'impression qu'il lui avait faite :

« Un homme en toilette de ville ou de soirée et un homme en robe de chambre, ça n'est plus du

tout pareil ! Autant le premier a l'air raisonnable, autant le second semble libertin !... Leurs costumes, c'est comme leurs âmes... Les hommes, il ne faudrait jamais les voir déshabillés ! »

Et de nouveau l'inquiétude revenait, devant ce garçon dont elle ignorait les instincts... l'autre côté des apparences !

– D'où sort-il réellement ? Qu'est-ce qu'il a fait jusqu'ici ? Sait-on de quoi il est capable ?

C'était l'ignorance totale...

Longtemps, elle rumina ces choses avant de pouvoir dormir.

Il y avait de l'orage dans sa tête ; cette fois, ses nerfs étaient vraiment à fleur de peau et elle eût été heureuse de passer sa mauvaise humeur sur quelqu'un.

Cependant, les yeux grands ouverts, dans la nuit, sans possibilité de trouver le sommeil, elle demeura seule dans sa chambre et sa main ne s'allongea pas vers la sonnette, comme elle l'avait fait depuis des années pour appeler sa

femme de chambre.

Domptée par l'étonnante attitude de son mari, elle avait trop peur de le voir revenir auprès d'elle... avec son infernal sourire aux lèvres et son regard hardi qui semblait percer son léger linge de nuit et la dévêtir complètement.

XXIV

Claude appréhendait de retrouver son mari le lendemain matin. Elle redoutait qu'il ne fît allusion aux incidents de la nuit et qu'il ne lançât quelque raillerie désobligeante qui l'eût mise mal à l'aise sur un pareil sujet.

Il n'en fut rien.

Alors qu'en le voyant, Claude se sentait rougir malgré elle et détournait les yeux de crainte de rencontrer les siens, Didier, au contraire, lui adressa la parole avec la plus grande simplicité.

Pendant qu'ils échangeaient des lieux communs sur la température et les dernières nouvelles apportées par les journaux du matin, c'est à peine si Claude sentit peser sur elle le regard en oblique de son mari, qui cherchait à lire sur son visage le réflexe des pensées que leur entrevue de la nuit pouvait avoir fait naître.

Mais s'ils n'y firent, l'un et l'autre, aucune allusion, la jeune femme n'en gardait pas moins, en elle-même, l'impression d'étonnement ressentie devant l'attitude un peu paillardise prise par l'avocat vis-à-vis d'elle.

Et c'est ainsi qu'au restaurant, le midi, Claude, dont l'esprit d'observation était aiguisé maintenant, fit encore quelques nouvelles remarques sur le caractère intime du jeune homme.

Ils déjeunaient au milieu d'une assistance nombreuse, quand la voix un peu railleuse de la nouvelle mariée demanda gaiement :

– Didier, pourquoi regardez-vous avec tant d'insistances les femmes qui nous entourent ?

– Moi, je...

L'étonnement de l'avocat était sincère et l'orpheline sourit.

– Vous êtes un grand curieux qui ne vous rendez pas compte de l'acuité de certains regards. Ainsi, cette dame brune, à gauche, voici dix minutes que vous la dévisagez... Je vous

observais et, par dix fois, vos yeux ont voulu se détacher d'elle, mais elle a paru agir sur vous à la manière d'un aimant qui attire... Vous avez repris votre examen.

Il sourit.

– Il ne me serait pas venu à l'idée que vous-même me regardiez avec tant d'attention.

– Comment ne pas remarquer que, dans ces moments-là, je ne compte pas ?

– Je proteste.

– Ne protestez pas, vous manquez totalement de sincérité ! Allez, monsieur mon époux, je commence à vous connaître. Oh ! ce n'est pas un reproche que je vous adresse et je vous demande de ne pas le prendre ainsi ; seulement cela m'amuse aujourd'hui de souligner votre façon d'agir.

Il se mit à rire.

– Diable, vous êtes effrayante ! Je n'oserai plus regarder personne devant vous.

– Ce serait désolant, riposta-t-elle sur la même note joyeuse, car vous le faites gentiment bien et

avec un tel naturel...

– Voyez-vous ça !

– Ainsi, tenez, continua-t-elle en s’animant, quand nous arrivons dans un restaurant, je sais comment vous procédez. Vous allez voir si je remarque juste... À peine assis, vous jetez un regard circulaire autour de vous, pour voir si dans les gens qui nous entourent il n’en est pas quelques-uns que vous connaissez et qui vous gênent...

– Oh ! permettez ! Personne ne me gêne !

– Enfin, votre premier examen me donne cette impression. Et c’est alors qu’un second coup d’œil vous fait découvrir les personnes importantes de l’endroit... Vous avez du flair ! Généralement, celles auxquelles vous daignez vous intéresser sont des gens de valeur et presque toujours des personnalités connues.

– Quel bon chien de chasse j’aurais fait !

– Ne riez pas, fit-elle en riant elle-même, c’est presque ça ! Vous découvrez tout de suite dans une société les messieurs qui valent la peine

qu'on s'occupe d'eux. Mais, quand ce sont des femmes, votre regard s'anime et, de superficiel, il devient profond et quelquefois indiscret.

– Mais c'est effroyable ce que vous me révélez là. Je me croyais le garçon le plus réservé de la terre.

– Oui, vous, peut-être, riposta-t-elle avec gaieté ; mais pas vos yeux ! Je vous affirme que vos yeux ont toutes les audaces.

– Ce sont des libertins... ils mériteraient d'être emprisonnés sous des verres obscurs.

– Cela les rendrait hypocrites, mais ne les assagirait pas. Je les crois incorrigibles.

Didier sourit.

– Voilà, je les ai terriblement gâtés et leur ai donné jusqu'ici toutes les libertés. Il est trop tard, maintenant, pour leur défendre de regarder ceci ou cela... ils passeraient outre à toutes mes remontrances.

– Ça, c'est évident ! Aussi, quand c'est une femme qu'ils découvrent... je parle d'une jolie femme... ils brillent tout de suite.

– Ils marquent qu’ils ont du goût... Ils aiment le beau !

– Oui, ça les allume ! Alors, vous regardez la femme... la jolie femme... son visage d’abord, puis sa gorge... puis sa toilette... Vous revenez encore au visage, à l’expression qu’il possède. Je devine que vous cherchez à savoir à quel genre de femme vous avez affaire. Vous la situez dans le monde, vous la parez d’une personnalité ; puis, ceci trouvé, vous reprenez votre examen physique... et tout à coup, je sens que vous la dévêtez, cette femme, et qu’à travers ses vêtements, vous observez sa plastique et prenez possession de son corps...

– Chut ! protesta-t-il, amusé. Ce sont des secrets d’alcôve, cela.

– Oui, évidemment ! répéta-t-elle avec un sourire qui était moins sincère... mais ce déshabillage-là met souvent un trouble sur le visage de la femme... et moi, je vous avoue qu’il me gêne, car j’en suis témoin. Dans ces moments-là, Didier, vous oubliez que je suis là... Je ne compte pas ! Je ne suis rien.

– Vous exagérez... rien, c'est bien peu de chose !...

– Oh ! je ne crois pas, alors, peser beaucoup pour vous ! Enfin, qu'est-ce que je fais dans tout ça, en effet ?

Dans l'état de gaieté où les observations de Claude l'avaient mis, le jeune homme faillit lui dire qu'elle « tenait la chandelle ». Et vraiment leur humoristique conversation permettait presque une réponse aussi hardie. Il s'en abstint correctement, cependant, mais la jeune femme dut recevoir le fluide de sa pensée non exprimée, car son visage s'altéra un peu.

– C'est entendu, je suis l'épouse et je ne compte guère. Mais ce n'est pas une raison pour m'oublier totalement.

Et, se penchant par-dessus la table, comme pour créer de l'intimité entre eux et lui faire mieux pénétrer sa pensée :

– Croyez bien, Didier, que je ne suis pas jalouse. Loin de moi pareil sentiment ! Dans l'état d'esprit où nous nous sommes mariés, ce

serait inconcevable, n'est-ce pas ? Mais enfin, vous ne devriez pas oublier que vous accompagnez une femme... C'est très désagréable et très humiliant pour celle qui est avec vous... Devant moi, évitez donc de regarder les autres femmes... Un mari est tenu à certains ménagements vis-à-vis de sa compagne... De grâce, ne vous en libérez pas si facilement.

– Je veux croire que vous exagérez et que, tout de même, je suis moins dans la lune que vous ne le pensez. Mais, si cela m'arrive... involontairement, je vous assure, eh bien, parlez-moi. Attirez mon attention. Maintenant que vous m'avez fait ces remarques, je m'efforcerai d'être moins distrait.

Elle enregistra avec satisfaction sa promesse pleine de bonne volonté, ce qui ne l'empêcha pas de faire cette observation :

– Souvent, je vous répète deux fois une question sans que vous y répondiez... Ce n'est donc pas avec mon assentiment que votre esprit papillonne à l'entour !... Aujourd'hui, cependant, j'enregistre que j'ai pu vous distraire... Depuis un

quart d'heure, vous ne pensez plus à la dame brune qui est à la table voisine... c'est un grand avantage que je viens de remporter sur elle.

– Vous êtes infiniment mieux que cette femme, et probablement beaucoup plus jolie que toutes les poupées peinturlurées que nous côtoyons tous les jours. Croyez-moi, Claude, entre elles et vous, je n'ai jamais fait une comparaison qui fût à votre désavantage.

Comme il la voyait rougir de plaisir, il ajouta, pour bien la convaincre de sa sincérité :

– Je sais que j'ai la manie d'observer tout ce qui se passe autour de moi... Je serais presque inqualifiable si cette habitude de déchiffrer les choses n'était avant tout un besoin d'analyse, une sorte de nécessité intellectuelle... Je vous assure que, quand je regarde une femme, même quand je la déshabille, comme vous dites, ce n'est pas du tout ma masculinité qui est en éveil... oh ! loin de là ! L'impression est toute cérébrale : je suis un chasseur qui rêve tout éveillé ou un psychologue qui furette inconsciemment... comme il vous plaira ! C'est surtout quelque chose dans ce genre

que vous devez voir en moi, avant tout.

– C’est possible et je vous sais gré de me le dire. Dans tous les cas, vous êtes en général un camarade charmant avec lequel je me sens en parfaite communion d’idées... C’est bien votre avis, n’est-ce pas ?

– Oh ! de toute évidence, fit-il aimablement.

– Oui, en communion d’idées, reprit la jeune femme, qui lança un regard plus appuyé sur son partenaire. Sauf, peut-être, quand vous m’annoncerez, comme l’autre jour, qu’il vous faut faire un saut à Paris, pour affaires.

– Mais j’ai tenu à vous voir et à m’en excuser, avant mon départ.

– Je sais, je sais ! Vous avez été très correct. Mais convenez, Didier, que je ne vois pas très bien quel genre d’affaires a nécessité votre présence à Paris, une nouvelle fois.

– Je n’ai fait qu’aller et venir.

– C’est entendu. Vous ne pouviez voir la capitale en moins de temps. Cependant, une affaire... une affaire urgente ! Ce n’était pas un

prétexte bien sérieux. Vous êtes sans fortune et je ne vois pas très bien quel genre d'affaire pouvait nécessiter là-bas votre départ immédiat.

Le front de Valencourt se rembrunit. Appelé par une lettre qu'il ne lui avait pas montrée, il était parti un peu précipitamment, mais était revenu aussi vite. Il ne voyait pas en quoi son attitude fût répréhensible... Elle n'avait pas la prétention de l'enchaîner complètement, cette femme qui, déjà, le liait terriblement !

Comme il se taisait, Claude reprit avec amertume :

– Évidemment, j'outrepasse les droits que vous m'octroyez en vous interrogeant... Vos affaires – si tant est que vous ayez des affaires d'intérêt – ne me regardent pas... non plus la maladie de cette parente dont j'ignore exactement le lien de parenté avec vous...

– Voici une conversation qui menace de prendre mauvaise tournure, trancha un peu froidement le jeune homme. J'ai l'impression de ne vous avoir jamais manqué d'égards et je suis navré de voir que vous en concluez

différemment.

– Oh ! non. Je vous en prie, ne prenez pas ce ton cérémonieux, mes réflexions ne veulent pas être agressives. Vous êtes un compagnon tout à fait agréable et je vous sais gré de votre impeccable correction.

– Je préfère ce langage, dit-il en souriant.

– Oui, répéta-t-elle lentement, un agréable compagnon... c'est peut-être comme mari que...

Elle s'arrêta.

– ... Que je laisse à désirer ? questionna-t-il, railleur.

– Pas même, fit-elle avec un sourire qui cherchait à atténuer l'audace de l'observation. Une idée que je me fais, peut-être... Il me semble que vous n'arrivez pas à entrer dans la peau du personnage.

– J'ai l'air d'un mari de comédie !

– Vous avez dit le mot. Vous me donnez l'impression de ne pas vous installer complètement dans l'état du mariage.

La réflexion de sa femme plut à Didier. Cette petite Claude n'était pas bête, elle faisait des observations fort justes !

Ce fut avec bienveillance et sans chercher à la vexer qu'il abonda dans son sens :

– J'avoue ne pas être dans le cadre, en effet ! Il me semble plutôt être comme un oiseau sur la branche... un oiseau qui prendra son vol un jour.

– Je m'en aperçois bien ! Avez-vous seulement parlé de moi à quelqu'une de vos connaissances ?

– À personne.

– Pas même à cette dame... votre vieille amie ?

– Pas encore.

– Et pourquoi ?

– J'attends.

– Qu'est-ce que vous attendez ?

– Je n'en sais rien ! Peut-être la catastrophe qui me renverra à ma garçonnière...

Claude enregistra le mot : il avait dit *catastrophe* !

– Vous manquez de confiance, reprit-elle. En qui ou en quoi ?... En vous, en moi, ou en l'avenir ?

– Peut-être dans tous les trois. Une chose est sûre, c'est que je ne m'installe pas, comme vous dites. Ainsi, le croiriez-vous ? mes malles sont restées en partie remplies. Je n'ai vidé aucun de mes tiroirs et mon linge y est toujours rangé. Il ne me faudrait pas une heure pour achever de les remplir et de les boucler.

– C'est effarant !... Pourquoi cette réserve ?... Que pouvez-vous craindre ?

– Rien... et tout, probablement ! C'est un caprice du hasard qui vous a fait devenir ma femme, une autre fantaisie du sort peut me rejeter de votre vie... Le coup de griffe de la destinée ressemble à celui du chat : on ne les voit pas venir et on ne peut s'en préserver.

– Étrange ! fit Claude pensivement. J'ai toujours cru que les liens du mariage étaient sérieux.

– Très sérieux, évidemment., mais aussi très

superficiels dans un cas comme le nôtre.

– Et pourtant le maire et toute la paperasserie officielle nous ont mariés, Didier !

Elle prononça ces mots d'une voix qui s'altérait et elle s'en rendit compte.

Pourquoi donc s'attendrissait-elle niaisement sur un pareil sujet ?

Elle se redressa d'un effort qui dominait à la fois le moral et le physique.

– Nous sommes mariés, reedit-elle, en écho plus indifférent.

– Tout à fait vrai ! Vous portez mon nom ! Vous êtes ma femme devant la loi.

– Ça vous fait rire ?

– Parce que j'évoque le gros monsieur avec une écharpe sur le ventre qui nous fait un petit speech sur nos mutuels devoirs. C'est un souvenir très gai !

– Vous ne prenez rien au sérieux, répondit-elle, en riant à l'unisson. Naturellement, votre idée du mariage s'en ressent.

– En avez-vous donc une autre, vous ?

– Oui, peut-être, avoua-t-elle. Mais comme elle me paraît être encore plus originale que la vôtre, il vaut mieux que je ne la développe pas !

– Après tout, reprit-elle au bout d'un moment, ne critiquons pas trop le mariage : ces deux mois ont passé comme un rêve.

– Deux mois, fit-il en tressaillant. Y a-t-il déjà deux mois ?

– Mais oui ! Vous voyez que vous ne vous êtes pas ennuyé avec moi !

Elle paraissait ravie, mais n'envisageant pas la question sous le même angle, il demeurerait grave.

– Je n'aurais jamais cru que je pouvais vivre deux mois de cette vie insipide et désœuvrée, murmura-t-il.

– C'est un succès que j'enregistre à mon profit.

– Non, fit-il gravement. C'est une oisiveté qui retombera peut-être un jour sur vous, jolie madame !

Elle partit de rire.

– Parce qu’il vous semble toujours que vous devez travailler pour vivre. Allons, Didier, croyez-moi ! La vie est belle quand elle est exempte de soucis. Habituez-vous, hardiment, aux avantages qu’elle comporte pour vous.

Il ne répondit pas.

Un instant, ses yeux regardèrent la jeune femme que le beau soleil méditerranéen nimbait d’or, puis ses yeux errèrent sur la mer, où une voile lointaine jouait entre le ciel et l’eau.

Il se compara à cet esquif ballotté par les éléments. Ici aujourd’hui, où serait-il demain, si les vents intervenaient contre lui ?

Cette petite Claude était une charmante compagne, agréable et un peu insignifiante. Il avait rêvé d’aventures, de choses extraordinaires. Ce mariage commencé en fantastique roman, se poursuivait en histoire bien sage, bien normale. Claude l’avouait ; déjà, elle s’était complètement installée dans le mariage... Un jour viendrait où, naturellement, elle lui tomberait dans les bras et

deviendrait véritablement sa femme, sans heurts, sans émoi, sans amour... Le fil à la patte qu'il avait cru s'attacher pour de lointains ébats et de tumultueuses aventures, finirait bien prosaïquement en petite vie rangée, désœuvrée, insignifiante, dans des palaces où tous les jours se suivaient avec leurs mêmes coutumières conventions de snobisme ridicule ou d'usages surannés que la haute société estime de bon ton.

Ça suffisait à Claude, puisque c'était *high-life*. Cela suffirait-il longtemps à l'homme qu'il était, au moineau vagabond, habitué à voler sous tous les cieux et à qui on offrait une cage dorée !

XXV

– Voici trois fois que je vous pose la même question, mon ami, vous pourriez me répondre.

Didier leva le nez sur sa femme et la regarda.

– Je vous écoute, fit-il poliment.

– Où vagabondiez-vous encore ? Je vous parle et vous ne m’écoutez pas.

– Ma pensée était ailleurs, pardonnez-moi.

– Votre pensée n’était pas loin. Cette femme seule, à la table voisine, vous intéresse. C’est probablement la dame de la nuit que vous retrouvez avec plaisir ici ?

Il fronça le sourcil ; l’air acerbe de Claude l’obsédait soudainement.

– Je ne sais ce que vous voulez dire. Je ne connais pas cette femme, mais elle a, certainement, un air plus aimable que vous n’avez aujourd’hui. Que signifient ce visage

ravagé et cette mauvaise humeur ?

– Si vous croyez que c’est amusant de manger en face d’un homme tout occupé d’une autre femme.

– Ai-je réellement une semblable attitude ? Nous venons d’arriver, on nous sert les hors-d’œuvre, je n’ai pas eu encore le temps d’être si discourtois avec vous.

– Vous n’avez pas à vous abriter derrière une question de minutes. Tous vos instants et tous vos regards m’appartiennent.

– N’exagérez pas, je n’ai pas abdiqué mon indépendance à votre profit.

– Vous faites erreur, je ne vous ai pas épousé pour autre chose, et je ne vous paie pas pour que vous tombiez en pâmoison devant nos voisines de table.

Il pâlit un peu. Cependant, son sourire narquois, qui était plus rare sur ses lèvres, depuis quelque temps, recommença à poindre.

– Je n’aime pas beaucoup, Claude, que vous me jetiez votre argent à la tête, je crois vous

l'avoir déjà dit... Et si vous vous rendiez compte combien votre fortune fait piètre figure, jointe à votre air courroucé, auprès du visage aimable des autres femmes...

Les yeux de la jeune énergumène étincelèrent.

– Ne me provoquez pas, Didier ! Je me sens de taille à vous rabattre le caquet. Ce matin, vous avez refusé de me suivre à la promenade, sous prétexte d'écritures à faire. Or, un quart d'heure après vous avoir quitté, je vous apercevais, parcourant la promenade des Anglais, avec un homme. Un individu, entre parenthèses, qui ne présentait pas trop bien avec ses effets de confection ! Vous étiez gai, discutant avec verve et paraissant très excité. Or, jamais avec moi vous n'acceptez de faire cette promenade : « Il y a trop de monde », prétextez-vous, et moi, bonne bête, je finis toujours par céder et par me priver de cette sortie. Il semble que ce soit ma présence qui vous gêne ! Ce matin, la promenade des Anglais n'était ni une exhibition ni un capharnaüm de gens de toutes sortes. Avec un étranger, elle devenait accueillante. C'est comme j'ai remarqué

qu'en ma compagnie vous vous efforcez de passer inaperçu, vous ne saluez jamais, vous prétendez ne connaître personne. Or, ce matin, je vous ai vu saluer un tas de gens... Vous avez serré des mains... Loin de moi, Monsieur est souriant et aimable ; en ma présence, il est compassé et réservé.

– Parce que les gens que j'ai salués ce matin ne valent pas la peine que je les reconnaisse devant vous.

– Allons donc ! S'ils n'étaient pas convenable, vous les ignoreriez. Je vous connais assez pour ne pas supposer que vous vous compromettriez dans d'inavouables relations ! Non, mais, d'ordinaire, Monsieur est avec sa femme, et comme il est gêné de dire qu'il est marié, il feint de ne connaître personne. Voilà la vérité, vous avez honte de moi !

Il haussa les épaules sans répondre.

Qu'aurait-il dit, d'ailleurs ? En lui-même il convenait que tout ce que disait la jeune femme était vrai. Ses remarques étaient justes... Claude était bonne observatrice. Il lui rendait justice de

ne pas le quereller à tort. Mais qu'y pouvait-il ?

Ce matin, il avait eu besoin d'avoir une conversation sérieuse avec un homme venu spécialement de Paris pour lui parler... Il ne pouvait avouer cela à Claude, elle aurait exigé un tas d'explications. C'est qu'en effet, Claude s'installait dans le mariage comme elle le lui avait dit l'autre jour. Elle l'interrogeait, voulait savoir, posait des questions à n'en plus finir... et se montrait même un peu tyrannique ! Que serait-ce s'il commençait à la mêler à tous ses secrets ?

Elle usait d'ailleurs avec lui d'une grande franchise et racontait volontiers tout ce qu'elle faisait. Il n'ignorait les noms d'aucune des personnes qu'elle fréquentait. Sa vie était nette, claire, propre, sans dissimulation. Elle le traitait en véritable confident... Sous ce rapport-là, elle était parfaite !

Il y avait bien la question de son despotisme qu'il pouvait retenir contre elle. Elle commandait et décidait de tout. Il ne lui paraissait pas lui venir à l'idée qu'elle dût le consulter sur le choix d'une toilette, d'un menu ou la nécessité d'un achat.

Pour leurs promenades, c'était pareil, elle s'informait bien de ses goûts, mais c'était toujours les siens qui prévalaient. Elle ne lui faisait de concessions que lorsqu'il usait d'un prétexte pour ne pas l'accompagner ; alors elle comprenait pourquoi il se récusait et elle offrait un autre but de promenade ou proposait une autre distraction... pour le contraindre à demeurer près d'elle.

Somme toute, s'il avait répondu à la confiance de la jeune femme par une confiance analogue, leurs rapports auraient été évidemment plus cordiaux.

Le malheur voulait qu'ils eussent fait un mariage de raison... Un tel début ne prédispose pas à beaucoup d'abandon, en somme. L'amour aurait pu naître entre eux au commencement de leur singulière association, mais la flamme n'avait pas jailli, éteinte tout de suite par l'attitude réservée de Claude, qui se méfiait de son compagnon et prétendait user jusqu'au bout des avantages que lui donnait un mariage dont chaque point avait été prévu et réglé à l'avance.

Rien ne tue l'amour ou ne l'empêche de naître comme les sentiers battus où chaque chose est tracée d'abord. L'amour a besoin de fantaisie ; Didier ressentait déjà auprès de Claude une sorte d'habitude qui menaçait de devenir fastidieuse... Tout l'argent dont pouvait arguer la jeune millionnaire suffisait-il à compenser cela ?

Toutes ces pensées tourbillonnaient dans la tête de Didier pendant qu'il achevait en silence son repas.

Elles l'empêchèrent de voir le visage déçu de sa partenaire devant son inexplicable mutisme... attitude qu'elle taxa d'injurieuse.

Il ne vit pas davantage les petites lèvres pincées sur des pensées secrètes qui s'exaspéraient.

Et, quand son regard errant autour de lui vint se poser à nouveau, machinalement, sur la dame voisine, cause indirecte de leur querelle, il ne s'aperçut pas de quelle colère flamboyèrent soudain les yeux indignés qui épiaient les siens.

Et même, en pensant avec ironie combien ce

serait drôle si, un jour, il disait à Claude : « Gardez votre argent, moi je reprends ma liberté », il ne se rendit pas compte qu'il souriait en même temps que, sans la voir, son regard restait posé sur la jolie voisine.

À quoi tiennent les choses ! Ce grand rêveur de Didier, qui s'évadait si souvent dans la lune pour y faire de si merveilleuses promenades, sans danger pour personne, venait de déterminer par son sourire involontaire et son regard tout aussi inconscient, une catastrophe dont les suites devaient être incalculables.

Claude n'avait pas eu, pour apaiser son courroux, la bienfaisante douceur d'une rêverie indulgente. Ignorant les raisons qui faisaient sourire son mari, n'ayant pas en lui la foi qui étaye la confiance et fait naître l'indulgence, elle fut humiliée de son silence, atteinte par son regard qui bravait sa défense, ulcérée de ce sourire qui paraissait s'adresser à une autre.

Et son geste fatal, involontaire, se déclencha...

Elle saisit son verre rempli de vin et sans calculer, sans se rendre compte du scandale

qu'elle allait soulever et des suites qui pouvaient en résulter, elle en lança le contenu au visage de Didier.

Cela se passait au Palais de la Méditerranée¹, à l'heure du déjeuner, au milieu d'une foule de gens qui allaient faire des gorges chaudes de l'aventure.

Atteint par la douche humide dont le froid liquide le tira de son engourdissement, Didier sursauta.

Instinctivement il prit sa serviette, qui, avec son visage, avait reçu la plus grande partie du liquide, et il s'épongea de son mieux.

Ses yeux regardèrent Claude avec stupeur.

Elle perçut un étonnement sincère dans ce regard d'homme qui revenait de loin ; mais en même temps, elle vit s'éteindre le sourire des lèvres et la lueur indulgente des yeux.

Bras et jambes brisés, maintenant, elle tremblait de tout son corps devant le désastre de

¹ Le Palais de la Méditerranée, incendié en 1933, a été reconstruit depuis, comme chacun le sait.

la chemise tachée, de ce plastron souillé irrémédiablement.

Elle vit son mari qui achevait d'essuyer avec son mouchoir ce que la serviette n'avait pas épongé. Ses yeux hagards la regardaient avec une sorte d'épouvante.

Elle le vit se lever, s'éloigner... Elle ne comprit qu'il était parti que lorsque quelques rires fusèrent autour.

L'esclandre qu'elle avait soulevé mit une rougeur sur ses pommettes, qui apparurent très vives dans son visage trop pâle.

Accoudée sur la table, elle essaya de tenir tête aux regards amusés qui convergeaient vers elle.

Naturellement, dans le public choisi rassemblé dans ce restaurant chic, personne ne se serait permis de faire une réflexion, tout au moins assez haut pour que la jeune femme pût l'entendre. Mais les yeux indignés ou les sourires ironiques en disaient long, devant ce geste insolite et si peu mondain.

L'incident n'avait été aperçu que des tables

directement voisines de la leur.

Le silence que son mari et elle avaient gardé, l'impeccable attitude de Didier qui n'avait pas eu une réaction intempestive, tout avait contribué à limiter le scandale.

Pourtant, des murmures commentaient la scène, plus ou moins favorables selon qu'ils émanaient d'un homme ou d'une femme.

– Elle a vraiment du cran, cette gosse-là !

– Bah ! Elle a eu un geste de fille.

– Son attitude est très chic, maintenant !

– Oui, elle crâne !

Claude avait repris son sang-froid. La tête droite, très calme, elle demeurait indifférente à la curiosité générale dont elle était l'objet.

En réalité, elle ne voyait ni n'entendait rien et elle ne cherchait pas à prendre une attitude,

Après le violent mouvement de colère qui l'avait soulevée, elle restait médusée dans une double surprise, surprise de son propre geste, dont elle ne se serait jamais crue capable, et

surprise de la réaction qu'il avait pu provoquer chez Didier.

Cela, cela surtout était comme un coup de massue qu'elle aurait reçu sur la tête... Elle avait eu, tout de suite, l'impression de quelque chose de cassé, d'irréparable. Et, à mesure que les minutes passaient, ce sentiment s'aggravait jusqu'à l'angoisse.

Elle essayait bien de se dire qu'il n'était pas raisonnable de s'inquiéter. Le plus simple bon sens lui montrait que cet homme correct avait dû, avant tout, vouloir réparer le désordre matériel causé par l'incident. Il était certainement rentré à l'hôtel pour se laver et changer de vêtements, et il était fort probable qu'il n'avait nulle envie, après cet éclat, de venir retrouver sa femme pour achever de déjeuner avec elle...

Maintenant qu'elle était un peu calmée, elle se rendait compte qu'il était inutile d'attendre Didier au restaurant.

Seulement, elle ne voulait pas avoir l'air de courir après lui. Par dignité, il fallait rester là et continuer de manger, alors que rien ne pouvait

passer dans sa gorge serrée.

Il fallait tenir !... Il fallait crâner !

Tout à l'heure, à l'hôtel où Didier devait l'attendre, elle aurait avec lui une explication orageuse ; ils devraient s'expliquer.

Par un singulier phénomène, sa colère remontait graduellement en elle ; son geste, qui avait provoqué sur le moment sa propre stupéfaction et presque sa confusion, arrivait à lui sembler légitime.

Mais que ce repas était donc interminable ! L'intérêt s'était détourné d'elle, chacun avait repris une conversation particulière et elle aurait pu partir sans être remarquée.

Cependant, une sorte de bravade un peu enfantine la fit demeurer jusqu'au bout. Ce ne fut que lorsqu'on lui eut servi les fruits et qu'elle eut sucé trois grains de raisin qu'elle se décida à se lever.

Elle avait suffisamment crâné pour la galerie ; Didier ne pourrait pas croire qu'elle avait couru après lui.

Elle mit un billet de cent francs sur la table pour solder son repas et elle gagna le vestiaire.

XXVI

Ce fut un peu fébrilement que Claude sonna sa femme de chambre, lorsqu'elle eut constaté qu'il n'y avait personne dans le salon, terrain neutre entre l'appartement de son mari et le sien.

– Allez prévenir Monsieur que je l'attends, dit-elle à Céline en entrant.

Puisqu'il fallait avoir une explication, autant valait que ce fût tout de suite.

Elle fut un peu déçue lorsque la jeune camériste répondit :

– Monsieur est sorti, madame.

– Comment ? Depuis quand ?

– Il n'y a pas longtemps. Monsieur est rentré pendant que je déjeunais, il est parti presque à l'instant.

– C'est bien, dit Claude, je vais me reposer un peu. Je vous rappellerai pour m'habiller avant de

sortir.

Lorsque Céline fut partie, la jeune femme s'étendit sur une chaise longue. Elle pensait :

« Didier, lavé, séché et repomponné, sera retourné pour me chercher au Palais de la Méditerranée... Après tout, c'est une bonne intention dont il faudra lui tenir compte... Je vais l'attendre ici. Il va revenir, c'est certain !... Je vais l'attendre une demi-heure, mais si dans trente minutes il n'est pas là... tant pis pour lui ! On verra ! »

Elle attendit la demi-heure convenue, puis un quart d'heure de grâce... et un autre encore !

À mesure que le temps passait, elle s'énervait de plus en plus... Si encore Marie Jousserand avait été près d'elle, la chère vieille confidente aurait partagé son ennui... et reçu le contrecoup de sa nervosité !

Mais la gouvernante, depuis qu'elle avait rejoint Claude à Nice, affectait une grande discrétion, et, pour ne pas importuner les nouveaux époux, elle s'était mise en devoir

d'explorer seule tous les environs. Presque chaque jour elle s'arrangeait pour faire une nouvelle excursion.

Le matin même, elle avait dit son intention d'aller déjeuner à Menton, elle ne rentrerait donc qu'à la fin de la journée.

Brusquement, Claude se leva et sonna Céline.

Elle avait assez attendu !

Il lui fallait maintenant la plus élégante de ses robes d'après-midi.

« Vite ! vite ! le petit chapeau neuf arrivé de Paris la veille... Vite, vite ! la voiture à la porte de l'hôtel... »

Et en route pour Monte-Carlo.

Elle était subitement très agitée, très excitée.

– Ah ! Monsieur ne rentrait pas ! Monsieur était vexé et boudait ! Eh bien, lorsqu'il reviendrait à l'hôtel et ne trouverait personne, il attendrait à son tour !... »

Ces pensées s'agitaient tumultueusement dans sa tête, tandis que l'auto l'emmenait à toute

allure par cette admirable route de la Moyenne Corniche vers Monte-Carlo.

C'était l'itinéraire qu'elle préférait d'habitude et son chauffeur l'avait pris de lui-même. La vue y est plus vaste et plus belle que par la route du bas ; cette dernière étant, depuis quelques années, enterrée et encombrée comme une rue de ville entre les trop nombreuses constructions modernes.

Mais, ce jour-là, Claude se souciait fort peu du paysage.

La sensation de vitesse augmentait d'instant en instant son excitation nerveuse, si bien que lorsque la jeune femme arriva à la fameuse maison de jeu, elle était aussi fiévreuse que si elle avait été malade.

C'est dans ces dispositions qu'elle commença à jouer, et elle y mit tant d'ardeur pour s'étourdir et ne plus penser qu'elle connut, ce jour-là pour la première fois, toutes les émotions du jeu.

Elle joua avec une audace insensée, gagna, perdit, regagna encore, prise entièrement par cette

sorte de passion qui annihile tout autre sentiment et qui fait oublier, au joueur même, la valeur des sommes qu'il risque.

Cependant, cette excitation tomba tout d'un coup. Au milieu de cette foule enfiévrée qui remplissait les salles de jeu, Claude éprouva brusquement une angoissante sensation de solitude...

Il était six heures.

L'heure du thé était passée, celle de l'apéritif commençait.

Elle songea que Didier était peut-être de retour, à l'attendre pour cette fin d'après-midi qu'ils passaient toujours ensemble.

Alors, très vite... aussi vite qu'elle avait décidé de venir, il lui fallait repartir.

– Où est Monsieur ? jeta-t-elle tout de suite à Céline dès qu'elle arriva à l'hôtel. Allez voir s'il est ici !

Elle s'étonna à peine quand on lui dit qu'il n'était pas encore rentré.

– Quand il reviendra, prévenez-moi. Je veux le

voir, j'irai à lui...

Ce fut tout ce qu'elle commanda.

Il y avait du vide dans sa tête, il lui semblait que tout tournait autour d'elle et que, dans ce vertige, un peu d'elle-même se volatilisait : sa jeunesse, son insouciance, son orgueil, sa confiance en soi ! Quelque chose croulait qui ne reviendrait jamais... qu'elle ne pourrait plus jamais ressusciter.

Malgré cette impression démoralisante, elle eut l'énergie de ne pas faire appeler Marie Jousserand qui devait maintenant être de retour. Elle ne voulait pas laisser paraître son souci de l'absence inusitée de Didier. Tant que personne ne connaissait leur malentendu, elle pouvait le considérer comme inexistant.

À huit heures, cependant, elle s'informa de nouveau de son mari.

Elle calculait que le jeune homme devait être arrivé. C'était l'heure où il s'habillait pour dîner.

Mais il ne devait pas, ce soir-là, se plier à cette formalité, puisque à dix heures on ne le signalait

pas encore de retour...

À minuit, il n'était pas encore là.

Alors, elle comprit que son mari la punissait de son emportement.

Pour la vexer, la braver même, il passerait la nuit dehors !

– Je me vengerai !... Oh ! je me vengerai ! Il regrettera !

Menace vaine dont elle sentait tout le néant.

Et de se dire qu'elle ne pouvait rien contre l'époux, la souleva d'indignation.

Ah ! il n'est pas encore rentré, le monsieur qui est vexé ! Eh bien, moi, je file !... Et à quelle heure ? En pleine nuit ?... Quand il rentrera, il pourra se vexer à son aise et pour quelque chose, cette fois !

Habillée en quelques minutes d'une élégante robe de soirée, elle se fit conduire à Cannes pour y souper dans un restaurant de nuit à la mode. Elle y rencontra deux jeunes ménages qu'elle connaissait un peu et qui insistèrent, la voyant seule, pour qu'elle vint s'asseoir à leur table.

C'est ainsi qu'elle soupa en joyeuse compagnie et qu'elle retrouva là toute l'excitation factice de l'après-midi à Monte-Carlo.

Elle, si distinguée d'habitude, se surprit à parler très vite, à rire très haut, un peu nerveusement !... Au dessert, elle accepta une cigarette... une de ces fameuses cigarettes que son mari ne pouvait supporter de lui voir fumer en public, et elle mit, à l'allumer, une sorte de bravade, d'esprit de révolte contre l'autorité de l'époux absent.

La nuit se passa ainsi au milieu de conversations à bâtons rompus et des rires des jeunes femmes, jusqu'au moment où soudain... comme tantôt à Monte-Carlo, tout lui parut sombrer autour d'elle, les dîneurs élégants, le décor luxueux et l'orchestre persan aux musiques langoureuses, tout lui sembla vain et vide.

L'impression fut si nette qu'elle eut un grand frisson comme si elle venait de se trouver transportée dans un désert glacial.

Ses compagnons s'inquiétèrent, surpris du changement subit de sa physionomie.

– Il y a quelque chose qui ne va pas ? Vous êtes souffrante ?

– Non, ce n'est rien, un frisson.

– Prenez garde... L'état fébrile est quelquefois précurseur d'une maladie. Voulez-vous que nous vous accompagnions jusque chez vous ?

– Merci, dit Claude précipitamment, je vais rentrer... J'ai ma voiture, ne vous dérangez pas.

Elle éprouvait à nouveau l'impérieux besoin d'être seule, loin de ce bruit et de ces lumières, loin surtout de cette cohue frivole où un véritable souci n'a pas sa place... où un cœur en peine semble ne pas même pouvoir soupirer.

XXVII

Le petit cadran électrique, discrètement incrusté dans le mur au-dessus de la porte marquait onze heures lorsque Céline ouvrit les persiennes de la chambre de sa maîtresse.

Celle-ci s'était couchée très lasse, au petit jour, et Marie Jousserand avait recommandé qu'on n'éveillât pas trop tôt la jeune femme.

La première pensée de Claude fut pour s'informer encore de son mari, mais elle redouta que Céline ne fût intriguée par ses demandes répétées à propos de Monsieur. Surtout que la femme de chambre ne devait pas avoir été sans remarquer toutes les allées et venues de sa maîtresse, seule, même la nuit.

Elle attendit donc d'être presque habillée pour observer de l'air le plus détaché :

– Je ne sais si Monsieur a eu le temps de

revenir ?... Je ne crois pas, mais allez vous en assurer.

– Monsieur est toujours absent, revint dire la soubrette au bout d'un instant.

Claude ferma les yeux et ne formula aucun commentaire. Mais en elle-même, elle répétait :

– Il boude toujours ! Ça dure !... Monsieur est vexé !... J'ai piqué son amour-propre. Il doit bien se rendre compte, cependant, qu'il n'a rien à gagner à bouder avec moi !

Jusqu'ici, elle n'était pas inquiète, elle était seulement malheureuse de cette querelle qu'elle avait provoquée et dont les conséquences lui paraissaient formidables et s'éternisaient.

Ce plastron de chemise taché de vin... une grande tache qui s'étalait comme du sang... c'était la pire catastrophe !

Un geste regrettable dont il ne reste aucune trace s'efface bien plus vite que celui qui laisse une empreinte. Cette tache-là indélébile, était comme une blessure qui avait du mal à se cicatriser.

Une serviette avait suffi à sécher le visage mouillé de l'offensé ; deux minutes après le geste malencontreux, sa serviette avait tout réparé... Tandis que cette chemise !...

Son mari avait dû traverser la salle de restaurant, quitter le Palais de la Méditerranée, gagner l'hôtel, faire tous ces gestes avec son plastron souillé qui s'étalait aux yeux étrangers comme une flétrissure le marquant de ridicule.

Quand elle évoquait cette vision, Claude gémissait comme devant un malheur irréparable.

Comment avait-elle pu commettre une pareille inconvenance, elle, une jeune fille bien élevée ? Elle ne s'expliquait pas qu'elle eût pareillement manqué de self-control.

À vingt-quatre heures de distance, elle ne comprenait même pas pourquoi elle avait eu subitement une telle colère. Qu'est-ce donc que le sentiment qui l'avait soulevée comme une brute ? Cette folie qui s'était emparée de sa volonté et lui avait commandé le geste incongru ?

Non, elle ne comprenait pas !

Cent fois déjà, Didier avait eu les mêmes distractions sans qu'elle songeât jamais à en prendre ombrage, et voici qu'hier...

C'était formidable... inimaginable ! Elle ne pouvait pas expliquer son geste dont le déclenchement avait été automatique, comme provoqué par une subite démence.

Didier aurait dû se rendre compte qu'elle n'était pas dans son état normal en agissant de la sorte !...

Quand elle eut terminé minutieusement sa toilette, Claude alla dans la chambre de son mari.

Elle devait, lui semblait-il, faire disparaître la malencontreuse chemise... l'envoyer tout de suite au blanchissage, afin que son mari ne la revît jamais.

Elle la chercha en vain dans le linge sale ; la pièce du litige, preuve de sa colère, n'était plus là... déjà envoyée à laver, peut-être ?

Mais, soudain, la chambre et la salle de bains lui donnèrent l'impression d'un trop grand ordre. Rien ne traînait dans ces pièces... Si, ces

cigarettes sur la cheminée, cette paire de gants usagés, jetée sur la table.

Le cœur serré sous une angoisse subite, sans oser réfléchir autrement, elle ouvrit les armoires.

Des cravates défraîchies gisaient sur les planches, pêle-mêle avec des cols aux boutonnères arrachées... C'était tout.

Elle comprit soudain.

La chambre était vide.

Son mari avait tout emporté !

Le cœur bondissant d'émoi, elle se pendit au cordon de sonnette.

– Quand Monsieur est-il parti ? jeta-t-elle au garçon d'hôtel qui accourait avec empressement à son appel.

– Hier, au début de l'après-midi, madame, je l'ai aidé à boucler ses malles. La voiture de l'hôtel l'a conduit à la gare pour le train de deux heures.

– Le train de Paris ?

– Oui, madame.

– C’est, c’est parfait ! Il... il sera arrivé à l’heure ?

– Oh ! oui, madame, Monsieur avait largement le temps !

– Oui, oui..., allez, allez !

Elle étouffait.

– Parti ! Didier était parti !...

Ces malles prêtes qu’il ne voulait pas vider :

« Un caprice peut vous détacher de moi... »

Il avait eu raison de ne pas les défaire... Ces malles, elles avaient servi... à repartir... très vite... loin d’elle !

Elle retourna chez elle en chancelant, comme une loque que la tourmente agite.

Dans sa chambre, une véritable attaque de nerfs la secoua.

Quand Marie Jousserand et Céline, accourues à ses plaintes, la rejoignirent, elle gisait presque inanimée, tombée en travers de son lit... arbrisseau fragile que l’orage avait ployé.

Ses lèvres serrées ne s’ouvraient que pour des

plaintes d'enfant malade et inconsciente. Jamais, dans l'âme despotique de la malheureuse, un pareil chagrin n'avait éclos.

Elle fut des heures à se morfondre, les deux poings sur les yeux, sans qu'une larme coulât pour soulager son mal.

Épouvantées d'un tel désespoir, la dame de compagnie et la soubrette ne savaient comment intervenir. Elles n'osaient même pas parler, car, aux premiers mots de pitié qu'elles avaient voulu dire, Claude leur avait impitoyablement fait signe de se taire et de s'en aller.

Sa douleur farouche était en elle et ne pouvait intéresser qu'elle-même.

Ce ne fut qu'au milieu de l'après-midi que Marie Jousserand, ayant renvoyé Céline pour rester seule auprès de son ancienne élève, put se faire entendre de celle-ci.

– Voyons, Claude, que signifie ?... Mon petit, expliquez-moi ? Depuis hier, vous vous débattiez seule devant quelque chose que je ne devine pas... Si vous avez du chagrin, permettez-moi de

pleurer avec vous.

La jeune femme se redressa et regarda sa demoiselle de compagnie avec des yeux agrandis que la démence menaçait :

– Jousserand, fit-elle d'une voix méconnaissable, c'est fini !... bien fini !... Il est parti !

– Qui est-ce qui est parti ?

– Didier.

– Monsieur ? parti ?

– Oui... parti !

– Mais quand cela ?... Et pour où ?

– Hier... pour Paris, peut-être... ou ailleurs ! C'est épouvantable !

– Qu'est-ce que vous dites, Claude ? Pourquoi Monsieur serait-il parti ?... Il va revenir, son absence n'est pas définitive ?

– Il a enlevé toutes ses affaires.

– Oh !... c'est impossible !

– Si ! tout est parti !

– Enfin, il faut une raison à un mari pour quitter sa femme ! Ma pauvre Claude, vous vous mettez martel en tête... M. Valencourt va revenir.

– Non, je sens bien... c'est moi ! c'est ma faute ! C'est... de... ma... faute !...

Elle hoquetait de désespoir.

Sur l'épaule maternelle de la vieille fille qui l'avait élevée, Claude, s'abandonnant enfin à sa douleur, versa des pleurs dont la source paraissait intarissable.

Et à travers ses larmes, entre ses lèvres brûlantes, dont la sécheresse lui faisait mal, des bouts de phrases se glissaient, que Marie Jousserand ne comprenait pas :

– Une fois, il est allé jusqu'en Égypte, mais ce n'était pas sa femme... Je n'ai pas été infidèle, moi ! Seulement, il l'aimait, elle !... Et puis, c'est cette chemise !... Ah ! cette chemise ! Quel souvenir !

À un moment, Claude essuya ses yeux, puis, sérieusement, demanda :

– C'est loin, Alexandrie ?

– En Égypte.

– Oui, mais c'est long pour y aller et en revenir ?

La vieille demoiselle la crut folle.

– Voyons, ma petite fille, ne dites pas des choses déraisonnables. Qu'est-ce que M. Didier irait faire à Alexandrie, si loin de vous ? Une fâcherie, ça arrive dans tous les ménages... Heureusement, ça ne dure pas longtemps. Quand on est marié, il faut bien qu'on finisse par se réconcilier.

Un moment, la jeune femme resta les yeux fixes.

Elle évoquait, en elle-même, le visage de son mari... ses expressions, son attitude avec elle.

Une altération passa sur ses traits. En regardant sa vieille compagne :

– Il m'a dit, fit-elle, que, s'il partait, il ne reviendrait pas...

– Des phrases ! Tous les hommes usent de ces mots. À quel propos vous a-t-il dit ça ?

– Je l’avais menacé de découcher s’il s’avisait jamais de le faire... J’aurais suivi son exemple !

– Oui, c’était une grosse menace... de celles que les hommes n’aiment pas entendre parce qu’ils prétendent, quoi qu’ils fassent, à la fidélité féminine... Ce n’est pas que ça les gêne beaucoup, mais ils en font une question d’amour-propre... Seulement, voyons, Claude, vous n’avez pas découché, vous ! Vous êtes une personne bien élevée et correcte. L’orgueil de votre mari n’est pas atteint.

– Oh ! avoua Claude avec un gros sanglot, son orgueil !...

Elle n’acheva pas.

La tête dans les mains, elle se livrait de nouveau à un vrai désespoir.

Marie Jousserand passa sa main ridée sur la tête brune de l’affligée.

– Voyons, mon petit, racontez-moi... C’est probablement beaucoup moins grave que vous ne l’imaginez...

Claude se moucha, puis s’essuya les yeux.

– Oh ! c’est bien simple, fit-elle... Au Palais de la Méditerranée, nous venions de nous mettre à table... Nous finissions les hors-d’œuvre, tenez !... Je parle à mon mari... je ne sais plus ce que je lui disais, c’était sûrement sans importance !...

« Enfin, je lui parle... Il ne répond pas. Il avait la tête tournée vers un point de la salle... Je suis son regard... je rejoins le « point » qui était une femme... qu’on pouvait trouver jolie, si on veut !... Enfin une femme !... Je répète : Didier !... une fois... deux fois... trois fois... Il restait perdu dans sa contemplation... Pas de réponse, pas un signe... rien ! Alors, plus vite que ma pensée, ma main a saisi le verre que le maître d’hôtel venait de remplir... et v’lan ! Didier a tout reçu sur la figure... Vous avez compris, maintenant ?

Marie Jousserand restait abasourdie.

– Oh ! Claude ! ma petite Claude ! balbutia-t-elle. C’est vous... vous !

Elle ne savait que répéter ce mot et il y avait tant d’ahurissement sur son visage que Claude se

mit à rire malgré son chagrin.

Elle se trouvait détendue par cette espèce de confession, et l'air indigné de sa vieille institutrice la reportait au temps de son enfance, quand elle était une fillette terrible et qu'elle se faisait un plaisir de scandaliser la brave demoiselle.

– Oui, ma bonne Jousserand, j'ai fait cela, moi, comme vous dites. Et je vous avoue que, lorsque j'ai vu l'air tragique de mon mari, se levant sans un mot et quittant la table, j'ai cru que je venais de commettre un crime... Avec ce vin sur sa chemise qui la tachait de sang... et tous ces gens qui me regardaient d'un œil plutôt malveillant !

– Et puis ?

– Comment, et puis ? Ça ne vous suffit pas, Jousserand ? Je trouve que pour le Palais de la Méditerranée, en plein déjeuner, c'est assez... sensationnel !

– Hélas ! trop sensationnel, ma pauvre enfant !... Je vous demande ce que vous avez fait

après cet... cet éclat ?

– Après cet éclat, ma bonne amie ? Je suis restée tranquille.

Elle s'arrêta un instant. Son regard songeur semblait revivre la scène.

Plus lentement, elle reprit :

– Cela n'a pas été aussi facile que vous pouvez le croire, de rester tranquille... tout à fait calme et impassible... Vraiment, je n'ai rien vu... rien voulu voir ! mais j'avais l'impression que toute la foule du Palais de la Méditerranée avait les yeux fixés sur moi... C'est lourd, vous n'imaginez pas...

– Je suis désolée de n'avoir pas été auprès de vous, s'excusa la vieille fille qui avait l'impression d'avoir été en défaut, puisqu'elle s'amusait pendant que sa petite Claude subissait une semblable épreuve. Oh ! si j'avais pu prévoir !...

– Que voulez-vous, ma pauvre Jousserand, ce ne sont pas des choses qu'on peut prévoir, sinon, j'aurais quitté la table derrière sans m'occuper de

ce que les autres allaient penser ! et je serais arrivée ici, à temps, pour le retenir auprès de moi... Ça m'a bien servi de crâner jusqu'à la fin du repas ! J'ai manqué Monsieur juste de quelques minutes.

Elle se prit la tête entre les mains. Toute sa peine remontait avec le souvenir du départ de son mari.

– Et maintenant, quand le reverrai-je ? Comment tout cela va-t-il finir ?... Quelle histoire !

– Ne vous exagérez donc pas les choses, mon petit. Un mari revient toujours auprès de sa femme quand il est pauvre et que celle-ci est riche... Voyez-vous, l'esprit pratique vient à un moment donné aux garçons. Pour commencer, ils jettent feu et flammes et sont prêts à toutes les extrémités ; puis, de sang-froid, ils réfléchissent et sauvegardent leurs intérêts... J'ignore ce que votre mari a pensé faire en s'éloignant, mais vous le verrez revenir : vous tenez le bon bout... Ce soir, probablement, il apparaîtra à l'heure du dîner, avec une gerbe de fleurs à la main, et il

vous dira d'un ton convaincu : « Ce que vous avez fait, Claude, est inqualifiable ; mais je veux être raisonnable pour deux : ne parlons plus de rien et que tout soit fini !... » Comme vous-même vous ne demandez qu'à passer l'éponge, le tour sera joué et tout ira bien... Ah ! les hommes !... tous les mêmes, les hommes !

La vision de ce retour de Didier, avec des fleurs à la main, fit sourire Claude.

Il faut peu de chose pour ranimer l'espoir dans un cœur qui n'a jamais, réellement, connu la souffrance. Marie Jousserand avait trouvé les mots qui encouragent et consolent.

– À l'heure du dîner, murmura Claude rêveusement, en regardant la pendule.

– Oui, vers les huit heures, précisa la vieille fille avec une affirmation touchante.

Et Claude, qui avait refusé de déjeuner, accepta le goûter que Céline lui apporta.

La jeune femme était si persuadée que son mari allait revenir pour le repas du soir, qu'à sept heures elle s'habilla minutieusement.

À un moment, se regardant dans la glace et constatant que sa pâleur et son petit air langoureux lui seyaient bien, elle pensa tout haut :

« Pour l'argent ?... Oui, les hommes sont pratiques ! Mais tout de même, je ne suis pas trop laide et je vauх, peut-être, qu'il revienne pour moi ! »

Et au bout de quelques minutes, parmi dix suppositions en repréсailles des heures d'inquiétude qu'il lui avait causées :

« Si je le menaçais de lui couper les vivres, est-ce que réellement il aurait le courage de m'en vouloir beaucoup... »

Mais la pendule sonna huit heures, puis la demie, puis neuf heures... et Didier n'apparut pas, non plus que le bouquet escompté qu'une fleuriste eût pu avoir l'ordre d'envoyer.

Les yeux secs, Claude suivit la course des aiguilles sur le cadran gradué et sa déception fut si grande qu'une colère la souleva.

Marie Jousserand avait raison. Après tout ce

qu'elle avait fait pour Didier, celui-ci n'aurait pas dû prolonger si longtemps leur désaccord ! Mais Monsieur voulait lui faire payer cher sa blessure d'amour-propre ! Il avait été moins pointilleux quand il avait accepté de l'épouser malgré les conditions humiliantes de leur entente !... Maintenant qu'il avait de l'argent en poche, après trois mois de mariage et de... d'honoraires, Monsieur pouvait se payer le luxe de rester quelque temps loin du logis !

Quand son portefeuille serait vide, il reviendrait, parbleu ! Elle le savait bien !

Comme disait Jousserand : Les hommes finissent toujours par être pratiques ! Mais il faudrait voir, alors, si elle accepterait d'accueillir le transfuge... ou comment elle le recevrait !

Vraiment, Claude se sentait pleine de bonne volonté. Elle reconnaissait avoir eu tort. Son mouvement de colère était regrettable ; mais il ne fallait pas non plus que Didier exagérât !

Tous les jours, les femmes ont des gestes de nervosité déplorables sans pour cela que les maris se croient autorisés à quitter leurs foyers. Ou

alors, où irait-on ? Et à quoi servirait le mariage s'il ne mettait pas les époux à l'abri des conséquences d'une mauvaise humeur importune ?

Pendant plusieurs jours, elle se monta la tête avec de semblables raisons, car, après avoir compté les heures, elle calculait maintenant le nombre de jours qui la séparaient de la fin du mois... de l'époque où Didier, ordinairement, recevait le chèque habituel de la somme mise à sa disposition pour le mois qui suivait.

Car elle n'était pas regardante, Claude, avec son mari ! Pour qu'il ne fût jamais à court d'argent, elle payait d'avance... et largement ! ne s'en tenant pas au chiffre prévu, puisque, pour mille petites dépenses à solder lorsqu'ils étaient ensemble, Didier avait toujours la main à la poche.

Non, lui non plus n'était pas parcimonieux ! Elle devait lui rendre cette justice que jamais il n'avait paru faire attention au « mien » et au « tien » au moment de solder un compte. Sous ce rapport, indiscutablement, il avait le geste

élégant.

Mais, enfin, cela n'empêchait pas qu'elle fût large avec lui... Tous les actes de la jeune femme avaient été remplis de prévenances et d'attentions...

Ah ! il pouvait être vaniteux, le monsieur ! Cela ne l'empêchait pas d'être un ingrat et un égoïste ! On ne plaque pas une petite femme aussi délicate qu'elle l'avait été, sans se soucier des répercussions que cela peut avoir pour elle.

Pour commencer, Claude n'allait pas se claustre dans sa chambre. Elle allait reprendre ses promenades, être de toutes les fêtes, de toutes les parties de plaisir ; Marie Jousserand l'accompagnerait comme autrefois, avant son mariage.

Et c'est ce qui arriva.

On rencontra de nouveau partout la jeune millionnaire et son chaperon. Mais, Claude ne s'en aperçut pas elle-même, le caractère de son mari avait dû déteindre sur elle, on la vit passer hautaine, réservée, distante de tous ces gens dont

elle ne se souciait plus. Ses yeux pensifs qui semblaient ne distinguer personne, continuaient cependant de percer les groupes et de fixer la foule, cherchant peut-être une silhouette masculine qu'elle ne découvrait pas... celle d'un homme grand, mince, élégant, qui portait la tête un peu altière et semblait toujours perdu dans la lune.

XXVIII

Le mois se termina et un autre commença sans ramener Didier auprès de Claude.

Dans la face amincie de la jeune femme, une pensée absorbante semblait avoir chassé tous les sourires d'autrefois. Les yeux secs, rêveurs, qu'un bistre cernait, semblaient toujours poursuivre quelque rêve intérieur, pendant que les mains diaphanes esquissaient des gestes d'indifférence ou de lassitude.

Et cependant, maintenant, Claude évitait de parler de Didier.

Elle affectait de se désintéresser complètement de ce mari qu'elle avait acheté et qui manquait à tous ses engagements.

Quand Marie Jousserand lui parlait du jeune homme, l'épouse délaissée haussait les épaules et répondait d'un ton indifférent et un peu las :

– Il est parti, tant pis pour lui ! Je ne l’attends plus. Il n’a pas observé les clauses du contrat qui le lie à moi... il faudra bien qu’il en porte la peine !... Vous devez bien vous douter, Jousserand, que cela ne se passera pas comme ça.

C’était tout ce que sa dévouée compagne pouvait tirer d’elle.

Claude ne se livrait pas.

Au contraire, elle essayait parfois de reprendre le ton léger, un peu taquin, qu’elle avait souvent avec son ancienne institutrice.

Après la minute d’abandon qui lui avait déchargé le cœur, elle s’était retrouvée comme un jeune être fort, cachant sous une apparence paisible, sinon enjouée, la fierté de n’avoir besoin ni d’aide ni de pitié.

Et si ce n’avaient été les profonds changements survenus dans ses habitudes, le cerne de ses grands yeux d’enfant, la langueur de son sourire et l’air indifférent avec lequel elle acceptait tout à présent, Marie Jousserand aurait pu croire que le départ de Valencourt n’affectait

pas outre mesure sa femme.

Mais la vieille demoiselle connaissait l'enfant qu'elle avait élevée et elle n'était pas aveugle en cette occasion.

Épouvantée du changement sans précédent survenu dans la vie de celle qu'elle aimait, la gouvernante constatait tous les jours les progrès du mal qui ravageait secrètement celle-ci.

Plus clairvoyante que Claude, dont l'orgueil ne désarmait pas et qui se refusait à lire en elle-même, la brave fille avait compris que le retour de Didier était indispensable au bonheur de la délaissée et, ne pouvant rien d'autre pour toucher l'infidèle, elle faisait neuvaine sur neuvaine pour que le Ciel ramenât l'absent au bercail :

– Ce mari prodigue qui méconnaissait ses intérêts, et contrairement à ce qui se passait tous les jours, n'était pas venu rejoindre sa riche épouse...

En cachette, Marie Jousserand avait écrit à M^e Floch, le notaire, et à M. Michot, le directeur de « Select' Agence ». À tous deux, elle avait

demandé la plus grande discrétion sur sa démarche un peu hardie, puisque faite en dehors de Claude ; mais, à tous deux aussi, elle avait réclamé le même service : dénicher Didier Valencourt et communiquer son adresse à l'ancienne institutrice.

Si elle pouvait rejoindre le mari de celle qu'elle aimait, la vieille fille était sûre que son amour maternel saurait dire les mots nécessaires pour ramener l'époux vagabond au foyer.

N'était-ce pas déplorable de penser qu'un jour Claude lui avait dit d'un air pénétré :

– Jousserand, j'ai eu beaucoup de peine, mais c'est de votre faute. Vous m'avez très mal élevée... En me cédant sur tous les points, en supportant tous mes caprices, en ne me donnant jamais de démentis, vous avez fait mon malheur. Personne ne m'avait dit que le bonheur d'une femme réside dans sa douceur, son indulgence, sa résignation. J'ai cru que j'avais tous les droits et qu'on me devait tous les hommages... Pauvre de moi ! J'étais seule à m'imaginer cela ! Je n'ai pas senti ces choses assez tôt pour empêcher le

malheur qui allait m'atteindre et je paie aujourd'hui mon expérience tardive...

Était-il permis à sa petite Claude de parler pareillement parce qu'un homme... un mari d'agence... pauvre et arrogant !... un homme qui n'était peut-être qu'un aventurier ! avait osé l'abandonner ?

La jeune femme n'avait-elle pas complètement perdu la tête, le jour où elle avait osé dire encore cette abomination :

– Si Didier revenait, je doublerais, je triplerais la somme que je lui ai concédée... ou plutôt non, je la lui supprimerais et ma fortune serait la sienne. J'ai été folle de vouloir compter : tout doit être en commun entre deux époux et l'un ne doit pas être plus favorisé que l'autre. Quand je pense que je dépensais par mois, pour mes toilettes, trois fois plus d'argent que je ne lui en donnais. C'était inconcevable d'illogisme ; il était fatal que mon mari ne s'attachât pas à moi...

– Voyons, Claude, vous déraisonnez. Tout le monde vous dira que vous étiez très généreuse.

– Taisez-vous, vous savez bien que vous ne connaissez rien à la question, puisque vous aviez prédit qu’il reviendrait et qu’il n’est pas là.

Et Marie Jousserand avait baissé la tête.

Cette petite Claude, malheureusement, disait vrai !

L’expérience des hommes, que la vieille fille croyait avoir, avait fait fiasco : tous ne revenaient pas quand leurs poches étaient vides !

Sans compter que les jours passaient sans apporter aucun changement. Ni M. Michot, ni M^e Floch ne pouvaient dire ce que Didier était devenu.

Par là encore, c’était un four.

C’est comme ces neuvaines et tous ces cierges qu’elle brunit en faveur de Claude, à l’église, ça n’avançait pas à grand-chose jusqu’ici !...

Il y avait maintenant deux mois que Didier était parti et n’était pas revenu.

Claude avait « tenu » avec beaucoup de cran... mais elle devait s’avouer que, durant ces longues semaines, chacun de ses réveils avait été un peu

plus pénible que le précédent...

Au début, il lui arrivait de rester à l'hôtel sans vouloir sortir. Elle prétextait une fatigue, une migraine, bien qu'à elle-même, elle dût s'avouer qu'elle restait là pour attendre.

Attendre quoi ?

Il devenait de jour en jour plus évident que Didier avait quitté Nice et qu'il n'y reviendrait pas.

Cependant, cette évidence lui paraissait illogique et elle ne pouvait pas arriver à se persuader que, pour un verre de vin tout simplement reçu en plein visage, un homme marié quittât sa femme.

En opposition à tant d'avaries que supportent parfois les hommes mariés de la part de leurs femmes irascibles, légères ou jalouses, son geste, s'il manquait d'élégance, n'en était pas moins relativement anodin.

D'un autre côté, Claude donnait une importance considérable à ce fait qu'ils étaient mariés. Quoi qu'en eût raillé Didier, les liens du

mariage et les papiers d'état civil qui en faisaient foi avaient quelque valeur.

Elle portait le nom de l'avocat, que diantre !... Il avait beau vouloir se détacher d'elle, il ne pouvait tout de même pas empêcher qu'elle ne fût sa femme.

Et ces réflexions, qu'elle se faisait vingt fois par jour, lui permettaient d'imaginer que son mari n'était pas parti aussi loin qu'on pouvait le croire. Peut-être vivait-il à proximité, boudant évidemment, mais ne se désintéressant pas totalement d'elle.

Lorsqu'elle parcourait si fébrilement tous les endroits chics du littoral, restaurants, théâtres, thés, salles de jeu ou de concert, c'était moins pour se distraire et s'étourdir elle-même, que dans l'espoir, toujours déçu et toujours renaissant, de retrouver son mari ou d'en avoir des nouvelles.

Erreur totale de jugement, elle ne l'avait revu nulle part, personne ne lui avait parlé de lui et aucun coup de téléphone ou aucune correspondance n'étaient venus préciser qu'il

vécût quelque part.

Le fugitif, n'avait pas donné signe de vie... Elle ne croyait plus qu'il en donnerait à présent !

Tout cela, Claude le ressassait dans sa tête, ce matin-là de solitude qu'elle s'attardait au lit, tandis que le soleil au dehors illuminait la mer étincelante.

Et soudain, la jeune femme sentit une grande lassitude l'envahir.

À quoi bon s'obstiner et lutter contre le sort ?

Elle se disait qu'heureusement, seul son amour-propre était engagé dans l'aventure... C'était assez pour quelqu'un d'aussi orgueilleux qu'elle !... Mais enfin, avec du raisonnement, on fait taire l'amour-propre !

Lorsqu'il le faudrait, elle saurait bien secouer tous ses ennuis et reprendre sa vie heureuse d'autrefois.

Le temps seulement d'en finir avec cette affaire et de panser la blessure faite à sa vanité.

Car il ne fallait pas croire, tout de même, que son cœur fût en jeu ni qu'un seul de ses

sentiments fût atteint !

Cette idée pouvait entrer dans les rêveries de sa vieille institutrice, mais elle était indigne de la vaillante et positive petite femme bien moderne que Claude était.

L'indignation, la colère, un certain agacement contre elle-même ?... Oui, elle avait jusqu'à ce jour admis tout cela... mais rien de plus !...

Cela posé sur ses propres sentiments, elle pouvait porter toute sa lucidité sur ceux de son mari.

– Je l'ai offensé publiquement... Pour un homme de la fierté de Didier, une telle injure est dure à digérer !... Il doit croire que tout Nice est au courant de l'aventure, donc il ne reviendra jamais ici.

Et elle eut brusquement horreur de ce cadre de sa vie actuelle : le soleil, la mer et les palmiers, jusqu'à l'élégante chambre d'hôtel, tout lui fut odieux. Tout lui rappelait son geste fatal, ses impatiences, ses regrets, ses attentes.

Non, non ! elle ne supporterait pas un moment

de plus la Côte d'Azur !

Un coup de sonnette, et Claude ordonna de préparer les valises.

La vieille demoiselle se réjouit de ce départ qui allait changer les idées de son ancienne élève.

– Mais si M. Didier revient à Nice, risqua-t-elle pourtant, car il fallait tout prévoir.

– Je l'ai assez attendu, il n'y reviendra pas.

– Heu ! c'est peut-être conclure trop vite.

– Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

Marie Jousserand eut une hésitation. Il était certains sujets auxquels Claude n'aimait pas qu'elle fît, allusion.

– Eh bien ? achevez, puisque vous avez commencé.

– Je pense, commença la vieille demoiselle, en cherchant ses mots, je pense que M. Valencourt est habitué à la grande vie, maintenant... Il va bientôt se trouver... à sec ! Alors... vous savez... les chevaux savent toujours retrouver le chemin qui mène au râtelier.

– Justement, il saura me rejoindre ! D’ailleurs, ça ne peut plus durer ainsi... je vais demander le divorce !

– Le divorce ?

Marie Jousserand en resta toute saisie.

C’était une solution, évidemment, mais Claude agissait-elle sagement en mettant tout de suite les choses au pire ?

Un mari qui part pour ne plus revenir, c’est bien désagréable, mais un divorce suffira-t-il pour ramener la sérénité sur le front de la délaissée ?

Parce que Claude reprendrait son nom de jeune fille, cela effacera-t-il le souvenir de l’homme épousé ?

Et les lèvres qui ne sourient plus jamais, à présent, retrouveront-elles leur gaieté quand un juge aura décidé que le mari et la femme sont libres chacun de recommencer leur vie ?

La vieille fille soupirait, sans croire souverain le remède.

Si l’orgueil de la jeune millionnaire avait été

seul en jeu, il est certain que la satisfaction de priver Didier des avantages d'un riche mariage aurait mis du baume sur les blessures d'amour-propre de sa femme.

Mais voilà ! Marie Jousserand n'était pas sûre du tout que ce fût seulement la fierté de sa maîtresse qui fût atteinte. Cette pâleur involontaire, cette tristesse invincible, ce détachement, indiquaient autre chose qu'une simple question de vanité.

La brave fille ne savait pas exactement quels liens intimes existaient entre les deux époux ; jamais son élève n'avait prononcé un mot là-dessus, mais elle se disait qu'un mari était un mari, Claude avait paru très heureuse tant que Didier avait été à ses côtés ; quatre mois, c'est bien peu pour créer un lien inaltérable, mais tout de même, pour quelqu'un de propre comme sa jeune compagne, un divorce, « ce n'était pas ça du tout » !

XXIX

À Paris, Claude commença aussitôt des démarches. Avant d'aborder la question du divorce, il fallait essayer de savoir ce qu'était devenu Didier.

Faisant abstraction de tout amour-propre, elle se sentait prête à aller vers lui la première et à s'expliquer loyalement sur le sujet qui les divisait.

Elle ne lui croyait pas tant d'entêtement dans ses rancunes, ni tant de vanité dans son orgueil ; mais enfin, puisque cela était, ayant eu les torts, elle acceptait de revenir la première.

Malheureusement, comme Marie Jousserand l'avait déjà fait, elle se heurta à l'ignorance de son notaire et à celle du directeur de « Select' Agence ».

Avec M^e Floch, la jeune femme dissimula sa

déception ; mais, avec M. Michot, ce fut tout différent : elle le payait assez cher, celui-ci !

– Il est absolument inadmissible que vous ne sachiez pas où se trouve votre ancien client !... Quelle boîte, si vos services ne sont même pas capables de dénicher une adresse !

M. Michot en fut suffoqué. Jamais encore aucune personne ne s'était permis de parler aussi légèrement de sa maison.

– Mon agence est sérieuse, protesta-t-il, mon personnel est au-dessus de tout reproche. Seulement, je savais votre mari à Nice, avec vous. Il ne pouvait me venir à l'esprit l'idée que je dusse le faire surveiller.

– Votre intérêt, cependant, exigeait que ce mariage tournât bien et durât longtemps...

– En effet ! Mais au bout de trois mois, était-il possible que déjà Valencourt vous quittât ! Sincèrement, madame, je me serais reproché une pareille supposition.

– Et pourtant, vous voyez où nous en sommes.

– Votre mari était intelligent... Normalement,

il aurait dû avoir souci de ses intérêts.

– C’est surtout de ménager son orgueil que Didier était soucieux.

Le directeur de « Select’ Agence » pensa intimement qu’avec une femme telle que Claude, la fierté de l’avocat avait dû, plus d’une fois, être mise à l’épreuve, mais il se garda bien d’exprimer une telle conviction. Il se contenta de paraître abonder dans le sens de sa riche cliente.

– Évidemment, fit-il, l’air navré. Votre mari était très vaniteux.

– Dites qu’il était la fierté personnifiée !

– En dehors de ça, son caractère était potable ?

– Oh ! Évidemment ! C’était un homme calme, hautain, supérieur... le sourire ironique... l’air correct... toujours impeccable... Seulement, il ne savait pas pardonner une offense.

– À ce point ? dit l’autre, interloqué qu’un homme qui, en quelque sorte, s’était vendu, pût être aussi prétentieux.

– Plus encore que vous ne le pensez ! Il y a des femmes qui, dans un mouvement de colère,

donnent une gifle à leur mari ou leur jettent un verre de vin à la figure. Il n'aurait pas fallu que j'en usasse ainsi avec lui : il serait parti, tout simplement.

– Les hommes n'aiment pas les gifles, généralement, observa doucement M. Michot.

– C'est assez naturel ! Aussi, là n'est pas la question... il ne s'agit pas de ça... Oh ! non ! Pas de ça !... je veux seulement dire que bien des hommes supportent les mouvements nerveux de leur femme... tandis que Didier ne les aurait jamais acceptés... Il est parti en saisissant le premier prétexte... comme s'il n'attendait que ça ! En réalité, il ne s'est jamais installé dans le mariage.

– Installé ? fit l'homme d'affaires en écarquillant les yeux.

– Oui, il paraissait toujours croire qu'il n'était auprès de moi que momentanément... Il n'avait pas défait ses malles, « pour repartir plus facilement quand nous nous séparerons... », disait-il.

M. Michot eut un haut-le-corps de surprise.

– Quoi ? Il parlait ainsi ? s'étonna-t-il.

– Mais oui ! Plusieurs fois, il avait fait allusion à notre séparation... « Quand l'un de nous rencontrerait l'amour... c'était fatal », affirmait-il.

– Ainsi, il envisageait ouvertement la possibilité de vous quitter ?

– Oui, surtout dans les derniers temps... Notre mariage, il le tournait à la blague... Il ne prenait pas plus au sérieux les avantages matériels que je lui avais assurés... comme s'il n'avait jamais compté là-dessus.

– Ça, c'est extraordinaire, en effet ! convint tout de suite le brave M. Michot. Il nous avait déjà estomaqués, M^e Floch et moi, lors de la rédaction du contrat...

– Comment, il y a eu quelque chose à ce moment-là ? Vous ne m'en avez pas parlé.

– Parce que c'était insignifiant... Tout de même, votre notaire et moi avons relevé le singulier épluchage de votre contrat... comme si Valencourt avait peur qu'on lui réclamât trop,

lors d'un divorce avec vous...

– Ainsi, même avant le mariage, il prévoyait déjà la rupture. Comment s'étonner après ça qu'il fît souvent allusion à une séparation possible !

Elle s'arrêta, ses grands yeux ouverts pensivement sur un passé dont chaque détail lui apparaissait, à distance, aveuglant de clarté.

– Maintenant, je me rends compte, balbutia-t-elle. Il ne parlait ainsi que pour me préparer aux événements... Peut-être même n'attendait-il que la première occasion pour s'évader...

– Alors quoi ?... Il y aurait une femme sous cette histoire-là ?

M. Michot ne mâchait pas ses mots quand quelque chose ne lui paraissait pas bien aller.

– Ah ! je ne sais pas, balbutia Claude éperdue, je ne sais pas !... Je n'ai jamais voulu admettre cela... C'était tellement désagréable, une pareille supposition... Ça me faisait l'effet d'une sournoise malpropreté...

Elle s'était accoudée sur le bureau du directeur et, la tête dans les mains, elle réfléchissait

silencieusement.

Le front de M. Michot s'était rembruni. Au fond, dans cette affaire, il avait sa part de responsabilité : cet homme qu'il avait marié avec Claude lui avait toujours paru assez singulier. En dehors de l'examen plutôt étrange du contrat, il y avait aussi leur rencontre initiale, chez le banquier Simon Wass... Valencourt s'était, littéralement, jeté à la tête du directeur de « Select' Agence »... Et ce garçon qui se vantait si facilement d'avoir mangé la fortune léguée par ses parents... cet avocat qui, railleusement, toujours, rappelait qu'il était « sans causes »... cet homme sans fortune qu'aucun chiffre ne paraissait émouvoir et qui empochait des chèques sans sourciller... ce prétendant bizarre, enfin, qu'aucune exigence de Claude n'avait paru troubler !

Oui, maintenant, M. Michot avait mille motifs de se reprocher son manque de clairvoyance... Pour un habile homme comme lui, il s'était véritablement fait rouler !

– Je suis absolument navré de vous avoir

présenté ce jeune homme, fit-il avec sa franchise habituelle. Vous aviez choisi ce garçon... j'aurais préféré vous voir prendre un des deux autres prétendants que je vous avais désignés... Vous n'avez même pas voulu les examiner.

– Ils ne me plaisaient pas !

– Ils auraient été plus soucieux de vous faire plaisir.

– À cause de mon argent, peut-être ! J'aimais mieux Didier !

– Malheureusement, il vous a déçue !... Il n'a pas été un bon mari...

– Oh ! Au contraire ! M. Valencourt a toujours été parfait. C'était un homme correct, courtois, empressé. Et jeune, et spirituel, et charmant ! Comme mari, il était épatant !

– Mais vous disiez tout à l'heure... vous citiez tous ses défauts.

– Parce qu'il s'est fâché stupidement... pour un rien ! Son vilain orgueil !... Et puis, il était... un peu froid !... Jamais il ne se départait de sa réserve... Ni un mot d'amour, ni un compliment.

– Évidemment, puisqu’il était entendu que vous ne lui permettiez avec vous aucune attention galante.

Claude haussa les épaules, et d’un air bourru :

– Défendu ! défendu !... Naturellement, toutes les femmes désirent qu’on les respecte, ça n’empêche pas leurs compagnons de leur faire la cour et d’essayer de vaincre leur réserve.

– Ah ! C’était cela que vous escomptiez de votre mari !

Michot en demeurait abasourdi. Après les exigences si précises, à ce sujet, de sa cliente, lors de leur première rencontre, il avait droit d’être surpris d’un tel langage.

– Mon Dieu ! expliqua Claude tranquillement. Entre gens mariés... une fois qu’ils se connaissent... c’est assez normal que le mari cherche à obtenir quelques faveurs... en rapport avec ses privilèges ! Eh bien, jamais M. Valencourt n’a eu l’air de faire attention à ma toilette ou à la couleur de mes yeux. Il était insensible à toute coquetterie et ne paraissait pas

s'apercevoir que j'étais une femme... sa femme ! Ah ! vous pouvez vous vanter de m'avoir déniché un drôle de numéro ! Je vous retiens, comme agence matrimoniale.

– Ah ! permettez ! s'écria M. Michot, qui n'aimait pas qu'on touchât à sa raison sociale. Ne mettez pas ma maison en cause. Vous avez exigé un mari correct, et je vous en ai donné un. Si vous m'aviez dit qu'en réalité vous vouliez filer avec lui le parfait amour, vous auriez dû me prévenir.

Claude devint toute rouge.

– Oh ! fi, monsieur ! protesta-t-elle, indignée. Je n'ai jamais eu les désirs que vous m'attribuez. J'aurais aimé avoir un mari empressé pour pouvoir flirter avec lui... être capricieuse... l'encourager un jour et le lendemain...

– ... l'envoyer promener. Eh bien, madame, si vous m'aviez exposé un tel programme, je ne vous aurais pas écoutée, voilà tout ! Où avez-vous vu qu'on pût agir ainsi avec un homme ?

– Partout !... Le flirt est de tous les pays !

Vous n'avez donc pas lu les romans étrangers ? riposta Claude impétueusement. Pourquoi paierait-on un mari, sinon pour qu'il se montrât empressé envers vous ?

M. Michot était de plus en plus suffoqué.

– Si c'est avec de pareils arguments que vous avez voulu retenir M. Valencourt auprès de vous, j'ai le regret de vous le dire, madame, je ne m'étonne pas du tout qu'il soit parti.

C'est qu'elle commençait à l'énerver, cette petite femme-là, avec ses prétentions de millionnaire qui ramène tout au prix qu'elle paye.

Et le directeur de « Select' Agence » ne le lui envoyait pas dire.

Il voulait bien, intimement, se reconnaître des torts et en tirer des arguments pour une autre affaire, mais il ne pouvait admettre qu'on lui attribuât une responsabilité dans une histoire qui tournait mal.

Et puis, il fournissait le conjoint, mais si le mariage n'était pas bon, les époux ne devaient s'en prendre qu'à eux-mêmes.

– Un mari, ça se ménage ! acheva-t-il. Ou alors, tant pis ! Il s'en va ! Et courez après une fois qu'il est parti.

Claude se leva, courroucée. Elle n'admettait pas plus que son interlocuteur qu'on la rendît responsable des événements.

– Eh bien, fit-elle avec emportement, un mari aussi, ça se quitte. Le divorce est là, il me semble, pour donner satisfaction aux mécontents ! Je vous accorde quinze jours pour retrouver M. Valencourt... Une fois passé ce délai, je demande le divorce ! Et tant pis pour lui, tant pis pour vous... Je suppose que ça doit vous être égal, à vous personnellement, les avantages pécuniaires que vous rapportait – ce mariage. Quinze jours, vous entendez ! Pas un jour de plus !

Ce fut en vain que M. Michot essaya de calmer Claude. Elle partit furieuse contre lui... et contre elle-même !

Était-il idiot, cet homme, de s'imaginer, qu'elle avait été agressive avec Didier ! Au contraire, n'avait-elle pas toujours été conciliante et empressée ?... enfin, elle avait essayé... elle

avait cherché à lui être agréable... Avec lui, aucun effort ne coûtait d'être aimable ! C'était seulement avec les autres qu'elle se montrait despote et si, tout à l'heure, elle s'était emportée avec le directeur de « Select' Agence », c'est que, réellement, il n'avait pas eu l'air de s'émouvoir quand il avait appris le départ de Didier.

C'est comme cette réflexion que M. Michot avait faite : *filer le parfait amour* ! Il était bête, cet homme, de ne pas comprendre ce qu'elle voulait dire... un flirt avec un homme qui plaît... un flirt, pas davantage... comme dans le roman espagnol où un homme vous entoure de mille soins et d'attentions sans cesse renouvelés... où un homme vous couve d'amour sans que vous ayez l'air de vous en apercevoir.

C'était ça qu'elle avait cherché et souhaité... Ça ? oui !... Avec Didier, cette joute eût été délicieuse... Mais voilà ! Son compagnon n'avait rien d'un héros de roman... même espagnol ! Il l'avait totalement déçue... C'était cela que M. Michot ne semblait pas vouloir comprendre.

Au surplus, elle commençait à s'apercevoir

que dans la vie, les choses ne tournaient pas du tout comme dans les romans.

En examinant bien tout ce qui s'était passé entre elle et son mari, elle dut convenir que tout, depuis le premier jour, avait été différent du livre prometteur de tant de joies.

Et comme Claude continuait à être de mauvaise humeur et qu'elle éprouvait le besoin de se venger de son mécontentement sur quelqu'un ou quelque chose, aussitôt que la voiture l'eut déposée devant la porte de sa maison, la jeune femme ne fit qu'un bond jusqu'à sa chambre.

Marie Jousserand, justement, y rangeait du linge dans l'armoire.

– Ça va, ma petite Claude ? interrogea la vieille fille en voyant entrer celle-ci en coup de vent.

– Très bien, fit distraitement la délaissée.

Elle cherchait des yeux quelque chose qu'elle savait être à portée de sa main.

Ayant aperçu le roman espagnol,

soigneusement rangé sur le dessus d'une petite table à ouvrage, elle s'en saisit et rageusement se mit à le déchirer.

– Sale bouquin ! Ridicule histoire ! C'est avec ça qu'on démolit des cervelles de jeune fille. Comme s'il était possible qu'on puisse réaliser un pareil mariage !

La vieille demoiselle, clouée sur place, la regardait avec effarement.

Les pages du livre étaient arrachées, divisées, déchiquetées, et leurs débris chiffonnés s'éparpillaient sur la moquette de Perse aux chatoyantes couleurs.

– Qu'est-ce qu'il y a, ma petite fille ? Pourquoi déchirez-vous cette brochure ?

– Parce qu'elle est remplie de choses complètement idiotes... Au feu, tout ça... Sonnez Céline pour qu'elle emporte ces papiers et les brûle immédiatement.

– Cela vous soulage, ma mie, cette exécution ? fit doucement l'humble témoin de tant de scènes analogues.

– Ça me libère surtout de certaines illusions et de quelques idées romanesques ! Je commence à avoir une autre âme... une plus juste notion des choses. J’y vois plus clair. Ce livre m’avait totalement fait perdre la raison !... J’aurais fini par me croire forcée de devenir amoureuse de mon mari... Mais c’est bien fini ! Me voici calme... et raisonnable ! J’ai pris une décision à propos de mon ménage : si, dans quinze jours, Didier n’est pas revenu... ou simplement retrouvé, je demande le divorce... Oui, je divorce ! Et ce sera fini, le point final de cette histoire stupide.

– Le divorce ?... le point final ?

Marie Jousserand hochait la tête.

– Eh bien, quoi ? jeta hargneusement Claude. Vous n’approuvez pas le divorce ?... Ce n’est qu’un mariage civil, après tout, qui me lie à Didier !

– Mon Dieu ! fit la vieille fille bien doucement, vous avez raison, ma petite Claude. Le divorce est un point final souvent très opportun... seulement... seulement...

– Seulement, vous allez encore me sortir quelque argument contrariant.

– Oh ! non ! Je pense... il me semble que vous devriez attendre un peu plus longtemps avant de prendre une pareille décision.

– Là ! J'en étais sûre. Quand je me suis mariée, j'agissais trop vite, à votre idée. J'aurais dû escompter je ne sais quelle rencontre improvisée par la Providence !... me garder pour l'homme que le ciel me destinait et qu'il mettrait inopinément sous mes pas un jour ou l'autre... Vous trouviez que c'est une faute de chercher à se marier... On ne doit épouser, d'après vous, que celui ou celle que la destinée introduit à l'improviste dans votre vie ! S'il n'y a pas l'intervention du hasard, pour vous, un mariage ne doit pas réussir.

– Les bêtes, dans leur instinct, n'agissent pas autrement.

– Oui, mais heureusement, nous ne sommes pas des bêtes. Et au surplus, vous devez vous réjouir, puisque ce mariage que vous avez tant blâmé sera annulé.

Mais la vieille fille continuait de hocher la tête...

Certes, elle n'avait jamais été favorable à l'idée du mariage de Claude avec Didier. Elle l'avait désapprouvé de tout son faible pouvoir, elle avait même lutté contre une telle union au nom de tous ses vieux préjugés et des principes périmés de sa jeunesse.

Maintenant que l'événement lui donnait raison, au lieu de triompher, elle s'en désolait sincèrement.

Le divorce lui semblait aussi regrettable que le mariage...

Le bonheur de Claude, seul, l'intéressait, et ce bonheur semblait bien compromis... de quelque façon qu'on examinât les choses.

Un divorce !

– Ma pauvre petite fille ! Ce n'est pas le divorce qui ramènera un sourire sur vos lèvres...

XXX

Le délai de quinze jours que Claude avait fixé passa sans apporter aucun changement.

Au début, la jeune femme raillait et comptait, avec assez d'enjouement, les jours :

– Encore quinze jours... encore douze... dix, huit, etc...

Mais quand les deux semaines furent sur le point de finir, elle cessa d'y faire allusion.

Marie Jousserand se réjouissait et pensait en elle-même :

« Ma petite Claude est raisonnable. Elle attendra d'avoir retrouvé son mari avant de prendre une décision qui serait définitive. »

En quoi elle se trompait.

Le seizième jour, Claude, qui avait évité les derniers temps de parler de Didier, sortit subitement de son apathie.

Son mari ne lui donnait pas signe de vie, et M. Michot ne le retrouvait pas... Les choses, normalement, ne pouvaient durer ainsi.

Une seule chose étonnait la jeune femme : Didier ne prenait pas l'initiative de la demande en divorce, bien que Claude, la première, eût eu des torts vis-à-vis de lui. Le verre de vin qu'elle lui avait jeté à la figure équivalait à une injure grave en public, et il eût pu s'en prévaloir pour obtenir une séparation avantageuse.

Son mari, pensait-elle, lui laissait porter tout le poids de la rupture définitive.

– Par esprit chevaleresque, probablement !... Mais peut-être que si j'attends trop longtemps pour prendre une décision, ce sera lui qui agira.

Cette supposition lui fut pénible... De quelque côté qu'elle se tournât, elle sentait bien que les événements l'enserraient et qu'il faudrait qu'elle se libérât d'eux.

« Si ce n'est pas moi, ce sera lui ! S'il y avait eu la possibilité d'un arrangement, Didier n'aurait pas pris tant de précautions pour que je

ne puisse le rejoindre. Il désire que le divorce soit prononcé sur ce seul motif : « abandon du domicile conjugal », et non pour une autre raison... raison que j'apprendrais probablement si je savais où il est... »

Et, naturellement, une telle déduction amenait cette conclusion, douloureuse pour son amour-propre, et que M. Michot lui-même avait envisagée :

« Il ne vit certainement pas seul en ce moment !... Il m'a quittée pour rejoindre une femme... celle pour qui il a fait le voyage à Paris... sa vieille amie qui est probablement de mon âge ! »

Une telle pensée agissait sur elle comme du vitriol sur de la chair vive.

Tout son être était en ébullition.

« Je ne peux pas... Non, je ne peux pas patienter plus longtemps ! Mon hésitation devient de la faiblesse. Ce mari que j'ai acheté se moque de moi ! Il faut en finir le plus vite possible avec lui !... Fini le mariage, finie la comédie !... J'en

épouserai un autre, qui, au moins, aura des égards pour moi... ne serait-ce qu'à cause de ma fortune ! »

Elle n'osait même plus espérer être aimée pour elle-même.

Un soir, elle dit à Marie Jousserand :

– Téléphonnez à M^e Floch que j'irai le voir demain. Demandez-lui un rendez-vous. Il faut qu'il me mette en relations le plus vite possible avec un avoué.

– Vous êtes décidée, Claude ?

– Certes, tout à fait décidée.

– Mon enfant, vous savez qu'un divorce, comme un mariage, engage la vie...

– Et même beaucoup plus qu'un mariage, répondit la jeune femme, en souriant avec un peu d'amertume. Un divorce est en général définitif, tandis que le mariage ne l'est pas !

– C'est tout de même vrai, consentit la vieille fille avec un gros soupir.

– Et le mariage, du moins notre mariage, ne

nous a pas engagés à grand-chose, ni mon mari, ni moi !

– Je vais téléphoner, dit Marie, voulant ainsi en finir avec un entretien qu'elle trouvait particulièrement pénible.

Et le lendemain, Claude vit M^e Floch... Elle vit aussi le grand avocat, M^e Kransin, que le notaire lui fit connaître.

Dans l'état d'énervement et de lassitude où elle était, la délaissée aurait vu tous les personnages de la terre si cela avait pu ramener le calme dans sa pauvre tête fatiguée.

Elle dut expliquer sa triste histoire à son vieux notaire et au brillant avocat. En réponse à ses confidences, ils lui affirmèrent que tout irait bien : ses affaires étaient en bonnes mains et tout s'arrangerait.

– Soyez tranquille, madame, lui disaient-ils. Certes, votre cas est un peu spécial, mais chaque cas a son caractère propre, et vous pouvez être sûre qu'il sera tenu compte de toutes vos indications.

La délaissée ne pouvait que croire en eux :

– Je vous remercie, j’ai confiance en vous. Mais... c’est tellement subtil... j’ai peur.

– Ne craignez rien, madame ; si la subtilité n’existait pas, il se trouverait sûrement un avocat pour l’inventer. La subtilité, mais c’est notre élément !... Nous savons y nager à l’aise !

Le notaire tapota paternellement la main de Claude, l’avocat lui baisa galamment le bout des doigts. Tous deux affirmèrent :

– Ayez confiance, madame, tout s’arrangera !

« Eux aussi, pensait la jeune femme. Décidément, c’est la formule consacrée : cette bonne Jousserand me dit la même chose avec, je suppose, le même manque de conviction... Je ne vois pas du tout ce qui pourrait s’arranger... ni comment ? »

Elle soupira.

Tous les encouragements de ces gens de robe lui faisaient l’effet de médicaments très mauvais à absorber...

Leurs conseils lui semblaient plus désastreux

que le mal, mais ils flattaient son orgueil, et elle était inapte à décider autre chose de plus ingénieux.

« Et dire que tout cela est de ma faute, songeait-elle, dépitée. Ça ! c'est le pire de tout ! »

Car, maintenant elle connaissait le remords dans toute son ampleur. Chacun de ses actes, vis-à-vis de Didier, lui apparaissait absolument comme une stupidité dont son mari bénéficiait, dans son jugement.

À cause de ses maladresses successives, le divorce devenait nécessaire, et, dans le fond de son cœur, Claude ne s'y résignait pas sans hésitation. La séparation ne la charmait pas du tout.

D'abord, c'était un gros échec pour son amour-propre ! Divorcer, c'était avouer la faillite de ce mariage que les gens raisonnables n'avaient pas approuvé... auquel ils avaient prédit la plus brève durée et le plus triste avenir... Elle allait donner raison à leur fâcheuse perspicacité.

« Tant pis, après tout ! »

Claude était trop habituée à n'en faire qu'à sa tête pour attacher sérieusement une grande importance à l'opinion de son entourage.

Ce qui lui faisait davantage peur, c'était la question elle-même du divorce. Elle craignait que la manœuvre ne réussit trop bien :

Parce qu'un divorce, comme elle l'avait dit à Jousserand, c'est définitif !

Et Claude était de moins en moins sûre de vouloir réellement divorcer.

Des longues explications que lui avaient fournies M^{es} Floch et Kransin, elle n'en avait retenu qu'une qui lui paraissait être de la plus haute importance : précédant le divorce, il y avait ce qu'on appelle l'audience en conciliation, à laquelle les conjoints sont tenus par la loi d'assister.

– Alors, M. Valencourt y sera ? avait demandé la délaissée d'un ton neutre, bien que ce fût pour elle la seule chose véritablement intéressante.

– Obligatoirement, avait répondu l'avocat.

Et Claude, ravie, avait abondé dans le sens des

conseils du maître, qui estimait que la séparation était le seul moyen de mettre fin à une situation anormale, susceptible d'entraver de façon intolérable l'avenir de cette femme jeune, riche, charmante, et qui pouvait prétendre à toutes les joies de l'existence.

Puisqu'il existait pour elle une occasion de revoir son mari, Claude estimait que c'était une raison suffisante pour qu'elle demandât le divorce.

« Je ne puis pas le rejoindre autrement ! se répétait-elle avec une sorte de rage. Tant pis pour lui ! Après que nous nous serons trouvés en face, une fois encore, advienne que pourra ! »

XXXI

Le jour tant attendu, et en même temps très redouté, arriva pour Claude.

Elle avait été convoquée au Palais pour treize heures.

La jeune femme n'avait jamais mis les pieds au Palais de Justice, sauf pour aller visiter, lorsqu'elle était encore enfant, la Sainte-Chapelle. Elle en avait conservé un souvenir confus d'ogives et de vitraux multicolores dans un monument de pierres sombres, très dentelées, quelque chose de solennel, de très ancien et d'imposant.

Or, l'huissier à chaîne argentée à qui elle venait de montrer sa convocation, la dirigeait par un long couloir peint en vert et en brun, vers un banal escalier aux larges marches de bois.

En haut, après avoir gravi trois étages, elle se

trouva dans une longue galerie éclairée par des fenêtres très ordinaires, et qui n'avait rien de moyenâgeux, ni de solennel.

Cette galerie constituait une sorte de terrain neutre entre la salle d'attente des femmes et celle des hommes. Au milieu, se trouvait le bureau du juge, dont on ne voyait que la petite porte fermée.

Des huissiers circulaient, empêchant, courtoisement, par leur seule présence, toute communication entre les salles des extrémités... entre les adversaires, serait-il plus exact de dire.

Claude s'assit, résignée d'avance à une longue attente, au milieu d'un grand nombre de femmes arrivées avant elle et qui, normalement, devaient également être appelées les premières, Thémis, en ce milieu du vingtième siècle, n'admettant pas de tour de faveur.

La jeune femme regarda ses compagnes les unes après les autres. Il était un point de ressemblance entre elles toutes : un air de précoce gravité... une gravité faite de désillusions, de fatigues et de chagrins ! Toutes celles qui étaient rassemblées en ce lieu avaient vu, plus ou moins

vite et plus ou moins complètement, leur premier rêve de bonheur envolé.

Aucune n'était appelée à retrouver l'insouciance de la vingtième année, la tranquille légèreté d'avant le mariage !

Un avocat était venu s'asseoir entre la femme de Didier Valencourt et une dame en costume sombre. Il donnait à celle-ci de longues explications.

On l'entendait, de temps en temps, nommer les enfants... Il devait y avoir là un véritable drame, et la femme avait une expression douloureuse et farouche.

Claude la considérait avec une sorte de crainte et de respect : combien cet être avait dû souffrir !... et combien longtemps ! Elle n'était plus jeune. Quelle patience, ou quel pauvre amour lui avait fait supporter une vie qui, finalement, lui était devenue intolérable ?

À côté de ce cas tragique, celui de Claude semblait à celle-ci un enfantillage.

N'avait-elle pas joué au mariage, et joué sans

risque, protégée par sa fortune comme par un bouclier ?

Elle avait joué au mariage blanc ! Et maintenant... ne jouait-elle pas au divorce ?... Seulement, le jeu était devenu poignant !

Claude, maintenant pensive, baissa la tête et plia les épaules sous des pensées trop lourdes qui se teintaient de plus en plus de gris.

Chaque fois que l'huissier clamait un nom, elle tressaillait et regardait s'éloigner la femme qui se dirigeait vers le cabinet du juge, pendant qu'à l'autre bout de la galerie un homme, répondant également à l'appel de son nom, disparaissait par la même porte.

Le couple allait vers son destin...

Parfois, l'entrevue se liquidait en quelques minutes ; les époux étant résolus dans leur désir de séparation, il ne fallait que le temps au juge de leur poser les questions d'usage, et au greffier d'enregistrer leurs réponses négatives.

Mais, quelquefois aussi, c'était plus long, beaucoup plus long...

Et Claude songeait avec angoisse que, derrière la petite porte close, il devait y avoir des discussions passionnées où se jouait le sort de deux existences...

Pour elle, c'était l'inconnu qui allait sortir de ce mystérieux cabinet du juge... le dé de la chance qui allait tomber pour ou contre son bonheur...

Alors, pour fuir l'affolement de ses pensées, elle essayait de s'intéresser à nouveau aux femmes qui l'entouraient.

Beaucoup ne tenaient pas en place... quelques-unes se rapprochaient des groupes où des confidences étaient échangées ; d'autres, hardiment, sortaient de la salle et faisaient quelques pas dans la galerie, cherchant à apercevoir, à l'autre bout, le mari qui pouvait en avoir fait autant.

Les huissiers fermaient les yeux tant que les deux rangs restaient suffisamment distants, mais ils empêchaient, avec une courtoise fermeté, tout rapprochement ou tout échange de paroles qui auraient pu risquer de devenir violents.

Une petite femme brune, aux yeux hardis, qui était restée assez longtemps en dehors de la porte, rentrait, l'air très excité. Allant se replacer sur la banquette, auprès d'une bavarde larmoyante, elle lui lança, en confidence :

– Le *mien* est là... je l'ai vu... et lui aussi m'a vue ! Il est devenu tout pâle, ma chère ! Et il faisait des yeux ! Oh ! là ! là !

– Vous ne lui avez pas parlé ?

– Non, bien sûr !... On s'en est assez dit, des mots !... Vous pensez ! depuis quatre ans qu'on se chamaille, jour et nuit... j'en ai marre, autant dire !

– Tout de même, dit l'autre rêveusement, on peut bien se chamailler... c'est pas grave... Tant qu'il est là, ça peut aller ! Mais quand *il* est parti... qu'est-ce que vous voulez faire ?

Claude avait dressé l'oreille.

Sous les paroles vulgaires, un cœur souffrait de la même souffrance que la sienne !

« Quand il est parti... qu'est-ce que vous voulez faire ? »

Toute la pauvre désespérance humaine était dans ces mots.

Et parce que c'était la femme larmoyante qui les avait dits, Claude, par contagion, sentit les larmes lui monter aux yeux.

Cependant, la petite brune continuait :

– Allez donc voir, madame... Des fois que le vôtre y serait aussi ?

Mais l'autre secouait la tête :

– Non... il ne voudrait peut-être pas me voir, lui ! et ça me ferait trop gros cœur !

Celle-ci n'avait pas dit « le mien ». Elle avait renoncé à toute idée de propriété.

Le silence retomba. La plupart des places étaient vides, maintenant.

Claude jeta un rapide coup d'œil sur sa montre : il était quatre heures et demie. Son tour allait venir. Alors, elle eut un moment d'effarement.

Que faisait-elle là ? Comment avait-elle eu cette folie de demander le divorce ?

Un jeu ? Oui, hélas ! Un jeu stupide et tragique dont l'enjeu était son bonheur !

Didier était-il là-bas, dans la salle des hommes ?

Elle ne savait pas...

Pas plus que la pauvre femme éplorée, elle n'avait osé aller voir.

Comment serait-il venu puisqu'il *voulait fuir* ? Comment, même, l'aurait-on retrouvé pour le convoquer ?

Non, il n'était pas ici... elle en était sûre, maintenant !

L'huissier parut au seuil de la porte et appela d'une voix indifférente :

– Madame Didier Valencourt.

XXXII

Lorsqu'elle entra dans le modeste bureau du juge, Claude se sentit défaillir.

Il n'y avait personne !

À vrai dire, le juge était là, assis derrière une très simple table de bois noir.

À côté de lui, devant une autre table plus petite, le greffier se tenait aussi.

Mais ces deux hommes ne comptaient pas pour Claude. Du moment qu'elle ne voyait pas Didier, il n'y avait personne.

Elle sentit comme une douche glacée lui tomber sur le cœur.

– Veuillez vous asseoir, madame, fit le juge avec douceur, en lui indiquant l'unique fauteuil qui se trouvait là.

La jeune femme acquiesça... Elle se soutenait à peine. Cependant, dans le mouvement qu'elle

fit pour prendre place, elle se trouva en face de la porte.

Juste à cet instant, son mari entra...

Sous sa fourrure enveloppante, Claude, instinctivement, avait serré ses mains sur son cœur qui battait, affolé.

Didier était venu... Elle le revoyait, enfin !

Sa seule préoccupation, en cet instant, fut de garder un visage impassible ; toute sa volonté était tendue sur ce point. C'était peut-être aussi celle de Didier, car ce fut avec la correction la plus glaciale qu'il esquissa devant sa femme un impeccable mais bref salut.

Ce fut le juge qui rompit le lourd silence, avec une aisance professionnelle. La longue habitude de ces cas difficiles, et peut-être une certaine bonté naturelle, lui avaient fait depuis longtemps trouver l'attitude juste : une cordialité discrète, qui s'exprimait par une très grande simplicité.

C'était un homme au visage fin et pâle, aux yeux aigus, au sourire bienveillant.

Il commença par les formules d'usage,

l'identification des « comparants » ; puis, toujours selon la coutume, interrogea directement la « demanderesse ».

– C'est vous, madame Valencourt, qui avez demandé le divorce contre M. Valencourt, votre époux ?

Aux précédentes questions, Claude, la gorge serrée, n'avait pu répondre que par un signe de tête. À cette dernière, elle demeura anéantie, comme si la question fût un reproche et qu'elle se trouvât incapable de le justifier.

Seules, dans son visage blafard, malgré le rose artificiel des pommettes et des lèvres, ses prunelles angoissées donnaient signe de vie.

Elle sentait peser sur elle les yeux interrogateurs du juge et le regard impénétrable de son mari, il lui était impossible d'articuler un seul mot.

– Je vous en prie, madame, soyez tout à fait tranquille et répondez-moi bien simplement, reprit le magistrat avec une douce patience. Je suis ici pour écouter tout ce que vous voudrez

bien me dire... Parlez donc en toute confiance.

Comme si ce dernier mot de *confiance* eût possédé un pouvoir magique, la voix revint subitement à la jeune femme, et ce fut avec décision, presque avec violence, qu'elle jeta très vite :

– Oui, j'ai demandé le divorce...

Elle s'arrêta une seconde et reprit avec encore plus de force :

– Je l'ai demandé... mais je n'en veux pas !

– Permettez, madame, je ne saisis pas très bien...

– C'est très simple, monsieur le juge, je ne veux pas... *je ne veux pas divorcer !*

Malgré sa longue expérience, le magistrat restait un peu médusé, autant de l'inattendu de cette décision que de la façon tranchante avec laquelle elle était exprimée.

– Vous voulez dire, madame, que vous vous dessaisissez de la demande que vous aviez introduite contre...

– Oh ! C’est peut-être comme cela qu’il faut dire ! interrompit Claude avec vivacité. Vous arrangerez ça comme vous voudrez, monsieur le juge... Moi, je ne sais qu’une chose, c’est que je ne veux pas divorcer... C’était seulement pour retrouver mon mari. Vous comprenez, bien, pour le revoir... le seul moyen, m’a-t-on dit.

– Oui, le revoir ?... Vous ne voulez pas du divorce ?

– Oh ! non. D’ailleurs, ce serait une monstrueuse injustice : tous les torts sont de mon côté...

– Ah !

– Oui, monsieur le juge. Mon mari a toujours été parfait. C’est un homme correct, sérieux et bien élevé... Tout est de ma faute !... Je le reconnais, c’est moi qui ai eu tort... tous les torts... tous !

Elle défaillait, non pas que l’aveu humiliant lui fût pénible, mais parce que l’émotion crispait sa gorge et que l’effort qu’elle avait fait pour parler tombait d’un coup et la laissait toute

brisée.

Elle avait prémédité de s'accuser loyalement et elle n'avait pas hésité.

Elle s'était dit que puisque l'injure – son geste stupide en plein Palais de la Méditerranée ! – avait été publique, la réparation devait également être faite devant témoin, afin que la blessure d'amour-propre de Didier fût pansée avec le même éclat.

Et cependant, en cet instant, elle avait conscience que la reconnaissance de ses torts était bien insignifiante et ne l'avantageait pas beaucoup : Didier demeurait tout aussi impénétrable et glacial.

Tremblante d'émoi et de détresse, elle répéta :

– Oh ! non, je ne veux pas divorcer...

– Très bien, madame, répondit le magistrat avec cette sorte de résignation condescendante qu'ont les grandes personnes devant les caprices des enfants gâtés.

Et se tournant vers Didier, il ajouta :

– Vous avez entendu, monsieur ?

– J’ai entendu, répondit Valencourt d’une voix calme.

Il était toujours très maître de lui et seul son regard, un peu plus brillant que d’habitude, eût été, pour qui le connaissait bien, un indice d’émotion.

– J’ai entendu, répéta-t-il. Mais la décision de Madame ne peut en rien interrompre le cours de la procédure. Je dois vous rappeler que j’ai fait présenter par mon avoué une demande reconventionnelle... Vous devez avoir, monsieur, ces diverses pièces au dossier.

– En effet, fit le juge en feuilletant des papiers. Au point de vue légal, c’est très régulier, mais nous avons surtout, ici et aujourd’hui, à envisager la situation morale et le changement qu’apporte à celle-ci la nouvelle décision de M^{me} Valencourt. Y avez-vous réfléchi ?

– Je n’ai pas à revenir sur ce que j’ai décidé, répondit le jeune homme froidement.

– Voyons, monsieur, vous ne pouvez négliger ce fait nouveau. Voulez-vous que nous

l'examinions ?

– Je crois que ce n'est pas nécessaire. Il est cependant une erreur de Madame que je tiens à ne pas laisser s'accréditer : tous les torts sont de mon côté et non du sien, en cette regrettable affaire. C'est moi qui ai quitté le domicile conjugal, abandonnant ma femme, à qui je n'avais rien à reprocher... J'insiste sur ce point, monsieur le juge : Madame est une femme sérieuse, et sa conduite est absolument irréprochable.

– Oui, naturellement ! fit le juge avec condescendance. M^{me} Valencourt affirmait tout à l'heure...

Mais Valencourt, très ferme, l'interrompit :

– Madame est généreuse. Elle veut, par son indulgence, égaliser nos chances, alors que je ne mérite aucune pitié de sa part... Malgré tout, je maintiens ma demande en divorce.

Le juge regarda alternativement celui qui lui parlait avec tant de froide énergie, puis la jeune femme dont le joli visage exprimait une véritable

détresse.

Instinctivement, sa pitié allait vers cette dernière, qui était réellement charmante et qui, somme toute, représentait la morale, puisqu'elle repoussait l'idée du divorce qu'acceptait si facilement son mari.

Mais, sans qu'il pût en laisser rien paraître, le juge avait quelque considération pour la personnalité de Valencourt, et il hésitait véritablement.

– Alors, vous décidez ? questionna-t-il prudemment.

– Que la procédure suive son cours.

Le juge eut un soupir.

– Bon ! fit-il sans enthousiasme.

Et s'adressant à la jeune femme :

– Vous entendez, madame ? Je me vois forcé...

Mais une fois de plus Claude, sans façon, coupait la parole au bon juge.

Depuis que son mari avait commencé de parler, elle ne l'avait pas quitté des yeux, et un

désespoir s'allumait dans son regard d'hallucinée.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria-t-elle. Puisque je retire ma demande ! que je ne veux pas !

Un tremblement convulsif l'agitait.

Elle ne comprenait pas, mais elle sentait que le juge allait conclure dans le sens désiré par son mari... Or, le désir de celui-ci semblait contraire au sien !

Elle s'était levée d'un élan impulsif.

– Est-ce que je comprends ? Ce n'est pas vous, Didier, qui demandez le divorce ?... Ce n'est pas cela, n'est-ce pas ?

– Si, c'est moi qui le réclame, répéta-t-il lentement en appuyant sur chaque mot, d'une voix neutre, mais ferme. Je pense que cela n'a rien qui puisse vous étonner, madame, après...

Il n'acheva pas. Les bras tendus dans un geste de prière, Claude venait vers lui.

– Non ! non ! sanglotait-t-elle, éperdue. Didier, je vous en prie !... Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

Elle vacillait, si faible, si anormalement pâle, que Didier se dressa, croyant qu'elle allait tomber.

– Voyons, je vous en prie... Vous savez bien que ce mariage ne pouvait pas durer : c'était une folie à laquelle je n'aurais jamais dû consentir... Il faut, il est nécessaire que cette comédie prenne fin... Comprenez-moi : ça ne peut pas durer !

Mais elle répétait automatiquement :

– Je ne veux pas, je ne veux pas !

Comme elle essayait de s'agripper à lui, il la repoussa :

– Allons, soyez raisonnable, Claude. Je dois avoir de l'énergie, aujourd'hui que l'occasion se présente d'arranger les choses raisonnablement. Ce divorce est absolument indispensable pour notre bonheur... à tous les deux !

– Non ! non ! Didier !... Je ne veux pas !

Elle n'était plus qu'une malheureuse que le désespoir égarait.

– Je ne veux pas, Didier... je vous en prie !

C'était un balbutiement, comme une plainte sourde... une sorte de sanglot étouffé.

– Je... vous... aime... moi !

Ses bras battirent l'air et Claude s'affaissa sur elle-même, inanimée.

En entendant les paroles échappées à sa femme, Valencourt parut chanceler, comme si l'un des mots avait fait projectile et l'avait atteint en pleine poitrine.

Complètement bouleversé, il laissait percer l'émotion qui le tenaillait.

– Claude ! cria-t-il en la voyant tomber, Claude ! mon petit !

Il l'avait relevée et prise dans ses bras. Machinalement, il la maintenait contre lui pour qu'elle ne glissât pas à terre à nouveau.

Il tremblait si fort et était si troublé, que ce fut le greffier qui l'aida à l'installer dans le fauteuil ; puis, comme ces syncopes ne sont pas rares dans les audiences de conciliation, l'homme prit dans son tiroir le flacon de sels à l'ammoniaque qui sert habituellement en pareil cas et il le passa à

diverses reprises sous les narines de la malade.

– Ce n'est qu'une légère syncope, expliqua-t-il ; ça ne va pas durer... Tenez, la voici qui ouvre les yeux...

Il s'écartait, laissant la place au mari, anxieux et affolé.

– Claude ! ma petite Claude ! répétait celui-ci d'une voix rauque, assourdie par son intense émotion, pendant que son regard éperdu essayait de lire dans les grands yeux noyés de la désespérée.

On a beau être très calme, très pondéré, très énergique et même un tantinet crâneur, surtout quand d'autres hommes vous regardent, on n'en a pas moins un cœur capable de s'affoler ! Et cette petite Claude si décidée, si orgueilleuse, s'évanouissant devant lui, en lui criant son amour, avait su éveiller la sensibilité de l'impassible jeune homme.

Valencourt, maintenant, avait du mal à refouler son émotion. Quelque chose comme un sanglot lui crispait la gorge et une larme eût

soulagé ses yeux que des picotements rougissaient.

Peu à peu, la jeune femme sortait de son évanouissement et ses lèvres s'agitaient. Très bas et très vite, elle murmurait des mots d'abord inintelligibles, mais que Didier comprit bientôt :

– Non... non... je ne veux pas... C'était seulement... pour le revoir... pour le revoir...

– Claude, mon enfant chérie !

Valencourt avait oublié la présence du juge et de son greffier. Penché vers sa femme et l'entourant, la soutenant de son bras vigoureux, il ne pensait qu'à la rassurer :

– Ma petite Claude... c'est fini... oublions tout... ma chérie, nous sommes ensemble... toujours ensemble.

Le juge devait présager une solution heureuse au conflit. Un sourire bienveillant éclairait son visage. Mais pour ne pas gêner le couple, il paraissait s'abîmer dans la lecture des dossiers placés devant lui.

Devant la petite table noire, le greffier

dessinait gravement un arbre dans la marge blanche d'un feuillet à moitié rempli, cependant que du coin de l'œil, il ne perdait rien de la scène.

Didier continuait de soutenir Claude défaillante, pendant que celle-ci, reprenant complètement conscience, se laissait aller la tête sur l'épaule de son mari, son front tout contre sa joue et sa main enfouie dans la sienne qui, sans qu'il s'en rendit compte, la serrait passionnément.

Cette étreinte silencieuse, après des minutes d'émotion aussi intense, leur fut infiniment douce. Elle leur permit de se ressaisir avant de quitter le bureau du juge.

Didier, en silence et encore un peu ému, soutenait Claude qui tamponnait ses yeux avec son mouchoir de dentelle réduit à l'état de boule.

Derrière eux, le juge souriait, heureux du résultat, comme si c'était un succès qui lui fût imputable.

Quant au greffier, il haussait indulgemment les épaules.

– Encore deux que l'orgueil empêchait de se

réconcilier, bougonnait-il. Si on les écoutait, tous ces beaux messieurs vaniteux, il n'y en a pas un qui voudrait avouer qu'il tient à sa femme !

Mais, au fond, il était content, le brave greffier, du résultat de cette conciliation. C'était une gentille petite histoire à raconter ce soir à sa femme...

– Affaire Lebœuf-Ridal ! cria-t-il d'une voix assez forte.

Déjà, il avait repris son air morne et désenchanté... La suite des affaires continuait !

XXXIII

Ils descendirent tous deux le grand escalier de pierres, Didier soutenant sa jeune femme par le bras.

L'air vif du dehors achevait de remettre Claude, peut-être aussi que ce bras ferme sous le sien était un remède plus souverain encore.

Cet escalier monumental qui, derrière le Palais de Justice, se dresse sur la place Dauphine, évoqua pour Didier un autre escalier plus petit, descendu avec Claude dix mois auparavant.

Il eut un sourire amusé de ce singulier rappel, en un pareil moment.

Quel rapprochement !

Retenant sa compagne au milieu de la descente, il se pencha vers elle, un peu avec malice, mais tendrement :

– Vous souvenez-vous, ma chérie ? fit-il

doucement, retrouvant pour la circonstance son habituel sourire. Cet imbécile de mari qui ne devait rien changer à votre vie de jeune fille...

Claude devint toute rouge.

– Oh ! fit-elle, confuse. Comme j'étais sotte, alors !... Mais je ne vous connaissais pas encore...

Didier serra un peu plus fort contre lui le petit bras alangui qu'il soutenait.

Une Claude rougissante et confuse, ce n'est pas désagréable du tout, songeait-il, le cœur épanoui. Il eut cependant la délicatesse de ne pas appuyer sur l'incident et encore mieux de ne pas souligner la confusion de sa compagne.

– Vous avez votre voiture ? demanda-t-il peu après.

– Non, je suis venue en taxi, ne voulant mêler personne à cette affaire intime. Les domestiques sont si heureux de surprendre nos ennuis !

– Ma voiture est là, heureusement, fit-il très simplement, sans remarquer l'étonnement que ses paroles faisaient naître chez Claude. Où faut-il vous conduire ? Chez vous ou chez moi ?

– Oh ! chez vous ! fit-elle spontanément, car elle appréhendait de voir repartir ce singulier époux qui, après deux mois et demi d’absence et une réconciliation si émouvante, semblait aussi à l’aise avec elle que s’il ne l’avait jamais quittée.

Valencourt avait fait un signe à un chauffeur en livrée qui pilotait une magnifique conduite intérieure.

– À la maison, ordonna-t-il.

Claude s’installa en silence sur les moelleux coussins. Elle s’étonnait un peu que son mari, qu’elle avait connu pauvre avocat sans causes, pût avoir à sa disposition un pareil véhicule.

Qui est-ce qui payait les frais ?

Mais elle n’éprouvait pas le besoin d’approfondir les choses. Mal remise des heures poignantes qu’elle venait de vivre, avec encore des larmes à peine séchées au coin des yeux, elle se contentait de vivre placidement la minute présente.

Didier était là, à son côté, cela suffirait pour l’instant.

Valencourt avait pris place auprès d'elle, et, passant son bras autour de la taille de sa femme, il tenait celle-ci serrée contre lui.

Il paraissait songeur.

Il n'avait certainement pas dû prévoir qu'il ramènerait Claude avec lui, et il se disait qu'il allait falloir lui donner certaines explications qu'il n'avait plus le droit de différer.

Il s'était fait si drôlement, leur mariage...

Il avait conscience d'avoir un peu triché à ce moment-là.

Maintenant que leur union allait devenir sérieuse, il convenait de tout mettre au clair...

Sa femme ne pourrait lui en vouloir... Elle serait flattée, après tout !... Du moins, il le croyait !

Heureusement, entre eux, maintenant, il y avait le lien d'amour... L'aveu de Claude bruissait encore délicieusement à ses oreilles...

Mais Didier était un honnête homme et il se faisait une sorte de point d'honneur de ne pas profiter, si peu que ce fût, des paroles prononcées

par sa compagne dans une minute de désespoir :

– Il faudra d’abord que tout soit réglé entre nous... Après, on verra !

Le hasard, d’ailleurs, rapprochait leurs sentiments dans de mêmes scrupules, car, pendant que son mari pensait à toutes ces choses, Claude, de son côté, réfléchissait.

Elle avait l’impression d’être dans une situation un peu fausse et un peu humiliante.

Emportée par son chagrin, elle avait peut-être dit des choses que, de sang-froid, elle n’aurait jamais prononcées. Ce n’est pas l’habitude qu’en amour ce soient les femmes qui parlent les premières. C’était à lui, désormais, de prendre toutes les initiatives.

Justement, il lui disait :

– Claude, avez-vous deviné que je vous avais trompée ?...

– Oui, fit-elle faiblement.

– Je dois donc vous dire que je ne suis pas seul chez moi.

– Ah !

C'était le seul mot qu'elle trouvât à dire à un pareil aveu.

Depuis qu'il l'avait quittée, elle avait envisagé toutes les perspectives : même celle qu'il lui avouait.

Comme il se taisait, l'air un peu embarrassé, elle l'interrogea :

– Une femme ?

– Oui.

– Que vous aimez ?

– Naturellement... Ne vous étonnez pas de mes paroles, Claude, ajouta-t-il avec chaleur. Essayez plutôt de me comprendre... Vous, ma chère amie, vous avez été l'aventure... avec toutes ses illusions et toutes ses palpitations ! Mais, elle, la vieille et précieuse amie dont je vous ai déjà parlé, elle est toute ma vie... la seule femme qui ait compté pour moi, jusqu'à présent... Celle à qui je dois tout : ce que je suis et le cadre harmonieux et calme qui m'entoure et dont j'ai besoin...

Il parlait naturellement.

Il était visible qu'il n'avait aucune intention de faire souffrir, qu'il n'avait même aucune idée de l'effet douloureux que pouvaient produire ses paroles.

Et cependant, chaque mot qu'il prononçait s'enfonçait comme une vrille dans le cœur de sa compagne.

– Mon Dieu ! balbutia-t-elle avec une sorte d'épouvante. Qu'est-ce que je vais faire chez vous, alors ? Comment cette femme accueillera-t-elle ma venue ?

– Très bien, je pense, puisque vous êtes ma femme.

– Mais, moi ? fit-elle, ahurie d'une pareille réponse.

– Ah çà ! fit-il, sincère, sans se douter de l'interprétation que sa femme donnait à ses confidences. J'aurai besoin de toute votre indulgence, ma petite Claude.

La jeune femme ne répondit pas. Il y avait tant d'inimaginable confiance en elle dans l'exclamation de son mari, qu'elle n'aurait su

quoi lui dire.

Ils étaient arrivés à destination et l'auto ralentissait son allure, en cornant de longs coups d'appel.

La nuit déjà était tombée.

Le chauffeur avait arrêté la voiture devant une grande maison de bonne apparence dont le concierge vint ouvrir la porte cochère à deux battants. Le véhicule, passant sous une voûte, pénétra dans une cour spacieuse et vint se ranger au bas du perron d'un charmant petit hôtel ancien qui en occupait le fond.

Claude allait de surprise en surprise.

Descendue la première, elle jetait un coup d'œil sur la façade à deux étages.

Les fenêtres étaient à colonnettes datant du premier Empire ; seules, celles du haut étaient éclairées.

– Entrez, Claude, et soyez la bienvenue, dit Valencourt en s'effaçant pour la laisser passer.

Il lui sembla que le ton de son mari était changé : il y avait une sorte de ferveur dans sa

voix et l'orpheline en fut toute remuée. Elle était d'ailleurs profondément émue d'être là, avec son mari, dans la demeure de celui-ci.

Ils traversèrent un vestibule, puis un grand salon où Didier n'alluma qu'une lampe, juste pour voir où ils allaient.

Claude distinguait mal dans la pénombre des meubles qui paraissaient élégants et précieux.

Didier allait de l'avant avec l'aisance d'un maître de maison qui fait les honneurs de son home à un invité.

Après ce salon, ils en traversèrent un autre, tout aussi joliment meublé ; puis, l'avocat ouvrit une dernière porte devant sa jeune femme.

– Nous voici chez moi, Claude. Cette pièce est mon cabinet de travail.

Il avait tourné le commutateur électrique et deux lampes s'allumèrent, voilées de grands abat-jour aux tons atténués qui diffusèrent une clarté douce et chaude.

De toute cette pièce émanait un charme reposant.

L'impression d'intimité était accrue par un grand feu de bois, flambant clair dans la cheminée, un feu romantique qu'on ne trouvait plus guère à Paris que dans les récits des temps passés.

Empressé, Valencourt aidait Claude à quitter son manteau et son chapeau. Puis, il l'installait dans un immense fauteuil bas, près de l'âtre accueillant.

– Reposez-vous, Claude, dit-il. Ne disons rien, si le silence vous fait du bien.

Il restait debout, le dos appuyé contre la cheminée, le visage un peu penché dans l'ombre des abat-jour.

– Préférez-vous être seule ? continua-t-il, vous devez avoir besoin de repos...

– Non, non... ne me laissez pas seule, dit-elle précipitamment, sans prendre le temps de réfléchir.

Le silence retomba entre eux.

Ils étaient émus, avec beaucoup de choses à se dire mutuellement, alors que, peut-être, ils

eussent préféré tomber dans les bras l'un de l'autre, sans aucune explication.

La jeune femme, cependant, examinait cette pièce où tout était luxueux et d'un goût raffiné, sans une erreur, sans une fausse note... tout, depuis l'admirable tapis d'Orient en laine épaisse aux tons chauds, jusqu'aux fines gravures accrochées aux murs, jusqu'aux reliures patinées de la bibliothèque.

Sur une table d'onyx, des roses mouraient dans une coupe de cristal noir.

Didier ne perdait pas sa femme des yeux, tandis qu'elle examinait autour d'elle avec une surprise grandissante ; pourtant il ne disait rien. À la fin, elle n'y tint plus et murmura :

– C'est étrange...

– Quoi donc ? fit-il.

– Tout... cette pièce si belle... si harmonieuse...

– Cela vous plaît ?

– Oh ! oui, répondit-elle avec émotion. Mais je n'imaginai pas ainsi le cabinet de travail de... d'un avocat... surtout...

– D’un petit avocat sans causes, acheva-t-il en souriant. Vous aviez raison... Pourtant, il n’y a aucun motif pour que cela ait l’air d’un bureau d’avocat.

– Ah ?

Ce langage ne lui semblait pas très clair, mais elle redoutait inconsciemment tout ce qui lui était encore inconnu. Les éclaircissements que son mari pouvait fournir allaient probablement lui faire du mal comme le peu qu’il avait déjà dit... Elle se sentait si faible, si meurtrie, et si peu remplie de vaillance !

Mais comment ne pas s’étonner du luxe répandu autour d’elle, ni de l’élégance raffinée de cette pièce discrète qui ouvrait de plain-pied, par une porte-fenêtre fermée à cette heure, sur un minuscule mais féerique jardin.

De loin, perçant les vitres, le regard de Claude s’attardait sur le somptueux nid de verdure qu’un savant jardinier avait dû aménager à prix d’or.

Rien n’avait été oublié. Les murs disparaissaient, cachés par les plantes précieuses

qui semblaient les prolonger sous leurs profonds feuillages, jusqu'à l'infini ; les allées étaient soigneusement dallées de grandes pierres disparates, entre lesquelles poussait un ras gazon ; la petite pelouse s'étendait jusqu'à un miroir d'eau qui reflétait le ciel, un jet d'eau chantonnait en cascade de pluie dans son bassin de rochers et de plantes aquatiques.

Dans moins de deux cents mètres carrés, tout un éden en miniature sur lequel n'ouvrait qu'une porte : celle du cabinet de travail de Didier, comme si ce jardin n'avait été conçu et aménagé que pour lui seul.

– Le décor et le silence incitent au travail, observa-t-elle rêveusement. Il doit faire bon se recueillir ici...

Elle s'arrêta, puis, timidement :

– C'est... c'est *votre* amie qui a arrangé tout cela ?

– Oui, fit-il en riant. Pour me retenir un peu auprès d'elle !... Je suis si vagabond ! D'ailleurs, il n'y a que la main d'une femme aimante pour

égaliser, en pareille harmonie, le cadre où un homme puisse se plaire vraiment...

Claude ne répondit pas : son âme était pleine de désastre !

Elle songeait soudain à ce qu'elle avait offert à son mari, elle, Claude, avec toute sa fortune : le luxe banal et tapageur des palaces où elle l'avait conduit... la vulgarité et le clinquant des hôtels en série... les thés mondains à la douzaine... les restaurants de nuit et les dancings bruyants qui se ressemblent tous avec la plus ennuyeuse monotonie...

Elle se rappelait le dédain de Valencourt pour tous ces endroits mondains où elle se complaisait, son mépris des foules, son énervement, chaque matin, lors de la promenade quotidienne qu'il appelait exhibition.

Elle évoquait l'espèce de délassément que lui procuraient la montagne et sa solitude ; le plaisir qu'il manifestait devant un simple gosse des rues ou une lavandière dont les gestes étaient naturels... devant tout ce qui n'était pas apprêté et faux...

Voilà que tout ce qu'elle ne comprenait pas autrefois, s'expliquait pour elle, maintenant :

Ce n'étaient pas des goûts populaires qu'il affichait, c'était, au contraire, le besoin de s'évader de tout ce tourbillon frelaté au milieu duquel elle le contraignait à vivre...

Elle sentait tout à coup, avec une pénible humiliation, l'échec de toute sa richesse.

Qu'avait-elle pu donner à son mari, avec tous ses millions, qui fût comparable à cette atmosphère de paix et de beauté, créée autour de lui par une femme qui avait tout combiné avec amour... avec quel amour !

La voix de son mari la tira du gouffre où ses réflexions l'entraînaient :

– Claude, avant de vous donner des explications, il me faut d'abord vous remettre quelques papiers inutiles ! J'ai beaucoup d'ordre, vous voyez, puisque j'ai gardé ceux-ci qui ne m'étaient pas nécessaires.

Il lui tendait une enveloppe ouverte qu'elle prit machinalement.

– Qu’est-ce que c’est ? s’inquiéta-t-elle.

De la tête, il lui fit signe de regarder.

Claude obéit et en retira plusieurs chèques.

– Qu’est-ce que...

Mais elle n’acheva pas...

Elle reconnaissait ceux qu’elle lui avait signés. Les trois chèques de douze mille francs qu’elle lui avait remis au début de chaque mois, selon le marché conclu lors de leurs fiançailles, et trois autres, donnés en remboursement de frais avancés à l’hôtel ou au cours de leurs promenades.

L’enveloppe d’une main et les chèques de l’autre, elle regardait son mari sans comprendre.

– Pourquoi ne les avez-vous pas touchés ? demanda-t-elle enfin d’une voix blanche.

– Pour deux raisons dont chacune est suffisante : la première, c’est que je n’en avais pas besoin.

– Ah !

– Oui. Et la seconde, c’est qu’ils ne m’étaient

pas adressés.

– Comment ? pas adressés ?

– Non, Claude. Je ne suis pas celui que vous croyez ; depuis le premier jour, je vous ai trompée sur mon identité.

– Mon Dieu ! fit-elle avec égarement.

Mais aucun reproche ne lui monta aux lèvres, ni aucune colère ne brilla dans ses grands yeux anxieux. Seulement, sur son visage redevenu très pâle, une grande détresse montait et deux lourdes larmes glissèrent sur ses joues.

Depuis tant de mois qu'elle sentait planer autour de Didier un mystère !... La minute était donc venue où elle allait apprendre...

Apprendre quoi ?

Quelle catastrophe lui était réservée, où allait disparaître son bonheur, si peu stable encore ?

Pourquoi Didier parlait-il seulement aujourd'hui ?... Après qu'elle avait refusé le divorce qui aurait séparé leurs destinées ?

Tout s'écroulait autour d'elle... Elle sentait

venir le malheur.

Son beau rêve d'un mari choisi selon ses goûts, allait-il se changer en désastre... en déshonneur peut-être... ou autre chose plus grave qu'elle ne savait imaginer ?

C'est qu'il y avait tant d'assurance dans Didier, tant de confiance en lui !... L'assurance que donne la fortune accumulée autour de soi... la force de l'homme que le sort favorise... ou celle plus douce, plus rayonnante de celui qui se sent puissamment aimé d'une femme capable de tout réaliser pour lui.

Et Claude avait l'impression déprimante que tout ce qu'elle allait apprendre devait la meurtrir et la diminuer plus encore.

– Comme je voudrais mourir ! balbutia-t-elle faiblement.

La mort lui semblait une simplification.

Mais Valencourt avait surpris le murmure de ses lèvres. Lui qui paraissait ravi de mystifier sa femme, fut ému de sa muette douleur.

Tout d'abord, il ne put trouver que ces mots

jaillis du fond du cœur :

– Claude ! ma petite Claude ! Je vous demande pardon. Je n'ai pas voulu vous inquiéter...

Très doucement, il lui avait pris les mains et les tenait enfermées dans les siennes.

– Mon enfant chérie ! Qu'est-ce que vous vous êtes imaginé ? Écoutez-moi, je vais vous expliquer...

Il souriait, amusé malgré tout par l'inquiétude qu'elle manifestait, et si heureux, tout de même, de ce qu'il avait à lui révéler.

Il attira, tout près d'elle, un gros coussin de cuir marocain posé à même le tapis et s'assit à ses pieds.

– Non, je ne suis pas Didier Valencourt, avocat, comme l'indiquent les chèques que vous avez signés. Je suis son cousin, qui porte les mêmes nom et prénom que lui.

– Son cousin ? répéta-t-elle sans comprendre.

– Oui, Didier Valencourt, c'est moi. Et mon cousin, l'avocat, c'est aussi Didier Valencourt...

C'est ainsi : une fantaisie de nos mères qui étaient les deux belles-sœurs et avaient, par hasard, le même prénom étant jeunes filles... et naturellement, le même nom depuis leur mariage ! Elles étaient très unies et cette parfaite similitude d'état civil avait été pour elles la cause d'aventures très amusantes... d'innocentes blagues qui avaient été la grande distraction de leur jeunesse... Elles ont voulu faire à leurs fils le même cadeau, et je dois avouer que nous en avons parfois usé... et abusé d'une façon moins innocente.

– Alors ?... notre mariage ?... c'est votre dernière blague ?

– Laissez-moi continuer, voulez-vous, chérie ? sans cela nous n'en sortirons jamais... Vous me jugerez après ! Bien que je ne sois pas avocat, laissez-moi plaider ma propre cause...

– Mais alors ?

Un trait de lumière venait de pénétrer dans le cerveau de la jeune femme, et sans entendre ce qu'il lui disait, elle l'interrompt encore brusquement :

– Mais alors, si vous êtes Didier Valencourt et... pas l’avocat... vous êtes... l’autre ? vous êtes...

– L’écrivain, le poète... acheva-t-il en souriant. Oui, Claude... votre poète !

Mais elle, se raidissant contre la substitution :

– Je ne comprends pas... Pourquoi cette inexactitude ?

– Parce que je ne suis pas seulement, petite Claude, vous le savez, un poète chantant sous les étoiles, je suis encore et surtout un romancier, un analyste du cœur humain... un chasseur de cas de conscience et d’aventures extraordinaires, si vous préférez... Là est mon excuse... Me comprenez-vous ?

Elle gardait le silence inconsciemment, heureuse et gênée que son mari fût un homme honorable et célèbre.

Il reprit :

– Non, notre mariage n’était pas une blague, mais, au début, je l’avoue, il fut de la part du romancier psychologue que je suis, une...

expérience...

– Dont j’ai été le cobaye ?

– Précisément, répondit-il avec calme. Ou, plutôt, dont nous avons été les cobayes, car il me semble que je ne restais pas simplement spectateur et que je m’engageais à fond, moi aussi, dans l’aventure !... Je l’ai bien compris dès le premier soir où je vous ai rencontrée à ce bal, vous vous rappelez... Ce soir-là, j’ai senti que j’allais être pris au jeu... et j’ai compris qu’il était nécessaire de me défendre avec une cuirasse de dilettantisme et d’ironie... Je ne savais pas deux choses : la première, c’est – pardonnez-moi, Claude, je peux vous dire cela maintenant – la première, c’est que vous alliez être par votre attitude ma meilleure défense pour me garder moi-même...

– Oh ! fit-elle, étonnée.

– Oui, chérie !... Vous m’avez déçu, je l’avoue... L’annonce de « Select’ Agence » m’avait emballé... singulièrement même ! Je crois qu’il y a des coups de foudre autrement qu’en amour. J’étais absolument enthousiaste... surtout

lorsque j'avais su qu'il s'agissait d'une fille jeune, jolie, très riche, c'est-à-dire pouvant facilement... trop facilement peut-être, trouver ailleurs et mieux, le mari de ses rêves.

– Oui... trop facilement, répéta Claude, songeuse.

– Bref, le procédé m'avait séduit par son originalité, son audace... ce qu'il révélait de personnalité peu commune chez celle qui l'osait.

– Alors ?

– Alors... dois-je vous le dire ? J'ai été déçu... oh ! non par votre personne, votre beauté... votre charme même... Hélas ! je ne le subissais que trop !... Mais il y avait sur tout cela une sorte de carapace artificielle de préjugés, de prétentions de femme trop riche, de caprices ridicules d'enfant gâtée...

– Oh ! protesta-t-elle.

– Si... laissez-moi achever, je vous en prie. Cela déjà m'exaspérait, je devinais la vraie Claude là-dessous... et j'en voulais à la « Claude apparence » de me cacher l'autre... Et, plus le

temps passait, plus cela s'aggravait... La femme supérieure que j'avais entrevue se révélait sottement jalouse, ridiculement nerveuse, comme n'importe quelle petite femme vulgaire... Et l'aventure que j'avais rêvée si belle se changeait en quelque chose de banal et de fort ordinaire...

Elle ne répondit pas... elle était écrasée !

Tout ce qu'il disait était juste, elle s'en rendait compte, mais chacun de ses mots était autant de blessures portées à son amour-propre.

Didier n'était pas l'aventurier qu'elle avait redouté. Il était, au contraire, Valencourt, l'écrivain connu... une personnalité en vue, un homme honorable dont une femme pouvait être fière et s'enorgueillir ; mais, elle, Claude, elle était la femme qui avait essayé d'humilier cet homme... de l'acheter avec de l'argent !... Elle n'était que cela... bêtement, et tout simplement que cela ! une femme riche, sans plus...

Chose extraordinaire, en cette minute, au lieu de se réjouir simplement du grand bonheur qui lui était échu, Claude souffrait dans son orgueil, comme cela ne lui était pas arrivé depuis

longtemps.

Toutes ses erreurs semblaient s'accumuler contre elle ; sa fortune ne comptait plus, Didier avait été déçu... Et puis, surtout, elle était humiliée devant son mari... l'époux qu'elle croyait avoir acheté la dominait de toute sa valeur, de toute sa notoriété... et même de toute sa générosité.

Entre elle et son mari, tout à coup, un mur d'obstacles s'était dressé.

Valencourt, qui l'observait, s'étonna de son air un peu sombre, alors qu'il s'attendait à une explosion de joie. Et comme elle demeurait silencieuse, il lui pressa les mains pour attirer son attention.

– À quoi pensez-vous, ma petite Claude ?

– À notre mariage, dit-elle gravement. Je songe que vous avez été déçu... très déçu ! Que vous n'aviez que faire de ma fortune et que je ne vous ai rien donné en échange de votre nom...

Elle soupira.

– Je pense aussi qu'il y a eu erreur sur nos

personnes. Vous avez été volé, puisque je n'ai pas répondu à votre attente... Et moi, je ne suis pas certaine d'avoir vraiment le mari que j'ai souhaité... Comprenez-vous... Il est trop beau, le mari que vous m'offrez aujourd'hui... Il m'est étranger !... et plus il est grand, plus je me sens petite à côté de lui !...

Elle allongea la main vers la table et reprit la liasse de chèques qu'elle y avait déposée.

Tristement, elle la contempla un instant ; puis, avec un soupir désabusé, elle la jeta au feu.

– Finie la comédie, murmura-t-elle en réprimant une envie de pleurer.

Didier, étonné, la regardait. Une anxiété le poignait.

Elle s'était levée.

– Il faut que je vous remercie, monsieur Valencourt ! fit-elle gravement, mais un peu égarée. Vous avez été très bon et très généreux, aujourd'hui, puisque vous avez accepté de demeurer mon mari. Mais je ne savais pas alors l'homme que vous étiez... cet écrivain glorieux

dont tout le monde admire le magnifique talent et vante le succès mérité. Moi, je ne suis qu'une jeune fille quelconque, incapable de fixer l'attention d'un homme comme vous. Je vous ai déçu hier et je vous décevrai demain.

– Voyons, Claude, vous déraisonnez.

– Non, fit-elle, vous aviez raison, tantôt, en disant qu'un tel mariage ne pouvait durer... vous voyiez juste !

– Pourquoi me dites-vous tout cela, Claude ? s'exclama-t-il. Puisque nous nous aimons et que nous allons devenir de vrais époux.

En cette minute, il ne plastronnait plus et son sourire railleur s'était éteint.

Claude, très pâle, prenait congé de lui, sans remarquer son émotion.

– Je vous dis adieu, monsieur Valencourt. Pardonnez-moi d'avoir troublé votre vie avec ma ridicule histoire de mariage d'agence... L'idée était peut-être bonne, mais je n'ai rien su en tirer.

Les yeux brouillés, le geste malhabile, elle saisit son manteau et son chapeau.

L'orgueil la soutenait... Elle était sincère, d'ailleurs, dans son désir de partir, elle avait réellement l'impression que tout, maintenant, la séparait du mari trop glorieux... Mais ce qu'elle ne pouvait pas empêcher, c'était la tristesse de voir finir ainsi son roman... son beau roman qui s'achevait en lamentable humiliation !

Didier s'était avancé vers elle.

D'une main énergique qu'un peu de nervosité rendait impérieuse, il lui arracha son vêtement de fourrure et l'envoya promener à l'autre bout de la pièce.

– Écoutez-moi d'abord, Claude, avant de me quitter... Je n'ai pas achevé de vous dire pourquoi...

– À quoi bon ! interrompit-elle. Tout ce que vous pourrez dire n'empêchera pas ce qui est... Vous voyez bien que nos explications nous séparent au lieu de nous rapprocher !

Il reconnut la justesse de ce qu'elle disait et ce fut pour lui une leçon qu'il enregistra.

Un jeune mari, lorsqu'il retrouve sa femme

après un long malentendu, a mieux à faire pour lui prouver son amour, que de chercher des explications compliquées.

Valencourt saisit la jeune femme aux épaules et l'attira contre lui, dans ses bras.

– Ma petite Claude... mon enfant chérie... que j'ai failli perdre... mon amour qui veut me quitter sans comprendre que je l'adore et que je ne pourrais plus me passer d'elle, à présent.

Mais Claude, doucement, le repoussa.

– Non, monsieur Valencourt, ne parlez pas de votre amour ! Vous savez bien que tantôt, c'est la pitié... la pitié seulement, qui vous a retenu auprès de moi !... Et de votre pitié... je n'en veux pas... Je sens que je ne pourrais pas l'accepter !... Non, vous ne m'aimez pas... Sans mon aveuglement, notre divorce serait une chose assurée, à présent.

– Vous vous trompez, Claude ! J'étais très malheureux de cette affreuse procédure. Jamais je n'en aurais pris l'initiative, bien que je fusse persuadé que vous ne m'aimiez pas... Moi aussi,

j'ai été meurtri par votre dédain et votre froideur... l'époux a souffert en moi, plus que vous ne l'avez supposé et, en ce moment, il m'est doux de penser que ma petite Claude, la fière, la hautaine, la riche Claude Frémonde qui refusait tous les prétendants à sa main, s'est humanisée pour moi, pour moi seul, sans savoir qui j'étais... c'est-à-dire qu'elle ignorait avoir épousé un mari digne d'elle et dont elle n'avait pas à rougir.

– Et c'est en pensant à un amour... possible de ma part, que vous aviez posé votre demande reconventionnelle ?

Un doute se devinait dans sa voix ; ce n'était pas avec d'aussi pauvres arguments que Didier la convaincrerait.

Et cependant, celui-ci souriait comme un homme sûr de lui.

– Venez dans mes bras, chère incrédule... Allons, ne vous refusez pas... Là, comme ça, tout contre moi, laissez-moi vous dire que j'ai traversé la moitié de l'Europe pour arriver à temps et être présent à cette audience qui était ma dernière chance de vous revoir... et peut-être de vous

retenir.

– Où étiez-vous donc parti ?

– En croisière... sur les côtes septentrionales de la Norvège.

– Oh ! Vous étiez si loin !

– Oui... pour fuir la tentation de revenir près de vous.

– Mais pourquoi ?

– Pour sauvegarder ma dignité... Votre geste au Palais de la Méditerranée m'avait affolé... Je sentais bien votre jalousie, mais je l'attribuais à du despotisme... pas à l'amour ! Je me disais que si je laissais percer mes sentiments, vous alliez jouer cruellement avec moi et me faire souffrir.

– Oh ! Didier ! Si vous saviez combien j'ai pleuré... la nuit... en vous attendant !

– Je ne pouvais pas me douter... Au contraire ! J'étais persuadé que vos coquetteries ne cherchaient qu'à m'exciter... pour me dominer et me rendre lâche.

Claude avait posé sa tête sur la poitrine de son

mari et, les yeux clos, elle écoutait la divine musique.

– Vous m’aimiez et vous êtes parti ! balbutia-t-elle dans un grand bonheur.

– Oui, parti. Et chaque fois que votre souvenir devenait trop puissant, je donnais ordre au capitaine du yacht de forcer la vapeur et d’aller vers le nord... toujours plus haut... C’est que je n’étais pas du tout sûr de résister à l’appel de l’amour, si je vous avais sentie plus près de moi.

– Alors, pourquoi êtes-vous revenu ?

– Parce qu’à Tromsø, j’ai trouvé dans mon courrier une lettre de mon avoué. Il me prévenait que vous demandiez le divorce... Alors, j’ai été sans force... Coûte que coûte, il fallait que je sois là... que je vous voie... que je me rende compte de votre attitude.

Il s’arrêta une seconde. Puis, tout bas, dans l’oreille de sa femme, il murmura :

– Mon adorée ! J’ai été si heureux, tantôt, de me dire que ma Claude chérie tenait à moi, rien que pour moi-même... pour l’homme seulement

et non pas pour l'écrivain riche et connu.

– Jamais je n'ai soupçonné la vérité. Il n'est pas permis de tromper les gens pareillement.

– Je n'ai qu'une excuse, ma chérie : l'espèce de griserie qui m'avait saisi... cette offre originale de mariage... Sans vous connaître, j'étais complètement emballé !... Ça aurait pu plus mal tourner.

– Oh ! fit-elle. Il ne me paraît pas que cela ait si bien réussi.

– En effet, railla-t-il. Un homme qui épouse une femme sans l'aimer et qui, quelques mois après, s'aperçoit qu'il est amoureux de celle-ci, c'est tout à fait une catastrophe pour son indépendance !

Il s'était assis et essayait d'attirer Claude sur ses genoux, mais la jeune femme s'en défendait un peu :

– Vous disiez tout à l'heure... que vous aviez été déçu...

– En effet, fit-il. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que la femme orgueilleuse et froide qui

m'avait déçu s'est révélée aussi à moi sous un autre jour... C'était à Laghet... quand je l'ai vue s'agenouiller très simplement et prier pour une femme malade qu'elle ne connaissait pas et dont elle aurait peut-être pu se croire le droit d'être jalouse... Ah ! ce jour-là, elle m'est apparue très bonne et très grande, ma petite Claude !... Et quand elle m'a avoué, tout simplement, comme l'aurait fait une naïve jeune fille, qu'elle avait prié la Vierge de lui conserver son humble bonheur, à côté de moi, j'ai été très ému et je me suis mis à railler et à lui raconter des bêtises pour qu'elle ne devinât pas mon émotion et ne se doutât pas que, moi aussi, dans mon âme, j'avais fait inconsciemment la même prière.

Claude s'était mise à pleurer, à cette évocation si douce. La voix de son mari remuait en elle toutes ses fibres intimes et tout cet amour, enfoui depuis des mois, qu'elle ne voulait pas voir.

Ah ! que Didier fut l'avocat ou le romancier, celui qu'elle avait aimé à Laghet et pour qui elle avait prié, c'était bien le même qui lui parlait aujourd'hui et qui l'attirait dans ses bras.

Longuement, leurs lèvres s'étaient rencontrées dans un premier baiser qui les unissait, enfin, pour toujours.

Mais tout à coup, la jeune femme sursauta et se dégagea brusquement des bras qui la retenaient si amoureusement prisonnière.

– Oh ! protesta-t-elle. Vous dites m'aimer et vous êtes venu, ici, rejoindre une autre femme... votre amie de toujours !

D'un bond, Didier fut debout. Et heureux, soudain, il saisit à nouveau sa femme dans ses bras, la palpant avec une sorte d'ivresse.

– Folle ! petite folle chérie !... la femme que j'aime sera trop heureuse de vous voir ici... Asseyez-vous là, bien tranquillement... et attendez-moi un instant, voulez-vous ?

Elle obéit, sans chercher à comprendre... Le ton de Didier était si joyeux qu'elle ne voulait plus continuer à douter. C'était si doux, si réconfortant, d'ailleurs, de croire en lui !

Valencourt avait disparu derrière une petite porte et elle entendait une brève sonnerie de

téléphone.

Lorsqu'il reparut, il souriait franchement, en disant :

– Elle vous attend... Voulez-vous venir, ma chère petite femme, je vais vous présenter l'une à l'autre ?

Claude se leva et suivit docilement son mari, devinant qu'il ne pouvait pas, avec tant de gaieté, lui ménager une surprise désagréable.

Ils traversèrent de nouveau le salon, puis le vestibule, bien éclairé maintenant. Un ascenseur moelleux les conduisit au second étage, là où la jeune femme avait vu, en arrivant, des fenêtres éclairées.

– Entrez, fit le jeune homme, en ouvrant la porte d'un délicieux boudoir tendu de soie bleu Nattier.

Assise près d'une table, sous la lueur adoucie d'une lampe voilée de dentelle d'argent, une femme au beau visage, jeune encore sous les boucles de ses cheveux blancs, les regardait venir, avec un sourire plein d'indulgente

tendresse.

Claude s'avança, le cœur soudain rempli d'une émotion très douce, irraisonnée, car cette dame ressemblait étrangement à l'écrivain.

La jolie femme aux cheveux de neige s'était levée.

Très simplement, elle tendit vers Claude ses belles mains blanches.

– Mon enfant, dit-elle, ma chère enfant... je vous attendais... oh ! je vous attends depuis longtemps ! Venez vite m'embrasser !

Déjà la jeune femme était dans les bras de la jolie maman qui souriait en la regardant, l'air vraiment heureuse.

– Je vous connais déjà beaucoup, reprenait la vieille dame en la contemplant. Mon cœur de mère avait deviné votre existence dans les rêveries mélancoliques de mon grand fils. Ses longs silences me parlaient de vous plus éloquemment que ses paroles... et bien souvent, pendant ma maladie, j'ai senti votre présence entre nous deux, quoique vous fussiez éloignée...

Je vous attendais... je suis contente que vous soyez enfin venue.

– Oh ! Didier ! reprocha doucement Claude à son mari, quand ils furent seuls. Pourquoi ne m’avez-vous jamais parlé de votre mère, si bonne et si affectueuse ?... Vous disiez *une vieille amie*.

– Vous aviez exigé que votre mari fût sans famille, ma chérie ! Je ne savais pas du tout comment vous auriez accueilli mes confidences sur un pareil sujet.

– Oh ! certainement avec beaucoup plus de joie que la pensée de cette amie si chère, si précieuse, que vous aimiez et dont j’étais plutôt jalouse.

Elle s’arrêta, parce qu’il souriait.

– Comme j’ai été sotté ! s’écria-t-elle sincèrement. Fallait-il que je fusse naïve pour croire que, dans la vie, on peut vivre un roman... une histoire créée de toutes pièces par l’imagination d’un écrivain en délire !

– Nous ferions peut-être bien, maintenant, de brûler ce fameux livre espagnol qui vous a si bien

monté la tête, suggéra Didier en souriant.

– Ah ! comment pouvez-vous savoir ? balbutia-t-elle, très gênée et très rouge.

– J’ai trouvé, un jour, ce livre que vous aviez oublié sur votre table... Je l’ai emporté pour le lire... j’ai été édifié... Ma petite Claude, elle aussi, avait cherché un mari d’agence !

– Alors, quand vous êtes parti... si brusquement... sans me laisser la possibilité de vous rejoindre ?... Vous aussi, fit-elle un peu tristement, vous vouliez me quitter pour toujours ?

Mais il lui ferma les lèvres d’un baiser :

– Chut, ma chérie... voulez-vous bien ne plus rien imaginer de désagréable pour moi ?... Ma mère ne vous a-t-elle pas dévoilé que je n’avais pas l’air précisément très gai, loin de vous ?

– Oh ! c’est vrai ! s’écria-t-elle avec une douce exaltation, en se blottissant toute frémissante contre la poitrine de son mari. Le livre est brûlé, mais il me reste un beau mari de premier choix ! Didier, je vous adore !

XXXIV

Fidèle et impartial narrateur de cette singulière histoire qui semble remonter, tant elle est romanesque, aux temps préhistoriques d'avant la guerre, nous devons, jusqu'au bout, tenir nos lecteurs, quoi qu'il nous en coûte de les décevoir, au courant de ce que furent nos héros par la suite.

Malgré une enquête très serrée et des interviews multipliés, il nous a été absolument impossible de savoir qui, du jeune couple ou du directeur de « Select' Agence », était le plus heureux de ce dénouement démodé qu'est un mariage d'amour et un ménage d'amoureux.

M. Michot est rayonnant. Il dit que l'union de l'écrivain et de la délicieuse Claude Frémonde est le couronnement de sa carrière. Ce gros succès l'a rendu orgueilleux et plus ambitieux encore qu'autrefois. Il rêve, maintenant, affirment certains concurrents, d'ajouter le mot « amour »

au programme de sa maison.

Ce mot ayant été définitivement rayé du code, en même temps que de nos mœurs matrimoniales, nous préférons ne pas insister sur ces bruits tendancieux, qui ne cherchent probablement qu'à nuire à la magnifique prospérité de « Select' Agence ».

Quant au jeune couple lui-même, qui s'empressa de faire bénir son mariage à l'église, nous ne pourrions en dire grand-chose : les gens heureux n'ont pas d'histoire.

Après quelques années de vie conjugale, Claude et Didier n'ont pas encore, ni l'un ni l'autre, reparlé de divorce, ce qui est le comble de l'insouciance.

Peut-être même, réellement, auront-ils l'originalité de rester ensemble toute leur vie... Pour un romancier à la mode et une jeune fille « à la page » comme le paraissait Claude Frémonde, il semble que ce soit un défi jeté au bon sens bien connu de nos contemporains, à moins que nos héros n'aient voulu, tout simplement, se singulariser et « épater » les foules.

Ils ont deux enfants qu'ils élèvent cependant avec l'esprit pratique en usage aujourd'hui, c'est-à-dire d'une façon tout à fait moderne.

Le petit garçon, très éveillé et qui comprend déjà les difficultés de la lutte pour la vie, a décidé, quand il serait mûri, vers la vingtième année environ, d'aller fonder en plein cœur d'Afrique un bar-dancing estival, imité du Palm Beach, de Monte-Carlo, où le nu intégral serait exigé de tous les consommateurs. Cet enfant sera certainement, plus tard, une de nos gloires françaises.

Malheureusement, la fillette, contrairement à son frère, est très en retard, malgré ses sept ans, et elle semble réserver à ses parents de grosses déceptions.

C'est ainsi qu'elle joue encore à la poupée, ne mord pas énormément aux sciences, déclare avoir peur en avion, ne veut pas faire de sport, surtout de la boxe ou du rugby. Et quand on lui parle d'avenir, elle se contente d'affirmer énergiquement que lorsqu'elle sera grande, elle veut être comme les dames d'autrefois, une

« madame avec un mari et beaucoup de petits bébés »...

C'est tout à fait formidable !

Tous les confrères, amis et admirateurs du grand écrivain sont navrés.

Ils évitent, généreusement, de parler aux parents de cette enfant anormale dont le sort sera certainement effroyablement malheureux.

Il n'y a que M. Michot qui ne perde pas confiance à propos de cette enfant. Il se promet simplement, quand le moment sera venu, de lui dénicher un mari de... super choix !

Cet ouvrage est le 234^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.